REVUE DE PARIS

202

REVUE DE PARIS

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1937

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1937

General
Harv. Paris

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1937

		Pages.
ANDRÉ SIEGFRIED	Le Canada et l'Amérique	5
ALBERT THIBAUDET	Amphitryon 39	22
ANDRÉ MAUROIS	Les Tudors et les Stuarts. — III.	31
HENRY BIDOU	Que sera le Haut Commandement?	70
PIERRE MILLE	Les Aventuriers. — IV	81
ANDRÉ DEMAISON	Le Musée de la France d'outre-mer	102
ROLAND DE MARÈS	L'Angleterre et son Roi	113
HENRIETTE PSICHARI	Les Brouillons de Renan	123
FÉLIX DE CHAZOURNES	Le Détachement de l'Ahansal	145
RENÉ JOHANNET	Voyants et Voyantes de Paris	172
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	203
LOUIS HOULLEVIGUE	Les Nébuleuses	217
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	227

JEAN POIRIER : Parmi les Livres.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1937

SOMERSET MAUGHAM	Servitude humaine. — I	241
JACQUES CHASTENET	L'Europe, ce petit Cap	260
PROSPER MÉRIMÉE	Épisode d'un roman inédit	280
ANDRÉ MAUROIS	Les Tudors et les Stuarts (fin)	290
ROBERT LACOUR-GAYET	Un Ministre des Finances optimiste	331
ANDRÉ SIEGFRIED	Paysans canadiens	354
PIERRE MILLE	Les Aventuriers (fin)	380
PIERRE DE PRESSAC	La Réforme administrative de Paris	412
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	427
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	439
ALBERT FLAMENT	Londres-Méditerranée	447

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres.

REVUE DE PARIS

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1937

		Pages.
PAUL CLAUDEL	Paul Verlaine	481
JOSEPH BARTHÉLEMY	Agonie de la Liberté	502
SOMERSET MAUGHAM	Servitude humaine. — II	520
GEORGES-R. MANUE	Le Maroc retrouve l'espoir	550
MARCEL ARLAND	Veillée	568
R.-P. DUCHEMIN	Sur l'Accord Matignon	584
MAURICE LANOIRE	Eugène O'Neill	595
★★★	Réflexions sur l'Armée allemande	612
Mme St-RENÉ TAILLANDIER	Sully à Londres	622
ED. GISCARD D'ESTAING	L'Open Market	654
PAUL ALFASSA	L'Exposition Blake et Turner	665
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Le Concert et le Ballet	679
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	692
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	700

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1937

JACQUES BARDOUX	La Guerre civile internationale	721
MARTHE DE FELS	U. S. A. (Carnet d'une Étrangère). — I	761
MARCEL RÉGNIER	Technique de la confiance	784
JACQUES CHENEVIÈRE	Les Écoles du sentiment. — I	791
BARON RHEINBABEN	Vers l'Équilibre de l'Europe	809
TH. AUBRAY, R. CHALUPT, ANT. D'HARCOURT, P. SERVIEN	Anthologie 1937	833
GEORGES LE FÈVRE	Une Enquête dans la métallurgie	841
SOMERSET MAUGHAM	Servitude humaine. — III	867
ANDRÉ PIERRE	La Mort tragique de Pouchkine	893
C. BOUGLÉ	Psychologie et Philosophie	908
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	919
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	933
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	943

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JAN 15 1937

REVUE DE PARIS

1er JANVIER 1937

ANDRÉ SIEGFRIED. *Le Canada et l'Amérique.* 5
ALBERT THIBAUDET. *Amphitryon 39* 22
ANDRÉ MAUROIS. *Les Tudors et les Stuarts.* — III. 31
HENRY BIDOU. *Que sera le Haut Commandement ?* 70
PIERRE MILLE. *Les Aventuriers.* — IV. 81
ANDRÉ DEMAISON. *Le Musée de la France d'outre-mer.* 102
ROLAND DE MARÈS. *L'Angleterre et son Roi* 113
HENRIETTE PSICHARI. *Les Brouillons de Renan* 123
FÉLIX DE CHAZOURNES. *Le Détachement de l'Ahansal.* . . 145
RENÉ JOHANNET. *Voyants et Voyantes de Paris* . . 172
A. ALBERT-PETIT. *L'Histoire.* 203
LOUIS HOULLEVIGUE. *Les Nébuleuses* 217
FRANÇOIS LEUWEN. *La Situation politique* 227

JEAN POIRIER : *Parmi les Livres.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 fr. 50.

44e ANNÉE *NUMÉRO 1*

La REVUE DE PARIS *publiera en 1937*

Les Maîtres
par Georges DUHAMEL,
de l'*Académie Française.*

La dernière incarnation de Monsieur de Courpière
par Abel HERMANT,
de l'*Académie Française.*

Danse de la barre à mines
par Jean GIONO.

Comme un voleur
par André THÉRIVE.

Comme toi-même
par Robert DE TRAZ.

Le Second Royaume
par Marcel ARLAND.

Les Écoles du sentimen
par Jacques CHENEVIÈRE.

Les vagabonds de la faim
par Tom KROMER.

Le refuge
par Roger VERCEL.

Coolie
par M. H. SZEKELY-LULOFS.

Servitude humaine
par Somerset MAUGHAM.

des romans et nouvelles de MM. Pierre Benoit, de l'*Académie Françaiss* Jean Giraudoux, Jules Romains, Paul Morand, Henry de Montherlant Francis Carco, Guy de Pourtalès, J.-L. Vaudoyer, Marc Chadourne, A. Demai son, Jean Martet, Alexandre Arnoux, André Beucler, Pierre de Lescure Louis Francis, François de Roux, Félix de Chazournes, Roger Martin d Gard, René Laporte.

Souvenirs
de Marie DE CHAMBRUN.

Éducation 1875
par Maurice DONNAY
de l'*Académie Française.*

L'entretien de Pékin
par Carl J. BURCKHARDT.

Lettres inédites de Balzac.

Une Correspondance inédite de Mérimée
présentée par Maurice PARTURIER.

des études littéraires, des essais, de MM. Paul Valéry, Jacques de Lacretell de l'*Académie Française,* André Gide, André Maurois, Robert Dreyfus, Julie Benda, Robert Brasillach, Gérard Bauër, F. Baldensperger, Bernard Fa Maurice Lanoire, Léon Pierre-Quint, André Rivollet, Jean Cassou, And Pierre, Philippe Soupault, Fernand Fleuret, Marcel Thiébaut.

Paul Verlaine
par Paul CLAUDEL.

Charles Péguy
par Ramon FERNANDEZ.

Abel Hermant
par Maurice MARTIN DU GAR

Valle Inclan
par Jean PRÉVOST.

Roger Martin du Gard
par René LALOU.

George Moore
par G. JEAN-AUBRY.

Jakob Wassermann
par Maurice MURET.

Autour de Corneille
par André ROUSSEAUX.

LE PROBLÈME CANADIEN ET L'AMÉRIQUE

I

Au début, au milieu et à la fin de toute étude sur le Canada, il faut répéter que le Canada est américain : l'histoire quelquefois le laisserait oublier, mais à chaque pas, avec M. de La Palisse, la géographie impérieusement nous le rappelle. Un lien politique avec le vieux monde persiste pourtant, et c'est là que réside, dans le nouveau, l'originalité du problème canadien.

On sait assez que les deux continents ne se ressemblent pas, mais le contraste de l'atmosphère qu'on y respire est presque impossible à imaginer. Pour apprécier l'Amérique, l'observateur européen doit changer d'esprit, de mesures et même de vocabulaire : nos expressions changent de sens et cessent de s'appliquer dans cet air nouveau, tellement qu'il faut même hésiter à les employer. Au delà de l'Océan, n'ayons garde de l'oublier, nous sommes des étrangers, et les Anglais le sont comme nous dans ce Canada qu'ils appellent officiellement l'Amérique du Nord britannique. Notre premier soin sera donc de souligner ce qui distingue essentiellement les deux continents.

Qu'est l'Europe? Une civilisation, née d'une certaine race d'hommes, mais surtout d'une certaine harmonie entre ces hommes et la nature au milieu de laquelle ils ont vécu. La civilisation européenne repose, me semble-t-il, sur une triple

Copyright 1937 *Revue de Paris.*

1er Janvier 1937.

conception de la connaissance, de l'homme, de la production. L'idée que nous nous faisons de la connaissance vient des Grecs, dont intellectuellement nous sommes les héritiers; notre idéal de l'individu sort en droite ligne du XVIIIe siècle, mais en réalité du christianisme lui-même, qui nous a donné le respect, bien menacé, de la personne humaine; nos méthodes industrielles, même en tenant compte de ce qu'y ont ajouté récemment les Américains, sont issues de ce même XVIIIe siècle, qui a vu naître la machine à vapeur, la division du travail, la fabrication de série. Esprit d'invention, refus de se soumettre à la fatalité, individualisme recélant un ferment de révolte créateur, voilà ce que nous discernons tout au fond du génie européen. Ces traits, dira-t-on, s'appliquent en somme à toute la civilisation occidentale, à toute la race blanche, qui maintenant débordent l'Europe. C'est vrai, mais cette civilisation magnifique, qui depuis cent ans a transformé le monde, n'a pu naître, et ne pourra se maintenir telle quelle, que dans les conditions géographiques d'un milieu tout spécial : par la race blanche sans doute, qui en a été l'unique, l'incomparable artisan, mais aussi dans le cadre d'un continent, construit en quelque sorte à mesure humaine, vaste sans immensité, où la nature n'est jamais écrasante ni disproportionnée à ce qui est humain. « La parole de Protagoras, écrit M. Paul Valéry, que *l'homme est la mesure des choses*, est une parole caractéristique, essentiellement méditerranéenne[1]. » Ne pourrait-on dire : européenne? Dans notre vieux continent, on a l'impression que l'homme a dominé la nature brute, qu'il l'a apprivoisée, civilisée, au point que celle-ci n'apparaît presque plus sous sa forme initiale. Mais, en conquérant la nature, l'Européen s'y est adapté : il la connaît et il respecte les lois inexorables du temps, sans lequel on ne bâtit pas solidement. Le passé est partout présent dans cette partie du monde, pourtant tournée vers l'avenir, mais où la culture est faite de tradition; nous naviguons en eau profonde, comme un bateau qui aurait trois mille ans sous la quille. Cette maturité, que nous partageons avec l'Asie, nous distingue de l'Amérique. Nous en payons le prix par une usure économique qui s'exprime dans l'appauvrissement graduel des possibilités natu-

1. *Paul Valéry*, Variété, III, p. 257.

relles, dans la diminution des marges séparant chez nous le réalisé du possible. D'où, socialement, politiquement, des conséquences décisives. Devant un effort de production qui devient de plus en plus lourd, on est naturellement tenté de se dire qu'il serait plus facile de partager les richesses existantes que d'en créer de nouvelles; le moindre effort conseille la révolution. Puis, dans une Europe surpeuplée (l'Europe sans la Russie a 71 habitants par kilomètre carré, l'Amérique du Nord n'en a que 7), les querelles territoriales prennent une acuité que les continents à faible densité de population ne connaissent pas : la guerre de conquête y demeure une menace toujours actuelle.

Ce qui frappe, par contre, en Amérique, c'est la grandeur, l'énormité de la nature. Le nouveau continent n'est pas bâti sur le même plan que le nôtre; le Niagara, le Saint-Laurent, le Grand Cañon du Colorado, les plaines de l'Ouest s'apparentent à l'Asie ou à l'Afrique, bien plus qu'à nos paysages; pour en trouver chez nous la réplique, et même atténuée, il faut aller très loin au Nord ou à l'Est, dans cette Scandinavie dont les masses archéennes rappellent le Bouclier canadien, ou dans cette Russie immense qui n'est plus qu'à peine européenne. Alors que l'Europe est articulée et fine, semblable à une main effilée dont les doigts se tendraient vers la mer, l'Amérique a le contour d'une épaule solide, d'une commode massive et sans fioriture; la nature y surplombe l'homme, qui n'est pas à l'échelle et se flatte peut-être trop tôt d'avoir vaincu les éléments. De là, entre l'ensemble des forces naturelles et l'Américain, une série de rapports spéciaux qui marquent profondément son attitude, ses réactions, sa psychologie. L'homme du Nouveau Monde est plus proche que nous de la nature vierge; il a beau être mieux outillé que nous ne le sommes à l'égard des commodités de la vie, au fond il est plus simple. Sa conquête, brillante et rapide, de la nature nous trompe : en la brutalisant, dans sa hâte qui ne veut connaître aucun obstacle, il la méconnaît. Est-il bien sûr qu'il l'ait maîtrisée? A nos yeux, sinon aux siens, l'absence d'une civilisation paysanne souligne le manque d'adaptation du cultivateur américain à la terre. L'Amérique n'accepte pas de se soumettre au temps; elle ne croit pas que, selon le proverbe, le temps se venge de ce qu'on fait sans lui. Le rythme est diffé-

rent parce que l'âge n'est pas le même, et l'atmosphère sociale s'en trouve complètement transformée. Chacun sait, ou croit (car ce pourrait n'être plus vrai), que le succès individuel est possible, dans le cadre existant : puisqu'il est plus facile de produire que de partager, la loi du moindre effort vous rend ici conservateur. Et pourquoi se battrait-on pour des territoires, alors qu'on en possède déjà plus qu'on n'en peut mettre en valeur? La conquête, quand ils sont si largement pourvus, n'intéresse pas les Américains : les guerres de l'Europe, comportant la fortification de frontières qu'il faut défendre, leur paraissent incompréhensibles, vaines, au fond coupables. Que ces Européens sont vicieux! pensent-ils. A vrai dire, ce ne sont pas seulement deux continents mais deux âges qui s'opposent : nous sommes mûrs, presque vieux; les Américains sont jeunes, ils nous paraissent parfois presque puérils. Devant les problèmes, l'angle d'approche n'est pas le même. Sommes-nous pleinement contemporains?

Nous avons parlé de race blanche, d'Europe, d'Occident, mais le sens de ces termes évolue et demande à être précisé : ils étaient autrefois synonymes, la race blanche étant limitée à l'Europe et celle-ci constituant la totalité de l'Occident; mais depuis le XVIe et surtout le XVIIIe siècle, nous assistons à la désintégration de cette combinaison. Il semble d'abord, à y regarder de plus près, que tout le vieux continent n'est pas occidental, au sens où nous avons tenté de définir sa tradition. Dès qu'au delà de Vienne et de l'Elbe, ou si l'on veut de l'Oder, on entre en contact, vers l'Est, avec une nature immense, indéterminée, qui reprend ses droits contre l'homme, on a l'impression de n'être plus tout à fait en Europe. C'est aussi là que l'influence gréco-romaine, à l'abri de laquelle s'est développé le christianisme, cesse d'être incontestée : on distingue vite les régions qui furent dominées par Rome; les autres ont une couleur différente. Nous voulons croire à l'unité de l'Europe, mais, même si nous réussissons à la maintenir ou à la refaire, elle ne se superposera pas à l'unité de l'Occident. Du reste la race blanche n'est plus tout entière européenne, puisqu'une de ses sections s'est développée et a prospéré au delà des océans. Dès lors, projetée au dehors, et adaptée à des conditions géographiques nouvelles qui

nécessairement doivent à la longue la transformer, notre civilisation occidentale demeure bien celle d'une race, mais n'est plus comme jadis la civilisation d'un continent. Ainsi est née la notion d'un Occident qui déborde notre cadre continental et dont on ne sait plus exactement où est le centre de gravité : glissement symbolique, l'Empire britannique n'est n'est plus un Empire strictement anglais.

Ces distinctions, subtiles peut-être, atténuent la belle unité que nous avons pris l'habitude d'inscrire sur ces termes simples d'Europe et d'Amérique, mais elles nous permettent de conserver un pont entre les deux continents, et, par là, de mieux comprendre ce qui peut subsister d'européen dans le Nouveau Monde.

II

A cette première notion du contraste de l'Europe et de l'Amérique, ajoutons-en maintenant une seconde : l'unité foncière du continent américain, au Nord et au Sud. Le langage populaire a longtemps évoqué « les Amériques », mais je n'ai jamais pu, quant à moi, me défendre de cette impression que leurs différences sont moins importantes que leurs ressemblances et qu'il y a une atmosphère commune du Nouveau Monde, due largement au fait qu'il est nouveau.

Montrez-moi, aux États-Unis, au Canada, en Argentine, un paysage, un seul, qui ressemble à l'Europe, du moins à la vraie, celle du Centre, de l'Ouest et de la Méditerranée! Mais géographiquement, l'Amérique du Sud n'apparaît pas vraiment nouvelle à qui déjà connaît l'autre : les Andes, les Rocheuses, ce sont les mêmes montagnes. Qu'on replie par hypothèse le Nord sur le Sud, la correspondance est étonnante : le Chili des Iles et la Colombie Britannique, terres de forêts, de fiords, de glaciers, se font pendant; puis le Pérou et la Californie, fauves croupes désertiques entrecoupées d'oasis; enfin les hauts plateaux péruviens, colombiens, vénézuéliens, apparentés à ceux de l'Utah, de l'Arizona, du Mexique. Moins accentuée, une symétrie analogue s'impose sur le versant atlantique. L'atmosphère tropicale et humide, la coloration sombre du Brésil, se retrouvent non seulement aux Antilles,

mais jusqu'en Louisiane, et même dans l'Alabama et la Géorgie. En un sens, l'opposition entre les versants du Pacifique et de l'Atlantique est ici plus forte que la différence entre les deux hémisphères. La ressemblance enfin reparaît, insistante et presque totale, entre les pays de grandes plaines : la Pampa argentine, c'est la prairie américaine ou canadienne, avec les mêmes espaces, le même ciel, les mêmes moissons; on croit revoir les Dakotas, la Saskatchewan, de même que l'approche des montagnes, vers Mendoza ou Cordoba, fait irrésistiblement songer à Denver ou à Calgary.

La parenté géographique est donc évidente. Latins et Anglo-Saxons du Nouveau Monde foulent du pied le même sol, respirent le même air, produisent et échangent dans le même climat économique, réagissent de manière analogue en présence des problèmes internationaux. Le panaméricanisme, dans la mesure où il est dégagé du virus impérialiste, répond à la conscience profonde de cette parenté continentale. Le Canada appartient à cette grande famille, à ceci près qu'une particularité géographique le distingue des autres pays américains. Il se trouve en effet que, chacune des sections du continent s'élargissant vers le Nord et s'amenuisant en pointe vers le Sud, l'hémisphère Nord est plus boréal et l'hémisphère Sud plus tropical. Le premier n'a que peu de territoires brûlants, le second n'en a que peu de glacés. Par son Nord immense qui n'a pas de pendant du côté austral, le Canada est donc unique dans le Nouveau Monde, et de ce fait, quelque peu tenté de faire bande à part.

Cette ressemblance des deux Amériques est géographique, mais l'histoire leur a tracé des destinées différentes. Les Anglo-Saxons protestants du Nord, les Latins catholiques du Sud, évoluent dans des cadres de civilisation distincts, demeurant de part et d'autre marqués par leur origine. Il y a de ce fait, au travail dans le continent américain, deux influences distinctes, qui se contredisent plutôt qu'elles ne s'ajoutent l'une à l'autre; l'une, historique, maintient une similitude de civilisation entre les deux rivages de l'Atlantique; l'autre, géographique, tend au contraire à séparer les deux continents, en leur imposant une personnalité de plus en plus différente. C'est comme deux axes, dont le principal, géographique,

orienté du Nord au Sud, résulte de la conformation même du continent : il est inscrit dans ses plissements géologiques impérieux, dans l'étirement vertical de ses zones climatiques, dans le courant naturel de ses échanges et jusque dans les contagions de l'opinion publique; on a l'impression que son action est inexorable, qu'elle doit finalement avoir raison de toutes les résistances. Tel est le jugement d'un géographe qui fait autorité : « On peut dire, écrit M. Baulig, que, si le relief de l'Europe favorise les mouvements de toute nature dans le sens des parallèles, la circulation dans l'Amérique du Nord est plutôt sollicitée dans la direction méridienne : les limites climatiques, indistinctes entre zones de latitude, se précisent dans le sens transversal et s'accusent fortement dans les Montagnes de l'Ouest. Et si le peuplement blanc, prolongeant les migrations transatlantiques, a marché d'Est en Ouest, suivant les parallèles de latitude, si le tracé des frontières politiques et le dessin des chemins de fer perpétuent ce fait historique, d'autres courants s'affirment, plus conformes à la nature physique du continent, à sa division fondamentale en Est, Centre, Ouest : *division inscrite dans l'architecture profonde que toutes les ressources de la technique ne sauraient abolir*[1]. »

Si l'axe Nord-Sud est, selon la forte expression de M. Baulig, inscrit dans l'architecture même du continent, l'axe Est-Ouest, qui est historique dans son essence, est de ce fait plus artificiel : il est maintenu par l'habitude, l'impulsion acquise, plutôt que par la nature des choses. Par lui l'influence initiale de l'Europe, avec ses divisions géographiques fondamentales, méditerranéenne ou nordique, continue de s'exercer sur ces terrains nouveaux, où pourtant elle devient, avec les années, de plus en plus étrangère.

Lequel de ces deux axes doit-il, à la longue, imposer son dessin? La géographie doit-elle finir par effacer l'action de l'histoire? S'il en est ainsi, les Américains se ressembleront entre eux de plus en plus, le panaméricanisme s'affermira, et il pourra même ne plus y avoir de Canada. Si l'histoire, au contraire, réussit à faire sentir indéfiniment son action, l'Europe restera présente dans les destinées de l'Amérique, et le Canada, résistant à une gravitation qui pourtant paraît

1. *Géographie universelle*, t. XIII (Amérique septentrionale), p. 5.

irrésistible, revendiquera sur cet axe Est-Ouest, une existence et une personnalité distinctes. C'est sous le signe de cette rose des vents que doit se faire toute étude de l'Amérique, donc du Canada. Nous n'en méconnaissons pas la difficulté. Pour bien parler du continent américain, il faut avoir le sens de ses mesures, qui ne sont pas les nôtres, de son climat, pour nous franchement exotique, de ses couleurs, de ses parfums, de son rythme surtout et de sa température, faite de fièvre, d'optimisme et de légèreté, dont notre équilibre, plus fragile, ne s'accommoderait pas. Mais il ne faut pas laisser derrière soi la compréhension de la vieille Europe, car, par-delà l'explication géographique, on doit remonter à la source spirituelle, qui est issue de l'ancien monde : le sens de l'Angleterre puritaine par exemple, ou anglicane, celui de la tradition catholique française, sont nécessaires à l'intelligence profonde du Canada. C'est un choix difficile que celui de la part qu'il convient d'attribuer au facteur géographique, et de celle qu'il faut réserver aux influences persistantes du passé. Dans ce continent des quantités, ce dosage de qualité est subtil, au point qu'il rappelle à certains l'atmosphère complexe du proche Orient.

Le problème canadien — car il y en a un — ressort de cette dualité, plus marquée là que n'importe où dans le Nouveau Monde. Le Canada, nous avons eu soin de le rappeler dès la première ligne de cette étude, est américain, mais il est aussi le seul pays d'Amérique qui ait conservé une allégeance politique extra-américaine. Une position unique, soit vis-à-vis des États-Unis, soit dans l'Empire Britannique, résulte pour lui de cette diversité de liens. Il en retire une série de contacts incomparables, qui lui valent, en dépit d'une population de médiocre volume, une influence politique qu'il faut bien prendre garde de ne pas sous-estimer.

***

C'est presque un hasard historique qu'il y ait un pays spécial appelé Canada, distinct des États-Unis. Son existence est un paradoxe politique : la nature ne lui a conféré aucune personnalité particulière, et aucune différence géographique

ne le sépare au Sud de son grand voisin. D'où un problème de centre de gravité, car si le pôle du sentiment politique est en Angleterre, le pôle géographique du Canada est aux États-Unis, c'est-à-dire une fois encore hors de lui-même. Il n'y a là rien moins qu'un problème d'existence, puisqu'un Canada purement britannique ne serait qu'une colonie, tandis qu'un Canada américain ne serait qu'une province des États-Unis. Nous aurons à préciser, du point de vue politique, les relations avec l'Angleterre; mais il est plus important, pour commencer, de situer géographiquement le Canada dans ce continent américain, dont nous évoquions au chapitre précédent la puissante unité.

I

Du point de vue géographique, le Canada n'est, vers le Nord, qu'un simple prolongement des États-Unis : aucune limite naturelle entre les deux États, et pour frontière politique un simple parallèle dont la rectitude, sur la carte, révèle à première vue le caractère complètement artificiel. On pense à la Pologne, à sa géographie amorphe. Un spirituel Américain, décrivant le South Dakota, qu'il appelle « l'État sans limites » (*the State without limits*), écrit à ce sujet les lignes suivantes qui pourraient aussi bien s'appliquer au Canada : « Il y a quelques années, un de mes amis me fit remarquer que, chaque fois que je me rendais à la poste, je traversais le 45e degré de latitude Nord. Je ne m'en étais jamais avisé. Il me fit noter la place exacte, par le point de repère d'un arbre, et, par la suite, toutes les fois que je passais par là, je me surprenais à lever le pied très haut, afin de ne pas buter... Un État qui doit compter sur des artifices cartographiques de la sorte pour fixer ses frontières, combien n'est-il pas infortuné[1] ! »

Il y a heureusement de la place. Avec ses neuf millions de kilomètres carrés, le Canada ne relève pas de nos mesures européennes : sa superficie, qui dépasse même, à cause des immenses espaces du Nord, celle des États-Unis, est de type américain. Cette énormité n'est pas immédiatement apparente

1. *These United States*, t. I, p. 263.

dans l'Est, où les distances demeurent à nos yeux raisonnables. Mais, dans l'Ouest et le Nord, les chiffres sont écrasants : de Québec à Vancouver, il y a plus de 4 000 kilomètres, dont 1 200 de Winnipeg aux Rocheuses et 800 de Calgary à Vancouver; de Québec à la côte du Labrador la distance est de 1 200 kilomètres, elle en atteint presque 1 000 du lac Ontario à la baie d'Hudson et 2 000 d'Edmonton à l'Océan Glacial. La surface du Canada représente trente fois celle des Iles Britanniques et couvre 27 p. 100 des territoires de l'Empire; les provinces canadiennes sont à la mesure de nos pays : le Manitoba est grand comme deux fois les Iles Britanniques; la province d'Ontario équivaut à la France et à l'Allemagne réunies; celle de Québec à la France, à l'Allemagne et à l'Espagne. Ces chiffres astronomiques parlent mal à l'imagination : il faut, pour se rendre compte de leur signification, avoir parcouru ces espaces; on sent alors ce qu'ils ont en quelque sorte d'implacable.

Neuf millions de kilomètres carrés, c'est plus que l'Europe, mais ne nous attardons pas à ces statistiques en somme théoriques : la partie utilisée demeure relativement minime, et, en raison soit de la nature du sol, soit du climat, la plus grande partie de ces territoires restera sans doute toujours inutilisable. La carte de la densité de la population, celle des terres effectivement mises en culture, donnent la mesure de ce qu'est aujourd'hui même, après trois siècles de colonisation et d'établissement, le Canada utile. Il s'agit en réalité d'une mince et longue bande collée à la frontière américaine : elle est relativement assez large dans les plaines de l'Ouest, mais on en rencontre presque de suite la limite dans la vallée du Saint-Laurent, en butant contre le Bouclier canadien, dont la ligne obstinée et bleuâtre marque vers le Nord, évocation poétique, la fin, la grande fin, des établissements humains. En raison de la minceur extrême de cette zone de peuplement, le Canada est un État qui manque de corps et qui subit constamment la tentation de chercher hors de lui-même son centre de gravité.

Ce serait pourtant une erreur, en faisant l'inventaire du Canada, que de considérer ce Nord immense comme un passif. Nous allons voir au contraire que sa présence constitue un

facteur de grande importance dans la personnalité canadienne. Si l'on tient compte de la symétrie entre les deux sections, septentrionale et méridionale, du continent américain, le Canada correspond et ressemble — c'est un fait d'observation — soit à l'Argentine par ses plaines à blé, soit au Chili par sa côte occidentale dans la Colombie Britannique et l'Alaska. Toutefois, en raison d'une configuration dont nous parlions plus haut, le grand Nord, dont la Patagonie n'offre qu'une réplique étriquée, est vraiment propre au Canada, qui, comme pays boréal, est unique en Amérique. L'importance de ce nord dans l'individualité canadienne ne saurait donc être négligée, mais il s'agit moins de valeur économique que de valeur, si j'ose dire, mystique. Plusieurs pays, qu'il faut envier, possèdent, dans telle ou telle direction, une fenêtre ouverte sur l'infini, sur le possible, sur l'avenir, et cette direction prend pour eux une signification symbolique, quasi mystique. Le plein ciel entre par là dans les limites de leurs frontières. Aux États-Unis c'est l'Ouest; en Allemagne c'est l'Est, cet Est où son ambition d'organisation souhaiterait pouvoir librement se donner carrière; dans notre Algérie, c'est le Sud; en Afrique du Sud, aux temps héroïques de Cecil Rhodes, c'était le Nord, qu'il appelait, avec une sorte de passion « *My North!* » Au Canada, cette direction chargée de poésie, d'espoirs latents, c'est moins l'Ouest, comme aux États-Unis, que le Nord-Ouest ou même simplement le Nord. Son attraction est sensible sur les pionniers, les coureurs des bois, les missionnaires (qu'on pense par exemple aux Oblats), les prospecteurs à la recherche de richesses minières, qu'ils estiment, et peut-être non sans raison, illimitées. Les gens des pays nouveaux parlent, avec une flamme dans les yeux, des « possibilités sans limites » qui leur restent ouvertes : *Unlimited possibilities* ou, suivant une variante, *unbounded potentialities*, que de fois, en Amérique, en Australie, j'ai entendu ces expressions chargées d'espoirs! Le Canada, quand il pense au Nord, ne les renierait pas. Sans doute un instinct obscur paraît-il ressentir, comme une critique, toute allusion des étrangers à la sévérité de ces territoires qui réclament de l'homme le maximum de son énergie : les Canadiens n'ont pas pardonné à Voltaire ses « quelques arpens de neige »; beaucoup d'entre eux, aujour-

d'hui même, en veulent à l'auteur de *Maria Chapdelaine* d'avoir décrit trop bien la rude vie des pionniers du Lac Saint-Jean. Pourtant cette présence du Nord est toujours là; c'est le fond du tableau, sans lequel il ne serait pas lui-même.

Mais le Nord canadien doit encore être considéré sous un autre aspect, celui de la liaison entre les continents. Les distances terrestres, comme chacun sait, vont en se réduisant vers le Pôle et, de ce fait, le Canada se trouve particulièrement bien placé pour servir de route intercontinentale ou impériale. Les instigateurs de la Confédération de 1867 le savaient bien, de même que les hommes d'État anglais dont ils recevaient l'encouragement : les uns et les autres estimaient essentiel pour l'Empire que cette route, entre l'Angleterre, l'Extrême-Orient et l'Australasie, demeurât intégralement britannique. Les affiches du chemin de fer Canadien Pacifique et de ses extensions maritimes, *the C. P. R. spans the World*, expriment cette même idée de liaison mondiale, qui n'est pas nouvelle. Mais ce qui est nouveau, c'est le regain d'actualité que lui vaut l'aviation, puisque désormais les communications aériennes les plus directes, soit entre l'Europe et l'Amérique, soit entre celle-ci et l'Asie, passent justement par le Canada. D'Angleterre aux États-Unis, le trajet aérien le plus direct est par le Groenland et le Labrador; des États-Unis au Japon, par l'Alaska, en traversant soit la Colombie Britannique, soit les plaines de l'Ouest canadien à l'Est des Rocheuses. En 1935 une escadrille américaine, qui gagnait l'Alaska, s'est arrêtée à Edmonton : la capitale de l'Alberta s'est aperçue qu'elle était sur la route de l'Asie.

Est-ce un privilège pour un État que d'être placé sur les plus grands chemins internationaux? Plus grand peut-être serait celui d'en être éloigné. Mais le Canada ne peut échapper à sa destinée. Dès aujourd'hui son gouvernement connaît ses droits, ses obligations éventuelles en tant qu'État boréal, sa politique étant de maintenir son contact avec le Nord, jusqu'au Pôle : doctrine qui, bien que non reconnue en principe par les États-Unis, exprime bien l'une des aspirations essentielles de la Puissance canadienne. Dès 1846, Disraeli, ce précurseur, disait à la Chambre des Communes : « Je ne suis pas de ceux qui croient que la destinée du Canada est, inéluc-

tablement, d'être annexé aux États-Unis. Le Canada possède tous les éléments d'un grand pays indépendant. Il est destiné, je me le dis quelquefois, à devenir la Russie du Nouveau Monde. »

II

Si le problème canadien résulte de la position, continentale et intercontinentale, du Canada, il est aussi déterminé par sa structure géologique et la disposition des diverses régions qui le composent. Cette structure géologique, dont la description détaillée dépasserait évidemment l'ambition de cette étude, comporte quelques traits essentiels, relativement simples, dont la personnalité du pays demeure inséparable.

En regardant la carte, ou même simplement en rassemblant mes souvenirs, je vois d'abord — et c'est, je crois, essentiel — la masse puissante du Bouclier canadien. C'est l'élément structural le plus ancien de l'Amérique septentrionale, constituant une plateforme de roches archéennes, cristallines ou granitiques, restées d'abord réfractaires à tout plissement, puis érodées à l'époque quaternaire par les glaciers. Couvrant plus de 7 millions de kilomètres carrés, le Bouclier entoure complètement la Baie d'Hudson, borde en diagonale la région de l'Ouest, domine la rive Nord des Grands Lacs et la vallée du Saint-Laurent, dont il surplombe directement l'estuaire. Sa largeur est de 500 kilomètres au Nord du Lac Supérieur, de 1 000 à l'Est et à l'Ouest de la Baie d'Hudson. Sa présence s'indique au loin, notamment sur le rebord des Laurentides, par une ligne bleu sombre, qui barre avec insistance l'horizon : on croit retrouver la Suède ou la Finlande, avec ces roches dures ne laissant se produire que de minces couches de dépôts, ces eaux brunes enfermées dans des poches, ces forêts sans fin. La topographie, mal adaptée à l'écoulement des eaux, comporte une quantité innombrable de lacs, des rivières sans équilibre, stagnantes ou bondissantes, impraticables à toute navigation autre que celle des canots indiens. Mais ce bloc sévère est riche de ressources minières, favorable surtout à l'aménagement hydro-électrique : le XXe siècle sait et saura s'en servir mieux que ne l'avait fait son prédécesseur.

Un cadre général est ensuite fourni par deux plissements. Celui des Apalaches, de type hercynien, s'étend, parallèlement à la côte de l'Atlantique, depuis l'Alabama jusqu'à Terre-Neuve, se heurtant à l'avancée du Bouclier que constituent les Adirondaks. Beaucoup plus étendu et complexe, le plissement des Rocheuses recouvre tout l'extrême Ouest canadien, tertiaire et primaire sur son rebord oriental, primaire avec la chaîne des Cascades sur le Pacifique. Le centre du pays forme la section des grandes plaines, qui vont en se rétrécissant vers le Nord entre les bords convergents du Bouclier et des Rocheuses. Le contraste essentiel à retenir, et qui marque vraiment la personnalité du pays, c'est la masse lourde du Bouclier, l'immensité des plaines, le relief accentué de la chaîne qui les domine vers l'Ouest. Exception faite pour le Bouclier, qui est proprement canadien et original de ce fait, les autres régions géologiques ne sont que la continuation des États-Unis, circonstance éventuellement grosse de conséquences, non seulement géographiques mais politiques.

On peut deviner, du fait même de sa position géographique, que ce qui manquera le plus au climat du Canada, c'est la diversité : remarque sur laquelle nous ne saurions trop insister et qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on étudie l'économie canadienne. Il s'agit en effet d'un ensemble essentiellement continental, subissant bien davantage l'influence polaire que celle du Golfe du Mexique ou même des océans. Le *Chinook* apporte quelquefois jusqu'à la prairie les souffles tièdes du Sud, mais plus souvent les vents du Nord qui vous glacent semblent issus du Pôle lui-même. La faiblesse de pénétration de l'atmosphère océanique est singulière : celle du Pacifique ne dépasse pas les premiers rebords des Rocheuses et quant à l'Atlantique, il influe moins sur le Canada de l'Est qu'il ne subit son influence : au contact de l'estuaire du Saint-Laurent, c'est lui qui, paradoxalement, devient, par son climat, continental. Tous ces traits s'apparentent à l'Asie plus qu'à l'Europe.

Dans ces conditions, les différentes zones de climat ne se distinguent guère que par des nuances, non pas selon que le climat est plus ou moins méridional mais plus ou moins continental : elles sont verticales, prolongeant les États-Unis,

plutôt qu'horizontales. Traversant le Canada, du Pacifique à l'Atlantique, au mois de février, je me rappelle avoir trouvé en Colombie Britannique une pluvieuse douceur, dans les Rocheuses et les plaines de l'Ouest la neige à demeure sur la terre sous un ciel éclatant de soleil, de nouveau la pluie vers Toronto grâce à la tiédeur de l'eau douce des lacs, et de nouveau la neige et le froid à Québec devant un Saint-Laurent encombré de glaces. Faisant en été le trajet contraire, de juin à septembre, je trouve dans mon souvenir une pluie tiède et persistante dans l'Est, une chaleur accablante au Centre, puis la rencontre au bout des plaines d'un vent frais venant des montagnes, et finalement de nouveau, à Vancouver, à Victoria, la tiédeur du Pacifique. Une seule région est d'atmosphère, de couleur méridionale, c'est, vers la frontière des États-Unis, l'intérieur des Rocheuses : le climat des hauts plateaux du Mexique, à travers l'Arizona et l'Utah, se projette au Nord jusque-là; on pourrait se croire dans l'Atlas plus que dans les Alpes. Tout le reste est nordique, bientôt boréal. Et ce fait empêche le Canada d'être, comme les États-Unis, ou même comme l'Argentine ou la Roumanie (qui par ailleurs lui ressemblent), un pays complet. Il ne peut y être question d'économie autonome; l'indépendance, il lui faudra la revendiquer, la conquérir, contre la géographie elle-même.

Une disposition spéciale des diverses régions naturelles résulte de ces observations. D'Est en Ouest, il y a trois bonnes régions non contiguës : le bassin du Saint-Laurent, siège de la première colonisation, centre encore aujourd'hui de la civilisation canadienne; l'Ouest des prairies, domaine de la colonisation récente groupée autour d'une économie du blé; la Colombie Britannique, terre de forêts, de mines, de pêcheries, nettement orientée vers le Pacifique, ses attractions, ses préoccupations et ses problèmes. Intercalées entre ces provinces, particulièrement favorisées de la nature, trois autres régions sont par contre médiocres et de mise en valeur plus ardue : la côte de l'Atlantique, entre le Saint-Laurent et la Nouvelle-Angleterre, une autre Nouvelle-Angleterre en effet, avec ses forêts, ses mines, ses rares bonnes terres de culture; le plateau cristallin, au Nord des Lacs Supérieur et Huron, avec ses forêts pauvres, ses roches dures et stériles, son horizon

glaciaire synonyme de stérilité; les Montagnes Rocheuses, pleines de richesses minières, magnifiques pour le tourisme, mais vides de population, impressionnantes de grandeur et de solitude. Il faut naturellement classer à part, avec le sens que nous lui avons donné, le Nord immense, terre de chasse, de pêche, de mines, d'aventures, de missions.

Nous aboutissons ainsi à un commentaire essentiel : il y a manque de contact entre les bonnes régions. Des Provinces maritimes de l'Atlantique à Québec, le trajet en chemin de fer est de vingt-quatre heures, à travers une solitude; de Toronto à Winnipeg, il faut quarante-huit heures de rail, par un désert de roches sans terre végétale et d'arbres maigres; de Calgary à Vancouver, encore vingt-quatre heures, dans une nature splendide mais où l'établissement humain impressionne par sa précarité. Par contre — et la remarque est complémentaire —, chacune de ces régions, riche ou pauvre, peuplée ou vide d'habitants, correspond à une région contiguë des États-Unis, dont elle n'est que le prolongement. Il y a de ce fait attraction naturelle, irrésistible, des Provinces atlantiques vers la Nouvelle-Angleterre, de la vallée du Saint-Laurent vers l'État de New-York, du Manitoba vers l'Ouest américain, de la Colombie Britannique vers la côte américaine du Pacifique. Vancouver est en relations plus intimes avec Seattle qu'avec Québec, Saint-John (Nouveau Brunswick) avec Boston qu'avec Calgary. En dépit d'une frontière politique, qui à vrai dire ne sépare pas, il y a là plus que ressemblance ou parenté : de part et d'autre c'est le même environnement géographique, les mêmes gens, la même vie.

III

On voit aisément, dans cette configuration, ce qui pourrait mettre en péril l'unité politique du Canada : celle-ci s'exprime essentiellement dans un axe Est-Ouest, comportant dans cette direction de base une orientation persistante du peuplement, de la colonisation, des chemins de fer, du lien confédéral, de l'allégeance britannique ou impériale, et répondant en somme au maintien durable d'une parenté avec l'Europe; mais l'attraction des États-Unis suscite un insistant appel Nord-

Sud, résultant du voisinage, de la ressemblance, de l'intérêt, qui tend à compromettre cette unité.

Le problème canadien réside dans cette contradiction intime d'un pays qui est américain par sa position géographique, sa nature physique et toute son atmosphère, mais dont l'existence politique distincte résulte d'un lien initial, et qui n'a pas été rompu, avec l'Angleterre et l'Europe. Nous retrouvons là le double axe contradictoire du Nouveau Monde, la lutte de l'histoire et de la géographie dont il est le théâtre. Nulle part elle n'est plus marquée qu'au Canada, et c'est à la fois une raison de faiblesse et de force. La faiblesse est celle d'un pays hybride, divisé, ne sachant pas bien lui-même ce qu'il est, incapable de choisir, entre les États-Unis et l'Angleterre, sans se détruire par ce choix : d'où cette incertitude d'un peuple hétérogène, dont on n'est pas sûr qu'il souhaite, au fond, l'unité de culture nécessaire à la conquête définitive de sa personnalité. Mais de cette faiblesse même, de la complexité originelle qui en est la cause, naît par contre une force incontestable. Voici le seul pays américain qui ait conservé un lien politique avec l'Europe et, par là, une intimité particulière avec les vieilles civilisations sur lesquelles repose toujours la culture de l'Occident : s'il est américain, il est britannique aussi, et même français, authentiquement. Il pourrait être tenté par ce provincialisme, qui n'épargne pas les États-Unis, mais sa position dans l'Empire lui impose d'être international. Ce rôle d'interprète, qui tente ses gouvernants et qu'il sait remplir, l'élève au-dessus de lui-même. Du point de vue de l'Europe, il est utile qu'il y ait, dans l'Amérique du Nord, une individualité politique distincte appelée Canada.

ANDRÉ SIEGFRIED

AMPHITRYON 39

Il faudrait dire plutôt Amphitryon II. Si le sujet d'*Amphitryon* a été traité, comme le veut le numérotage de Jean Giraudoux, trente-huit fois, aucun des trente-sept successeurs d'Archippos, qui paraît avoir créé le thème, n'a rien changé au fond de la comédie : d'une nuit d'amour, d'un sacrifice d'amour, dont le dieu est Zeus, l'autel Alcmène, et dont Amphitryon serait la victime, si ce nom plaintif convenait au magnifique taureau couronné de fleurs, à la corne élue d'abondance.

Pour la première fois à notre connaissance, une femme mariée, qui a un amant, fait un spectacle intéressant, appétissant et comique. A notre connaissance, n'oublions pas cette réserve : car la littérature grecque qui a survécu nous a été conservée surtout par des professeurs, pour les besoins des écoles. Dès lors, presque toute la littérature frivole, confiée seulement à une matière périssable, le papyrus, a été vouée à la destruction. Des contes milésiens, ce vrai roman de l'antiquité, nous ne possédons guère que ce qui a passé dans Pétrone. Mais nous savons tout de même que ces contes forment, chez les Grecs, une sorte de quartier réservé et mal fréquenté de la littérature, que la tragédie et la comédie, y compris la comédie nouvelle des Attiques, ont répugné à représenter sur un théâtre l'adultère, et ne l'ont tenu que pour un crime brutal, le mari ayant toujours gardé le droit légal de le punir de mort. Même le public romain n'eût pas supporté que Plaute eût mis sur la scène une Alcmène volontairement

infidèle. Le farceur latin lui a conservé la belle figure pudique que lui donnait l'original grec adopté par Plaute.

De l'Alcmène thébaine, femme fidèle qui n'a aimé dans le dieu que son mari, qui a aimé son mari, et d'être lui-même, et d'être, une nuit, plus que lui-même, à l'Alcmène parisienne descendue de Benserade chez Molière, de Meilhac et Halévy chez Giraudoux, une courbe continue est dessinée, qui réunit trente-huit points donnés, et qui, de l'ensemble de ces trente-huit points, forme le premier des deux *Amphitryons*, l'Amphitryon où l'on dîne, où l'on s'amuse et où l'on aime, mettons l'*Amphitryon* ionique. Mais il en est un autre, l'*Amphitryon* de style sévère, peut-être, comme dit Musset de l'autre Don Juan, plus beau, plus grand, plus poétique : l'Amphitryon où l'on crée. Après l'*Amphitryon* des amours d'Alcmène du style ionique, l'*Amphitryon* de la naissance d'Héraclès et du style dorique, qui appartient à l'épopée et au lyrisme.

***

On le voit paraître dans la *Théogonie* d'Hésiode. Dans Hésiode, Amphitryon, en épousant Alcmène, avait juré devant les dieux de n'avoir pas commerce avec elle avant d'avoir vengé ses frères en détruisant Taphos et Télèbe. Or, Alcmène était la plus admirable des femmes de la Grèce, et par la beauté de son visage, et par la majesté de sa taille. Cette statue vivante, digne de figurer une déesse, était digne aussi d'engendrer un dieu. On conçoit qu'Amphitryon se soit empressé avec un singulier courage à la guerre de Télèbe. Cependant, Zeus, en son esprit, tramait un dessein. Il voulait, dit Hésiode, se donner un fils, et aux Immortels comme aux hommes, un protecteur puissant. La nuit où Amphitryon revient vainqueur, Zeus le précède dans la couche d'Alcmène, y engendre un fils, et, dès qu'Amphitryon, brûlant de désirs refrénés depuis ses noces, s'approche, il lui cède invisiblement la place, de sorte qu'Alcmène, lorsqu'elle mit au monde ses deux jumeaux, ignora d'abord que, si tous deux étaient fils de la même nuit, l'un l'était de Zeus, l'autre d'Amphitryon, comme elle ignorait que sous le même visage humain, un mortel, auprès d'elle, eût succédé à un dieu. Il est remar-

quable qu'Hésiode seul ait fait engendrer Héraclès d'une mère vierge et que les belles allégories qui se lèvent de ce vieux mythe à la fois ingénieux et pudique, n'aient pas été retenues après lui.

Aussi bien que dans Hésiode, cet *Amphitryon* héracléen tiendrait en ce grain d'or, une strophe de Pindare, dans la Xe Néméenne : « Le plus puissant des dieux entra dans la race d'Amphitryon, après que celui-ci, dans ses armes d'airain, eut exterminé les Téléboens. Sous son apparence pénétra dans son palais le roi des Immortels. Il y apportait la semence intrépide d'Héraclès ». Le nom d'Alcmène n'est même pas prononcé. Pas d'autre intérêt que l'intérêt précieux du σπέρμα ἀδείμαντον, de la semence divine introduite dans la maison d'Amphitryon par le dieu revêtu des armes d'airain de l'époux vainqueur. Que maintenant Alcmène ait attribué les transports extraordinaires de cette double nuit à l'exaltation d'un mari couronné par la victoire, et qui ajoute une victoire à l'autre comme le plaisir à l'acte; que la maison d'Amphitryon, où entre la semence divine, ce soit Alcmène elle-même, de cela le poète des vainqueurs olympiques, le grand lyrique thébain n'a cure. La nuit d'amour qui, pour l'*Amphitryon* comique, deviendra une fin, l'*Amphitryon* pindarique et olympique ne la tient que pour un moyen, un chemin à la naissance du héros que la volonté lucide du dieu a décidé de créer.

On voudrait que Diodore se fût souvenu de cette strophe de Pindare, amie de la mémoire comme une strophe de *Calendal*, ou une stance de *Booz endormi*, quand il écrit que Zeus n'a point été épris d'Alcmène, que ce n'est point par amour qu'il entra dans sa couche, comme il l'avait fait jusqu'ici pour toutes les mortelles dont il avait obtenu les faveurs, et qu'il voulait seulement en avoir un enfant. Il ne songeait qu'au futur Héraclès. S'il prit pour Alcmène la figure de son mari, au lieu de surmonter sa vertu par la persuasion, ce fut pour que le germe d'un futur Héraclès passât d'un père divin dans une mère chaste, et qu'enfant d'un dieu étranger, il le fût encore de l'hymen et de ses irréprochables ardeurs. Tandis que l'autre *Amphitryon* jette les dieux au plein du comique terrestre, tout cet Amphitryon tourne au contraire autour de ce mystère : l'insertion du divin dans l'humain. Il y a dans

la poésie une grande nuit consacrée : c'est la nuit de Booz, l'ombre nuptiale auguste et solennelle où la jeune glaneuse se couche aux pieds du vieillard et d'où naît le grand arbre de la race de David. Il semble que Pindare sente et chante sous ce même souffle la nuit de Zeus et d'Alcmène. Elle dépasse l'amour. L'amour, un conjugal amour, Alcmène seule l'apporte. Mais Zeus, lui, n'est pas descendu sur la terre pour procurer à une femme et prendre d'une femme la volupté. Il apporte aux hommes un héros.

Au-dessus des jeux du cœur et des sens, il y a ceci : la nature divine à glisser dans le monde de l'humain et du fatal, la trouée héroïque à ouvrir dans un granit dur. Rabelais, dont les géants ne parodient les héros qu'en retenant dans leur copieuse matière une étincelle de la nature divine, a fait tenir en une phrase la nuit importante d'Alcmène et notre intelligence du grand *Amphitryon* dorique : « Jupiter feist durer XLVIII heures la nuyct qu'il coucha avecques Alcmène. Car en moins de temps n'eust-il peu forger Hercules, qui nettoia le monde de monstres et tyrans. »

***

Le fils de Zeus ne naît pas seul. Alcmène met au monde deux jumeaux, dont le second, Iphiclès, est le fils d'Amphitryon. Telle est la tradition de ces amours, de ces échanges et de ces partages entre le ciel et la terre. Quand le Cygne était venu envelopper Léda dans une nature à la fois divine et ailée, mêler dans l'Eurotas, aux flancs de la femme terrestre la courbe des formes fluides des eaux et du ciel, Tyndare, l'époux, n'avait point perdu sa part de droits et de paternité. Des deux grands œufs jumeaux, nés après le divin investissement, l'un contenait les Dioscures, Pollux, fils de Zeus et Castor, fils de Tyndare, l'autre les jumelles, Hélène, fille de Zeus, et Clytemnestre, fille de Tyndare. Et voilà un beau, un raisonnable mythe, à la portée de toute pensée, comme un fruit mûr près de la main. Des embrassements de l'homme et de la femme, viennent chaque nuit et les fils du ciel, et les fils de la terre; et le génie créateur, et la continuité imitatrice; et le chef et le soldat; et la pointe et la masse d'une troupe en

marche. Mais, l'un de père céleste et l'autre de père terrestre, la même mère cependant les produit. Ils tiennent à la même armée humaine. Et comme le drame de leur naissance, il y a les drames de leur paternité. De ces drames, les deux œufs de Léda contiennent des figures contraires. Tendre et touchante du côté des garçons, haineuse et tragique du côté des filles. Comme un seul des deux jumeaux est fils de Zeus et a droit à l'immortalité, il obtient de la partager avec son frère mortel, et chacun passe alternativement six mois dans les enfers avec les ombres humaines, six mois dans le ciel quand y paraît la constellation des Dioscures. La même amitié n'unit certainement pas les deux jumelles. Comme ces figures de la mythologie vivaient pour Racine, et comme sa Clytemnestre est commandée par les vraisemblances les plus humaines! Cette vertueuse épouse et qui sait faire sentir à son mari le poids de sa vertu, combien de fois, devant les aventures amoureuses de sa sœur, son front a rougi d'indignation vertueuse, dit-elle, et d'envie, pensent peut-être ceux qui la connaissent! Et combien de fois, entre la plus belle, fille d'un dieu, et celle qui, fille d'un homme, l'est moins, le mot *Madame*! a pris le son sifflant, armé, redoutable, dont le nuancent Arsinoë et Célimène. Ces filles de Léda n'apportent point, sur la terre, une amitié. Elles se lèvent, l'une et l'autre, inoubliables, l'une Hélène, sur le fond sanglant de la guerre troyenne, comme la femme pour laquelle on se tue, l'autre, Clytemnestre, dans les tempêtes des Retours, comme la femme qui tue. Dès le berceau, la fatalité de ces destinées rivales les fit ennemies. Ainsi, de la nature divine et de la nature humaine, sur la terre, les jeux ne sont pas simples, le registre reste ouvert, l'issue demeure incertaine, des voies contraires sont libres. Héraclès, lui, restera comme Pollux l'ami puissant de son frère mortel. Le héros surhumain qui joue la partie de l'humanité et qui lui fraye un chemin sur la terre, dès le berceau lie son destin à celui de son frère inférieur. Son premier exploit, celui des serpents étouffés, avec lui sauve ce frère.

***

Comme le sanglier d'Erymanthe vers la lumière, ce que le destin d'Héraclès traîne vers la divinité, c'est la nature active

et peineuse de l'homme, la marque rude, imprimée à la matière qui résiste, les Travaux. Et non seulement la matière sous ses mains résiste, mais, en haut, des puissances spirituelles lui sont hostiles. Ce fils d'un dieu s'avance sous la colère d'un dieu.

Héraclès, par sa mère Alcmène, est le petit-fils de Pélops, héros éponyme du Péloponèse. Zeus, soucieux de procurer à son fils un bel établissement, déclara, dans l'assemblée des dieux, quand Alcmène fut à son terme, qu'il donnerait son royaume du Péloponèse à l'enfant qui naîtrait ce jour même dans la race de Pélops. Mais le département des accouchements n'appartient pas aux mâles, et sa femme le lui fit bien voir. Héra, toujours jalouse des amours de son mari, prit tout de suite en haine le fils de sa rivale. Elle demande à sa fille Clythie, qui préside aux naissances, de prolonger un peu la grossesse d'Alcmène, de faire naître, ce jour, avant terme, un autre enfant de la race royale, Eurysthée. De par le serment de Zeus, Héraclès devenait par là le sujet, et non plus le roi d'Eurysthée, protégé d'Héra, et bientôt le ministre de ses rancunes.

L'événement trompe les projets des dieux comme ceux des hommes. De cette haine d'Héra, Héraclès va tirer son honneur, comme, selon les Grecs, l'indiquait son nom même : Gloire d'Héra. Zeus était descendu dans la maison d'Amphitryon et dans le lit d'Alcmène avec de grands projets qu'Héra ne pouvait contrarier qu'en apparence. L'avenir d'Héraclès, futur habitant de l'Olympe, allait plus haut qu'à l'empire du Péloponèse, et c'est le chemin de cet Olympe qu'ouvre Héra à l'auteur des Travaux, en lui fermant celui d'une royauté humaine. Pour que sa chair mûrisse vers l'immortalité, il n'y faut pas seulement la semence d'un dieu, mais le lait d'une déesse. Alors Athéna, éternelle protectrice des travaux humains, et soucieuse de réparer le tort fait à l'enfant par la colère de sa marâtre, usa d'un subterfuge pour qu'Héra l'allaitât sans qu'elle s'aperçût que c'était lui. Il prit le sein divin, déjà, à la manière héracléenne, c'est-à-dire en serrant trop fort! Héra, dans sa douleur, le rejeta sur la terre (avec moins de dommage qu'en une circonstance analogue son fils Héphaistos, qui, lui, en était demeuré boiteux) pendant que

la fusée inutile de lait se répandait au ciel et formait la Voie Lactée.

Il y a deux légendes sur la Voie Lactée : celle du lait d'Héra pour les Grecs, celle du Chemin de Saint-Jacques pour les chrétiens. D'une nuit tiède, sous l'esprit souple, toutes deux fleuriraient également, indéfiniment, en symboles. Et puisque, dans notre langue, la Voie Lactée a prévalu sur le Chemin de Saint-Jacques, retenons la Voie Lactée.

Un philosophe se plairait peut-être à voir entre Héra et Héraclès l'opposition de ce que les premiers penseurs grecs appelaient une nature et une loi. Héra est une nature, tantôt une nature maternelle, tantôt et plus souvent une nature hostile. Le discours de la Nature dans la Maison du Berger habiterait puissamment sa bouche, le masque de sa statue colossale d'Argos. L'indifférence et la colère de la nature, le héros, guide et modèle de l'homme, les surmonte, grâce à la loi qui lui est imposée. Cependant, à travers cette nature, il ne passe pas comme un étranger. Il en a sucé le lait. Après ses épreuves il finira par la désarmer. Il l'aura tournée. Cette Erinnye deviendra une Euménide, cette colère d'Héra une gloire d'Héra.

Lait de la Voie Lactée, lait qui fait immortel! Aujourd'hui encore, dans une nuit d'été, le mythe se soutient et flotte. La Voie Lactée, à laquelle appartient notre soleil, l'esprit la tient pour un espoir, une figure d'immortalité. Si l'homme se heurte à une impasse, si la terre manque la trouée héroïque, si avec elle le système solaire échoue, est-ce que le flambeau transmis d'étoile en étoile s'éteindra? L'une après l'autre ces gouttes de lait divin ne reprendront-elles pas le Travail? Telle ou telle aujourd'hui ne l'appuie-t-elle, ne le relaye-t-elle, ne le transforme-t-elle, ne le transpose-t-elle, ne le transcende-t-elle pas? Ainsi la quantité indéfinie de ces mondes nous ouvre le champ indéfini d'une durée. Ainsi, sur ces grèves d'étoiles, où le lait de l'immortalité déferle, de signe du zodiaque en signe du zodiaque, avance l'Héraclès éternel. La semence portée par le dieu, sous les traits de l'homme, dans la maison de l'homme; la coulée de lait fécond qui du sein de la nature jaillit pour une durée indéfinie; le sang héroïque, fait de l'un et de l'autre, qui circule et s'accroît dans l'Héraclès voyageur : dans notre monde de solides, d'idées, de pen-

sées circonscrites, avouables, efficaces, des mythes seulement rendent sensible ce jeu obscur et fuyant des fluides nourriciers. Nous sommes portés sur le fleuve d'Héraclite. Il nous baigne, mais il nous est défendu d'y descendre. Parfois ses Naïades en montent, et confient, la nuit, ses mythes à des rêves.

***

Aussi bien par son lait dans le ciel, la colère irrépressible d'Héra suivait son cours. Elle envoie deux serpents pour dévorer l'enfant. Héraclès et Iphiclès reposent ensemble dans leur berceau, la nuit. Les monstres se glissent dans le palais d'Amphitryon.

Les six strophes où Pindare dans la première *Néméenne* fait tenir ce premier combat, voilà peut-être la grande entrée de l'Héraclès héroïque dans la poésie grecque, ou du moins dans ce qui nous en reste.

« On ne le coucha pas dans ses langes, couleur de safran, sans que la déesse au trône d'or l'aperçût. Cette reine des dieux, alors, dans son cœur irritée, lâcha les reptiles. Par les portes qui s'ouvrent, ils pénètrent au profond de la chambre, et, prêts et prompts à enlacer, à dévorer, vont aux enfants. Alors, Lui, la tête droite, leur fit face, et livra son premier combat.

« Des deux invincibles mains, il les empoigne au cou. Il les serre, le temps qu'il faut pour que sorte la vie des corps démesurés. Ah! le terrible effroi des femmes qui veillaient autour du lit d'Alcmène. Et elle, qui, sans vêtements, hors de sa couche, est sur ses pieds, pour parer à l'attaque des monstres comme elle pourra!

« Voici les chefs des Cadméens qui accourent, nombreux, avec leurs armes de bronze; Amphitryon que voici, son glaive nu à la main, dévoré d'angoisse, comme ce qui se passe chez lui étreint le cœur de l'homme, si vite indifférent aux malheurs étrangers!

« Il s'arrêta stupéfait, saisi de joie et de douleur mêlées. Car il voyait en face le cœur extraordinaire et l'énergie de ce fils. Comme les dieux démentaient ses messagers! Il appela son voisin, le prophète éminent de Zeus le très haut, Tirésias à l'oracle vrai. Et Tirésias développe devant tout ce peuple la fortune d'Héraclès :

« Combien, sur terre, il tuerait de bêtes féroces; combien sur mer; combien, à plus d'un homme dévoyé par l'insolence, il infligerait un horrible destin; et que, lorsque les dieux, dans la plaine de Phlégro, livreraient bataille aux géants, on verrait, précipitées sous ses flèches, s'abîmer dans la terre ces chevelures flamboyantes.

« Et ensuite, annonça-t-il, possesseur de la durée entière, en récompense de ses grands travaux, il obtiendrait l'inaltérable prix dans les bienheureuses demeures, recevrait pour femme la florissante Hébé, et vivrait à la table de Zeus Cronide, accordé à la loi sacrée. »

Ce texte de Pindare plaît pour la musique, et avec elle, il faudrait le tenir pour une graine à développer, le rendre à la musique pour qu'elle y retrouve son bien, la symphonie. Une traduction représente simplement l'un de ces programmes qu'on distribue dans un concert. Les six strophes font six moments; les six moments sont les six parties de cette grande unité musicale : l'enfance d'Héraclès. La première pose une ouverture où tout le drame tient déjà, et la colère d'Héra, et les monstres préparateurs de tous ceux dont Héraclès triomphera, et le calme et l'intrépidité du héros. — La deuxième : la victoire de l'enfant et les terreurs des femmes, les intervalles d'horreur et de tendresse, ces pieds nus d'Alcmène sur le pavé de pierre, ses mains inhabiles tendues. — La troisième : l'arrivée des chefs, l'arrivée d'Amphitryon, le thème des armes agitées et bruissantes. *Quantum ferrum!* Un moment tout humain, qui se passe sur la terre, comme dans le registre inférieur d'un tableau. — La quatrième : Amphitryon, l'homme, arrêté devant la présence divine et la nature héroïque. Des voiles humains se déchirent, Tirésias est là qui dévoile tout, et les portes du destin s'ouvrent. — Des deux dernières strophes, contrastées, systole et diastole d'un même cœur, l'une est celle de la tension et des travaux, — du Κάματος — l'autre celle de la détente et du repos, — de l'Ἡρεμία. Les deux versants de la vie humaine et de la vie divine sont établis et s'opposent, la carrière d'Héraclès s'ouvre et le regard de la musique le mesure.

ALBERT THIBAUDET

LES TUDORS ET LES STUARTS[1]

LES STUARTS

JACQUES Ier STUART ET LE PROBLÈME RELIGIEUX

I. — Les Rois Tudors avaient été des dieux nationaux. Pour leur plaire, plusieurs fois, leurs peuples, leur clergé, leurs évêques même avaient changé de religion. Sur un mot d'eux, les têtes des seigneurs et des ministres s'étaient inclinées sans résistance vers le billot. A leurs volontés les Parlements avaient parfois opposé d'humbles remontrances, parfois des murmures, jamais un refus. De cette étonnante puissance nous avons montré les ressorts : chez les sujets un vif besoin d'autorité après une longue période d'anarchie; chez Henry VII comme chez Élizabeth, un génie de la royauté et un tact qui leur avaient permis de prévoir, en la plupart des circonstances, les réactions de l'opinion publique. Seul le consentement de celle-ci avait permis la paradoxale vigueur d'une monarchie désarmée. « *Si* les *beefeaters* du palais pouvaient garder le bateau dans lequel un noble rebelle ou un ministre tombé était conduit à la Tour, c'était parce que les apprentis de Londres n'essayaient pas de leur arracher leur prisonnier. » Ni le souverain, ni le Conseil Privé n'auraient pu contraindre à l'obéissance une population de cinq millions d'âmes, accoutumée depuis des siècles à conserver des armes dans ses cottages et

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1936.

entraînée à se servir de l'arc et de l'épée. Dès l'avènement de Henry VII, le pouvoir des Tudors avait été, non militaire, mais psychologique et sentimental. Ce long succès et la soumission volontaire du peuple anglais allaient engendrer, chez les successeurs d'Élizabeth, de dangereuses illusions.

II. — Le jour de la mort de la Reine (24 mars 1603) une grande inquiétude s'était emparée du pays. Des patrouilles avaient parcouru les rues de Londres. Des marins protestants avaient quitté les ports pour arrêter, si elle se produisait, une invasion papiste venue des Flandres. Dès que l'on apprit que le calviniste Jacques VI allait descendre de son royaume d'Écosse pour devenir Jacques Ier d'Angleterre et unir les deux couronnes[1], le calme se rétablit. De la frontière à Londres, le voyage du nouveau roi ne fut qu'un long triomphe. Dans tous les villages les cloches sonnaient; dans les villes une foule enthousiaste attendait le souverain sur la place du Marché; dans les châteaux, Jacques Ier, accoutumé à la pauvreté écossaise, s'émerveillait de la splendeur des fêtes. Un de ses actes déplut et inquiéta : ignorant des libertés anglaises, il fit pendre sans jugement un voleur arrêté par l'escorte pendant le trajet. Mais il pouvait, avant de rencontrer une résistance, épuiser le vaste crédit de confiance que lui avaient légué ses prédécesseurs.

III. — L'homme avait trente-sept ans. Assez ridicule d'apparence et de manières, dépourvu de toute dignité, il parlait beaucoup, mais difficilement, et sa langue s'embarrassait dans sa bouche. La bouffonnerie de ses discours en masquait la substance, qui n'était jamais sans saveur. On a dit qu'en faisant succéder Jacques Stuart à Élizabeth Tudor, les Anglais firent succéder une nature féminine à une nature masculine et en effet, ayant passé son enfance parmi les assassinats et les complots, Jacques Ier Stuart gardait la terreur des hommes armés. *Beati pacifici* était sa devise. Il portait des vêtements rembourrés pour arrêter les coups de poignard et la vue d'une

1. Le nom de *Grande-Bretagne*, désignant l'union de l'Angleterre, de l'Écosse et du Pays de Galles, fut employé pour la première fois officiellement en 1707, mais des écrivains s'en étaient servis bien avant cette date.

épée le rendait malade. Il était assez cultivé, mais plus intellectuel qu'intelligent. Adolescent précoce, il avait écrit des vers, des traités de théologie et deux livres de doctrine politique : le *Basilikon Doron* et la *True Law of Free Monarchies*, où il établissait que les rois sont destinés par Dieu à gouverner, les sujets à obéir. Le Roi était donc supérieur à la Loi, mais devait se soumettre à celle-ci pour donner l'exemple, sauf en des cas exceptionnels dont il était seul juge.

IV. — Doctrine orgueilleuse, mais elle avait été utile, en Écosse, pour tenir en respect un clergé insolent et redoutable. Jacques Ier arrivait en Angleterre dangereusement convaincu de sa supériorité. Il croyait de bonne foi être un théologien de génie qui apportait à des Anglais égarés la vérité. Du caractère de ses nouveaux sujets, il ne savait à peu près rien et il ne chercha pas à les comprendre. Tout de suite, dans leurs assemblées, il pérora, bafouilla, bava, amusant inconsciemment son auditoire par son accent écossais. Il s'attendait à être « loué jusques aux cieux » pour son éloquence et son érudition. Mais il avait affaire à un peuple qui n'était pas d'humeur à écouter avec respect un raisonneur étranger.

V. — Bien qu'il eût été élevé en calviniste, le nouveau roi fit bon ménage avec l'Église anglicane. Il avait souffert en Écosse de la démocratique liberté des presbytériens; il n'était pas fâché de trouver en Angleterre une Église qui reconnaissait une hiérarchie dont le sommet était le Roi. Élizabeth avait imposé à ses sujets un conformisme aussi rigoureux que jadis l'Église romaine. Tous devaient professer les Trente-Neuf Articles; le clergé ne pouvait se servir que du Livre de Prières officiel; les commissions ecclésiastiques se montraient aussi sévères que jadis les tribunaux romains. Aux yeux du véritable anglican, la Réforme n'avait pas été une rupture avec le passé et son Église demeurait pour lui « catholique », c'est-à-dire universelle. « Le protestant moyen, écrit lady Hutchinson, avait renoncé au papisme parce que celui-ci n'était plus à la mode, mais au fond de son cœur il inclinait de ce côté. » La doctrine anglicane, qui

était celle de l'État, se trouvait attaquée sur ses deux ailes par les catholiques romains et par les puritains.

VI. — Les Catholiques romains avaient souffert, pendant la deuxième partie du règne d'Élizabeth, de persécutions que la guerre avec l'Espagne et les conspirations des Jésuites avaient rendues plus sévères. Ils étaient exclus de tout emploi local ou national; ils ne devaient pas s'éloigner de leurs terres sans une permission signée du juge de paix. Des amendes très lourdes (qui à la vérité n'étaient guère perçues) les frappaient s'ils n'assistaient pas au service anglican. Un prêtre qui célébrait la messe et ceux qui l'abritaient pouvaient être condamnés à l'affreuse mort des traîtres, mais la menace était rarement exécutée et, en beaucoup de châteaux, on trouvait encore, dans quelque grenier, le chapelain catholique. Au début du règne de Jacques Ier les fidèles de l'Église romaine ne formaient plus guère qu'un vingtième de la population. L'arrivée au trône du fils de Marie Stuart leur inspira de grands espoirs. On savait qu'il avait correspondu avec le Pape et qu'il était partisan de la tolérance. Il offrit en effet de supprimer les amendes pour fautes religieuses, mais posa deux conditions : les catholiques se déclaraient loyalistes envers le Roi, et non envers le Pape; ils renonceraient à faire des prosélytes. Ces conditions n'étaient pas compatibles avec une foi sincère et bientôt la déception des catholiques fut si grande que beaucoup d'entre eux se mirent à conspirer contre le Roi.

VII. — De ces complots, le plus dangereux fut la célèbre Conspiration des Poudres (1605). Le but était de tuer en même temps le Roi, les Lords et ceux des membres des Communes qui seraient présent, en faisant sauter la Chambre des Lords au moment où tous y seraient assemblés. Les protestants se trouvant alors privés soudain de leurs chefs, un soulèvement catholique aurait chance de succès, car on comptait sur l'inertie des masses. Par la qualité des coupables et par les méthodes employées, le complot évoque pour nous ceux des terroristes russes à la fin du XIXe siècle. Les conjurés étaient des gentlemen. Le plus célèbre d'entre eux,

Guy Fawkes, soldat catholique, avait appris, en faisant campagne dans les Flandres, l'art des sapes et des tunnels. Guy Fawkes et ses amis commencèrent par louer une cave en face du Parlement, mais bientôt découvrirent par hasard un local situé exactement sous la Chambre des Lords, ce qui les dispensait de creuser eux-mêmes une mine. Ayant loué ce local, ils y entassèrent des barils de poudre que dissimulaient des fagots et leur attentat eût sans doute réussi si les conspirateurs n'avaient jugé nécessaire, pour organiser le soulèvement qui devait suivre l'explosion, d'avertir quelques-uns de leurs partisans. Un de ceux qui furent mis dans la confidence, estima que son devoir était d'informer le Gouvernement. Guy Fawkes resta seul, courageusement, pour allumer la mèche au moment voulu; il fut arrêté (4-5 novembre 1605) et supplicié. Avec lui périrent ses complices et aussi le Provincial des Jésuites anglais, Henry Garnet, qui fut accusé d'avoir conseillé le crime. Il semble que l'accusation ait été inexacte; Garnet n'avait péché que par son silence, mais l'indignation éveillée par la découverte d'un attentat si grave, et qui avait failli réussir, rendit tous les catholiques plus suspects que jamais. Non seulement ils furent déchus de leurs droits civiques, mais déclarés incapables d'exercer les professions d'avocat et de médecin, et même de gérer les biens de leurs enfants mineurs. La Conspiration des Poudres consomma pour longtemps la ruine du catholicisme en Angleterre. Le papisme devint lié, dans les esprits, à de sombres images de complot contre la sûreté de l'État; pendant un siècle, tout homme politique, tout souverain suspect d'alliance avec Rome, fut condamné par l'opinion publique.

VIII. — Si, sur l'un de ses flancs, l'Église anglicane avait dû se défendre contre les catholiques, sur l'autre elle subissait l'assaut des puritains. Le puritanisme était moins une doctrine qu'une attitude d'esprit, celle des hommes qui voulaient « purifier » l'Église, non seulement de tout contact avec Rome, mais des habitudes romaines. Dès l'arrivée de Jacques Ier, une pétition lui fut présentée par des pasteurs puritains. Ils demandaient le droit pour chaque clergyman de décider lui-même s'il porterait un surplis, la suppression du signe de

croix dans les baptêmes, de l'inclination de tête en prononçant le nom de Jésus, de la génuflexion devant l'autel, de l'anneau dans la cérémonie du mariage; et enfin la stricte observance du dimanche. D'autres, plus radicaux, souhaitaient abolir les évêques et créer une Église presbytérienne sur le modèle de l'Église d'Écosse. Un troisième groupe était composé d'Indépendants, qui réclamaient le droit pour chaque homme de choisir lui-même ses croyances. Tous avaient en commun une profonde « aversion pour la gaieté », un « amour passionné des libertés civiques », le goût d'une vie simple et d'un culte sans éclat. Les puritains avaient horreur de la poésie, italienne et sensuelle, de la Renaissance élizabéthaine. Était-ce le sang saxon? Le climat? La joie méditerranéenne demeurait pour eux un sujet d'étonnement et de scandale. Non qu'ils ne fussent sensibles à une certaine poésie, mais c'était celle de l'Ecclésiaste et des psaumes plutôt que celle de Spenser et de Shakespeare. A leurs enfants, ils donnaient des noms de patriarches ou de guerriers hébreux, s'appelaient l'un l'autre « Frère ceci », « Sœur cela », et croyaient être un nouveau peuple de Dieu, chargé d'exterminer les Amalécites de la cour. La lecture constante de la Bible les faisait vivre dans un rêve collectif et sombre, souvent noble. Ils réprouvaient le théâtre, avaient horreur du péché, surtout du péché de la chair, s'habillaient avec une modestie volontairement démodée et portaient les cheveux ras pour montrer en quel mépris ils tenaient les courtisans aux perruques bouclées. Enfin ils étaient tristes, honnêtes, insupportables et forts.

IX. — Au début du règne de Jacques, les puritains faisaient partie de l'Église nationale et ils espéraient lui imposer leurs doctrines. Une conférence fut réunie à Hampton Court, sous la présidence du Roi, pour examiner leur pétition. Jacques Ier trouva plaisir à cette discussion théologique jusqu'au moment où furent prononcés les mots *Presbytérien* et *Synode*. Ils évoquaient pour lui de pénibles souvenirs. « Si vous voulez une Église presbytérienne, dit-il, elle s'accorde aussi bien avec la monarchie que Dieu avec le Diable... Jack, Will et Tom pourront venir critiquer mes actes. Jack dira : « Cela devrait

être ainsi », et Will répondra : « Non, cela devrait être de telle façon. » Et, saisissant son chapeau pour lever la séance, il s'écria : « On n'ignore pas comment ils ont traité cette pauvre dame, ma mère, et moi-même pendant ma minorité... Je conclus donc : pas d'évêques, pas de roi... Si c'est tout ce que vos amis ont à dire, je les forcerai à se conformer ou je les chasserai du pays. » Par ce discours, il transformait la querelle religieuse en querelle politique. Les puritains avaient appris dans la Bible que la foi doit être militante et que le devoir de tout homme qui connaît la vérité est de la faire prévaloir. Ils allaient tenter, puisqu'il les y contraignait, de la faire prévaloir contre le Roi lui-même. Dès 1604, celui-ci dut faire expulser de l'Église trois cents pasteurs puritains qui refusaient d'observer le rituel anglican.

X. — A partir de ce moment, il faut distinguer dans le clergé anglais trois partis : un parti de *Haute Église*, le moins éloigné de l'Église romaine et qui accepte le rituel imposé par les rois Tudors; un parti presbytérien, non conformiste, qui reste dans l'Église, mais en souhaitant la réformer; et un parti indépendant ou « congrégationaliste », qui condamne à la fois l'épiscopat anglican et le synode presbytérien. Les Indépendants refusaient de reconnaître une Église d'État, qu'elle fût du type anglais ou du type écossais. Une Église était pour eux un groupe de chrétiens, unis seulement par leur volonté. Certains d'entre eux allaient, dans leur respect de la liberté individuelle, jusqu'à supprimer le baptême des enfants, pour ne plus baptiser que des adultes en état de croire : c'étaient les baptistes.

XI. — Il importe de comprendre que, pour les protestants indépendants, n'existait alors aucun espoir, s'ils demeuraient en Angleterre, d'y pratiquer en paix leur foi. Beaucoup choisirent de s'exiler et, dès 1608, émigrèrent en Hollande, mais là aussi l'hérésie ambiante inquiéta les plus exigeants d'entre eux. En 1620, quelques-uns revinrent de Hollande jusqu'à Southampton, pour s'y embarquer aussitôt sur le *Mayflower* qui devait les conduire en Amérique. Ces premiers pèlerins étaient au nombre de cent deux. Ils pensaient se

fixer vers la frontière nord du territoire de la Compagnie de Virginie; les vents et les courants firent qu'ils débarquèrent encore plus au nord, dans la région qui aujourd'hui se nomme Nouvelle-Angleterre. Pendant les années qui suivirent et qui, en Angleterre, furent peu favorables aux puritains, des milliers d'émigrants les y rejoignirent et dans leur nouveau pays ces hommes, qui avaient préféré l'exil à l'hérésie, établirent, comme on pouvait s'y attendre, une théocratie.

PREMIERS CONFLITS DU ROI ET DU PARLEMENT

I. — Entre la cour de Jacques Ier et son Parlement, point de traits communs. La cour, frivole, débauchée, grouillait de scandales dont les adultères étaient les moindres. Le Roi, homme efféminé, faible et tendre, ne pouvait se passer de favoris, choisis pour la grâce de leur visage plutôt que pour leurs qualités d'hommes d'État. Il traitait avec eux les plus graves affaires, non à la table du Conseil, mais à la fin d'un souper ou d'une partie de chasse. Au début de son règne, il eut la sagesse de garder près de lui Robert Cecil (dont il fit, en 1605, un baron de Salisbury), et quelques-uns des meilleurs conseillers d'Élizabeth; mais lentement le pouvoir passa au favori Robert Carr (qui devint duc de Somerset), puis à George Villiers, garçon de vingt-deux ans, ravissant, pauvre, bien né, choisi fort cyniquement par l'archevêque de Canterbury et ses alliés pour supplanter Somerset. Villiers attira tout de suite les yeux de Jacques. Échanson, gentilhomme de la Chambre, chevalier de la Jarretière, baron, vicomte, marquis, lord grand amiral, gardien des Cinque Ports, duc de Buckingham, ministre favori de Jacques Ier, puis de son fils Charles Ier, « jamais, dit Clarendon, on ne vit un homme faire un chemin plus rapide ni s'élever ainsi, par sa seule beauté, aux premières fonctions de l'État ». La correspondance de Buckingham et de Jacques Ier montre l'étonnante familiarité avec laquelle le sujet traitait le souverain. On imagine l'horreur que devait inspirer cette cour joyeuse et pourrie aux graves chevaliers qui, comme au temps d'Élizabeth, représentaient alors au Parlement les *yeomen* et les bourgeois d'Angleterre. Ces députés des provinces

n'étaient pas gâtés par la vie de Londres. Ils étaient (dit Trevelyan) les héritiers de longues générations « de vie campagnarde et saine, instruits par la culture élizabethaine, inspirés par la religion puritaine ». Sur eux la cour était sans prise. Ils ne convoitaient pas de places; ils savaient que le Roi n'avait d'autre force armée que « les bandes entraînées » ou milices des comtés, lesquelles pensaient comme le Parlement. Inaccessibles à la faveur comme à la crainte, ils exerçaient fièrement le privilège de blâmer l'administration royale et, après une séance où ils avaient, en toute liberté, dit ce qu'ils pensaient de Buckingham et même du Roi, rentraient à pied, sans peur, de Westminster à la Cité, parce qu'ils se sentaient protégés, contre les rancunes de la cour, par la muette mais active complicité des bourgeois et apprentis de Londres.

II. — A un Parlement aussi conscient de ses devoirs et de sa force, Jacques Ier voulut naïvement imposer ses idées sur le droit divin et héréditaire des rois. Théorie neuve en Angleterre où le choix du Conseil, puis celui du Parlement, l'avait, toutes les fois que l'exigeait le salut du pays, emporté sur l'hérédité. Jacques Ier, esprit logique, voulait faire de la monarchie un système cohérent; c'était, en cette terre bénie de l'incohérence, un sûr moyen de la rendre impopulaire. A en croire le théologien royal, non seulement le Roi oint et couronné devenait un personnage sacré, mais Dieu ayant par avance choisi et consacré tous les rois futurs, le Parlement ne pouvait qu'enregistrer les ordonnances divines. Le Roi était responsable envers Dieu, mais non envers ses sujets. Il n'était pas soumis à la loi puisqu'il *était* la loi. *Rex est Lex.* Cette doctrine, que Jacques Ier avait jadis opposée avec succès aux prétentions de l'Église d'Écosse, offensa la Chambre des Communes.

III. — Au système abstrait du Roi, celle-ci opposa la coutume anglaise. Elle ne réclamait pas encore le contrôle des actes de l'exécutif. Sauf en cas de trahison, les ministres n'avaient jamais été responsables devant le Parlement; leurs actes d'administration ne dépendaient pas de celui-ci. Mais les principes *généraux* d'après lesquels la nation serait gouvernée (c'est-à-dire les lois) ne devaient être énoncés que

« par la Couronne en son Parlement », et ces lois s'imposaient au Roi lui-même, à ses ministres et à son Conseil. A ne considérer que le droit théorique, les deux thèses, celle de la monarchie absolue et celle de la monarchie limitée, pouvaient être défendues. Le Parlement, comme la Couronne, était une délégation de la souveraineté populaire et, sous les Tudors, le monarque avait souvent mieux exprimé le sentiment populaire que les Communes. En pratique, il était nécessaire que le conflit fût résolu. Un régime politique n'est viable que si, tout en assurant aux forces réelles du pays leurs chances d'expression, il consacre dans l'État un pouvoir suprême qui puisse, au moment de la décision, avoir le dernier mot. « La souveraineté, dira plus tard Hobbes, ne peut être divisée. »

IV. — Un gouvernement respecte la liberté des citoyens dans la mesure où il a besoin de leur consentement pour percevoir ses revenus. Le roi de France devint un souverain absolu parce qu'il put établir la taille perpétuelle. Élizabeth avait été d'autant plus puissante qu'elle était économe et qu'elle avait dû aux exploits de Drake et au pillage des trésors espagnols des ressources exceptionnelles. Jacques Ier, qui entretient une cour trop brillante et comble de présents ses favoris, ne peut être qu'un souverain dépensier, donc vulnérable. « Tous les rois, dit un contemporain, jettent de l'argent par la fenêtre le jour de leur couronnement; celui-ci est le premier qui en jette tous les jours. » Son goût tout féminin pour les bijoux lui coûte parfois jusqu'à trente-sept mille livres par an, alors qu'il ne consacre que vingt-sept mille livres à l'armée. En 1614, il lui faut cent cinquante-cinq mille livres pour son train de maison; Élizabeth, en 1601, s'était contentée de vingt-sept mille. Eût-il même été économe que la hausse des prix aurait suffi à le mettre dans l'embarras. (Un dîner de la Chambre Étoilée coûte à la Trésorerie, pour le même nombre de convives, deux livres en 1500, vingt livres en 1600.) Jacques Ier dépense, en évitant toute guerre, six cent mille livres par an et son revenu ne s'élève qu'à environ quatre cent mille livres, dont cent cinquante mille sont constituées par le *Tunnage and Poundage*, droits fixes sur les laines et cuirs que le Parlement a pris l'habitude de voter

pour la vie du Roi. Comment compléter ce revenu? Le Roi essaie d'expédients, il sollicite des dons volontaires; il contraint les propriétaires qui, à cause des obligations qu'elle entraîne, refusent la chevalerie, à verser une grosse somme pour s'en affranchir; il vend des prairies; il vend des bois de l'État. Enfin il propose au Parlement *the Great Compact*, le Grand Contrat par lequel le Roi renoncerait à tous ses anciens droits féodaux en échange d'un vote à vie de deux cent mille livres. Le Parlement refuse ce compromis; le Roi le dissout. Pendant dix ans, de 1611 à 1621, le Parlement ne sera plus convoqué (sauf quelques semaines en 1614). La Couronne pourra-t-elle vivre sans lui? La solution du problème de la souveraineté dépend de la réponse à cette question.

V. — Pour vivre sans argent, il faut qu'un roi vive en paix. C'était aussi le plus ferme désir du pacifique Jacques Ier. Dès 1604, il avait fait sa paix avec l'Espagne, paix sans gloire, mais sans honte. L'Espagne reconnaissait aux Anglais les libertés qu'ils réclamaient dans les mers européennes; les Anglais ne renonçaient pas aux libertés qu'ils souhaitaient obtenir dans l'Océan. Rien n'était résolu; rien n'était compromis. Mais lorsque Cecil mourut, en 1612, avec lui disparut des Conseils royaux la prudence élizabethaine. Pendant quelques années le parti anti-espagnol crut l'emporter. On alla chercher à la Tour de Londres, où Jacques l'avait fait enfermer pour un imaginaire complot, l'un des vétérans des guerres élizabethaines, sir Walter Raleigh. Après treize ans de captivité, Raleigh, qui avait toujours souhaité pour son pays un Empire, passa soudain de la prison au pont d'un navire et, par ordre du Roi, fit voile pour la Guyane d'où il devait, comme jadis Drake, rapporter de fabuleux trésors. Mais Raleigh, mal équipé, mal soutenu, fut vaincu par les Espagnols, puis, « après cette bouffée d'air marin entre le cachot et la mort », décapité par son Roi pour apaiser ceux-ci. George Villiers, duc de Buckingham, qui avait succédé à Somerset dans les faveurs du Roi, se laissa séduire à son tour par les ambassadeurs de l'Escurial. Le prince Henry mourut et le nouvel héritier du trône, Charles, parut moins fermement protestant.

VI. — Les luttes religieuses du Continent éveillaient alors chez les puritains anglais ces violentes passions qu'excitent toujours dans un pays les affaires extérieures, quand les partis y croient trouver l'image de leurs luttes intérieures. En Europe Centrale commença, en 1618, la grande guerre, plus tard dite de Trente Ans, par laquelle la Maison d'Autriche, appuyée par l'Espagne, s'efforça de rétablir l'unité de l'Empire et l'hégémonie de l'Église romaine. Les Bohémiens hussites, opprimés, s'étaient donnés au jeune Électeur palatin, qui avait épousé la charmante fille de Jacques Ier, la princesse Élizabeth. Attaqué dans ses deux royaumes par les princes catholiques, l'Électeur demanda des secours à son beau-père. L'opinion publique anglaise le soutenait et réclamait des soldats pour le Palatinat. Les puritains eux-mêmes eussent hésité à engager l'Angleterre dans une campagne de Bohême, pays qui leur apparaissait comme oriental, éloigné, inconnu. Mais ils étaient prêts à défendre le Rhin. Pour cela il eût fallu d'abord empêcher les Espagnols de débarquer aux Pays-Bas, donc posséder une flotte aussi forte que l'avait été jadis celle de Drake. Or Jacques Ier avait négligé d'être fort. Sans Parlement, sans argent, il était aussi sans navires. Un amour trop passif de la paix l'avait conduit, qu'il le voulût ou non, à faire le jeu de princes moins pacifiques. Pour préparer une guerre contre l'Espagne, ou plutôt pour donner aux Espagnols l'impression qu'il la préparait, Jacques Ier dut enfin, en 1621, convoquer un Parlement.

VII. — Entre un Parlement qui se savait convoqué à regret, et un roi qui ne croyait pas aux droits du Parlement, les conflits étaient inévitables. Le Parlement subordonna le vote des subsides au redressement des griefs. D'innombrables abus avaient été commis : vente de monopoles, de charges, épices aux juges. Le chancelier Bacon, homme d'un grand génie et de caractère faible, transformé en bouc émissaire, s'avoua coupable de corruption, fut condamné à la saisie de tous ses biens et disgracié. C'était le premier *impeachment* depuis 1459 et un clair signe de l'indépendance des Communes. Elles voulurent aussi intervenir dans les affaires extérieures. Très protestante, la Chambre souhaitait, par passion

religieuse, la guerre avec l'Espagne et une campagne dans le Palatinat. Le Roi n'avait voulu que menacer l'Espagne; il aurait eu horreur de passer de la menace à l'exécution. Avec son favori, Buckingham, il préparait un nouveau projet de mariage espagnol, cette fois pour son fils Charles, et il espérait que la restitution du Palatinat à son gendre serait l'un des articles du contrat. Le Parlement ayant exprimé son horreur de cette politique de compromissions, le Roi lui fit savoir que les hautes affaires de l'État n'étaient pas de son ressort. A quoi le Parlement répliqua « que les libertés, franchises et privilèges du Parlement étaient l'héritage ancien et indiscuté des sujets anglais, et que les difficiles et urgentes affaires concernant le Roi, l'État, la défense du royaume et celle de l'Église d'Angleterre constituaient pour lui des sujets convenables et matières de débats ». Ces prétentions choquèrent si fort le Roi qu'il déchira, dans le registre des délibérations, la page qui portait ce texte, chassa le Parlement et fit arrêter sept de ses membres, dont John Pym, l'un des parlementaires auteurs de la page déchirée, et l'un de ceux aussi qui avaient pris sur la Chambre le plus d'autorité. Après quoi il envoya Charles et Buckingham faire, en Espagne, la conquête de l'Infante (février 1621).

VIII. — Point de lecture plus surprenante que celle des lettres collectives de Charles et de Buckingham à Jacques Ier pendant ce voyage. On y peut observer le caractère personnel et puéril de toute politique de favori. Ces deux garçons romanesques étaient partis sous un déguisement. Ils écrivaient au Roi : *Dear Dad and Gossip*... et signaient : *Your baby and your dog*..., Charles étant le baby, Buckingham le chien. Jacques Ier correspondait avec le Pape auquel il promettait, si le Saint-Siège autorisait le mariage espagnol sans imposer des conditions religieuses trop sévères, de traiter les catholiques anglais avec modération. Promesse louable, mais qu'il n'était pas en son pouvoir de tenir. Le Pape répondait en demandant que les enfants à naître du mariage eussent des nourrices catholiques. Cependant la mission anglaise exaspérait les Espagnols par son orgueil et ses manières. Sir Edmund Verney, qui accompagnait le Prince en Espagne, giflait un prêtre espagnol et le

roi d'Espagne invitait sévèrement Buckingham à renvoyer en Angleterre toute sa suite protestante. Une négociation menée sur ce ton ne pouvait se terminer que par un échec. Jacques souffrait d'être séparé de son favori et de vivre « une triste vie de veuve ». En octobre 1621, il rappela « son baby et son chien ». Les gens de Londres furent si ravis de cette rupture et de voir revenir leur Prince « encore célibataire et encore protestant » qu'ils firent à Charles et à son mentor une réception enthousiaste. Leurs acclamations suffirent à jeter l'esprit léger et vain de Buckingham dans le camp anti-espagnol. Soudain ce favori détesté devint un chef populaire pour une guerre que les Anglais souhaitaient. Le Parlement lui-même déclara que « jamais homme n'avait mieux mérité de son Roi et de son pays ». Jacques, malgré son attachement à la paix, dut céder. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Jacques (1625) et même pendant les premières années du règne de Charles, Buckingham eut la puissance d'un roi sans en avoir la prudence.

BUCKINGHAM ET CHARLES Ier

I. — Quand on étudie, dans les portraits de van Dyck, le triste et beau visage de Charles Ier, on s'étonne moins de ses malheurs. Il y a dans ses traits de la noblesse, de l'honnêteté, de la timidité, mais aussi comme une sombre obstination. Le roi Charles était un homme chaste et pieux. Il rougissait s'il entendait un propos malséant et demeurait silencieux dès qu'une attitude lui déplaisait. Dépourvu d'imagination, il ne prévoyait jamais les réactions de ses sujets. Quand ces réactions étaient hostiles, c'était pour lui une surprise qui déclenchait la violence aveugle des timides. Il avait le sincère désir de bien agir, mais s'était fait un système d'idées que ni la discussion, ni l'expérience ne purent jamais transformer. « Il mourut en répétant les affirmations de toute sa vie. » Ce fut un malheur pour lui que de se trouver, au début de son règne, associé dans l'esprit public à Buckingham, dont la vanité et la légèreté irritaient les meilleurs des Anglais, et qu'ils comparaient à ces brumes malsaines qui, s'élevant au-dessus de la terre, cachent le soleil levant comme le soleil couchant. Malgré

les différences de leurs natures et peut-être à cause d'elles, Charles aimait naïvement ce « Steenie » avec lequel il avait passé sa jeunesse et qui apportait dans sa vie une animation et une fantaisie qu'il n'était pas capable d'y mettre lui-même.

II. — Ce fut Buckingham qui, après un mariage espagnol, suggéra et négocia pour le Roi un mariage français avec Henriette-Marie, la plus jeune fille de Henri IV. Grande erreur que de faire venir en un pays encore tout frémissant de la Conspiration des Poudres, une reine catholique, suivie d'une maison étrangère. « On a observé qu'une reine française n'a jamais apporté grand bonheur à l'Angleterre », écrivaient les protestants. Sans doute Charles prit-il soin de déclarer que la future reine n'aurait de liberté religieuse que pour elle et pour ses serviteurs et que rien ne serait changé à la situation des « récusants » anglais, mais, par un paragraphe secret de la convention du mariage, le Roi s'était engagé à protéger les catholiques. Les débuts de cette vie conjugale furent malheureux. La petite reine de quinze ans prenait contre les Anglais le parti de sa suite. Elle allait prier au pied des gibets de Tyburn, pour les martyrs catholiques. Charles écrivait à Buckingham qu'il était urgent, pour soustraire sa femme à de dangereuses influences, d'écarter les « monsieurs ». Bientôt il ordonna de les renvoyer dans leur pays, à l'amiable si c'était possible, par la force si c'était nécessaire. Cette crise surmontée, le ménage royal était destiné à devenir l'un des plus tendres et des plus unis de l'histoire, mais ses débuts malheureux éloignèrent l'un de l'autre les deux cours d'Angleterre et de France, éloignement dangereux pour Buckingham qui avait voulu s'assurer, contre l'Espagne, l'alliance de la France.

III. — La politique extérieure de Buckingham qui n'était ni diplomate, ni général, fut aussi incohérente qu'imprudente. Au moment de la brouille avec l'Espagne, il s'était complu pendant quelque temps dans le rôle de champion des nations protestantes, qui lui valait à Londres de grandes acclamations. Mais pour jouer réellement ce rôle en Europe, il eût fallu une armée puissante. Or l'Angleterre était un petit pays et ne voulait pas être une nation militaire. Les expéditions que

tenta Buckingham en Hollande, à Cadix, se terminèrent toutes, par défaut d'organisation, en désastres. Une politique d'alliance avec la France catholique eût été concevable, parce que la haine de la Maison d'Autriche pouvait incliner Richelieu à chercher des alliés jusque dans le camp des Réformés. Mais promettre à Richelieu, comme eut l'audace de le faire Buckingham, l'appui des marins protestants anglais contre les rebelles huguenots de la Rochelle était une folie. Quand il eut enfin compris qu'il ne réussirait pas à nouer une alliance étroite entre Charles Ier et Louis XIII, Buckingham se vengea de ce dernier, pourtant bien innocent des passions anglaises, en faisant publiquement la cour à sa femme, Anne d'Autriche. Puis, s'étant assuré l'hostilité des deux grandes puissances occidentales, Espagne et France, et manquant d'argent pour soutenir une telle lutte, il se vit contraint de s'adresser au Parlement.

IV. — Les Parlements de Charles Ier sont plus indépendants que ceux qui les ont précédés. Les hommes qui les composent, presque tous *squires* cultivés et religieux, connaissent et vénèrent la loi commune. Parmi eux siège un grand légiste, sir Edward Coke, ancien juge, de caractère terrible, mais qui a su maintenir victorieusement, contre Jacques Ier, le principe de la supériorité de la loi sur le Roi. Ces parlementaires respectent les formes traditionnelles; ils s'agenouillent respectueusement devant le souverain, mais ils entendent que la volonté du Parlement l'emporte en dernier ressort. Une théorie nouvelle s'ébauche dans leur esprit, celle de la responsabilité ministérielle. Le Roi ne peut faire de mal; s'il se trompe, le seul coupable est le ministre qui aurait dû l'éclairer; et ce ministre, le Roi l'eût-il approuvé, mérite l'*impeachment* jadis réservé aux traîtres. Le plus grand des parlementaires de ce temps, sir John Eliot, affirma ce principe à propos de la folle attaque de Buckingham contre la Rochelle : « *My Lords*, dit-il (poursuivant le ministre au nom des Communes devant les Lords), je dirai que si Sa Majesté elle-même avait consenti ou avait commandé, ce que je ne puis croire, cette attaque, cela n'exonérerait en aucune manière le Duc et ne constituerait même pas une atténuation de son crime, car c'était son devoir que de s'y opposer par ses

prières et d'intercéder auprès de Sa Majesté pour Lui faire connaître le danger et les conséquences fâcheuses qui pourraient résulter d'un tel projet. » Charles Ier qui avait admiré la cour de France, celle d'Espagne, et croyait comme son père au droit divin, n'admettait pas cette doctrine et revendiquait sa responsabilité de souverain : « Je ne permettrai pas à la Chambre de discuter mes serviteurs, et moins que tout autre celui qui est si près de moi. » Mais comment se faire obéir? Quand il envoya Eliot en prison, l'énergie du Parlement obtint la mise en liberté du prisonnier. Le Roi pourrait-il gouverner sans Parlement, grâce à des dons volontaires, à un emprunt forcé? De tels expédients ne produisaient plus que de maigres ressources en un temps de dépenses croissantes. Après d'humiliantes défaites dans la guerre contre la France, et en particulier à l'île de Ré, il fallut bien convoquer à nouveau les députés des Communes.

V. — Le Parlement de 1628, élu dans la colère, entreprit de rappeler le Roi au respect des lois du royaume. Il composa la célèbre Pétition des Droits, rédigée en grande partie par sir Edward Coke, et qui était une seconde affirmation, plus claire, de ce que l'on croyait être les principes de la Grande Charte. L'originalité de la Pétition des Droits réside en ceci : qu'elle essaie de fixer une frontière précise entre le pouvoir royal et le pouvoir de la loi. Le Roi hésita longtemps. Il avait horreur des idées soutenues dans ce document, mais les Lords eux-mêmes la lui présentaient avec les Communes. Il finit par répondre, ainsi que le voulait le Parlement : « *Soit droit fait comme il est désiré* », et la pétition devint une des lois fondamentales du royaume. Elle restreignait singulièrement la prérogative du Roi. En particulier elle ne lui permettait plus, en fait sinon en droit, d'entretenir une armée permanente, puisqu'elle lui refusait les moyens de loger cette armée et d'y maintenir la discipline.

VI. — Le Parlement, s'il avait raison d'exiger le respect des lois, avait le tort de se montrer déraisonnable dans les affaires extérieures. Il demandait au Roi de soutenir les protestants du Palatinat et lui refusait les subsides nécessaires. Les gen-

tilshommes campagnards et les légistes qui composaient la Chambre ne connaissaient pas l'Europe et ne comprenaient rien à la hausse des prix. Faute d'expérience des affaires, ils rendaient inévitable un conflit avec le monarque. Il serait injuste d'attribuer la rupture au Roi seul et à son intransigeance. Macaulay a dit de Charles Ier qu'infatué de sa majesté il croyait devoir à son honneur de se réserver le ton de la tyrannie en réclamant les secours de la liberté. Lorsqu'on va aux textes originaux, on voit que Charles Ier ne prenait pas le ton de la tyrannie et que la liberté lui refusait ses secours. Après avoir cédé sur la pétition, le Roi avait le droit d'espérer que l'impôt de *Tunnage and Poundage* lui serait accordé comme à ses prédécesseurs. Il n'en fut rien. La mort de Buckingham, assassiné par un lieutenant, Felton, en août 1628, n'amena aucune détente. Le Roi, des fenêtres de son palais, vit la joie des foules de Londres et les hommes boire à la santé du meurtrier. On dut, pour que le corps ne fût pas outragé par la foule, enterrer secrètement le Duc. Charles avait trop de dignité pour laisser paraître ses sentiments, mais il n'oublia jamais cette démonstration de haine. Dès la session suivante, le conflit avec le Parlement reprit. Cette fois il eut pour une large part un aspect religieux.

VII. — Puritains et Ritualistes continuaient à se disputer la domination de l'Église d'Angleterre. Charles favorisait la Haute Église (la moins éloignée des rites romains), parce qu'il était sous l'influence de sa femme, et aussi parce que le clergé de Haute Église acceptait et même sollicitait l'intervention du Roi dans les affaires ecclésiastiques. Un grand désordre régnait dans les esprits. Un pasteur calviniste plaçait la table de communion au centre du chœur; venait ensuite un sacramentaliste qui la remettait à la place ancienne. L'un rejetait le surplis; l'autre le portait. Laud, évêque de Londres, puis archevêque de Canterbury, prit l'habitude de consulter le Roi sur toutes ces choses, et même sur les punitions qu'il convenait d'infliger aux pécheurs. Il établit pour le Roi une liste des prêtres, en faisant suivre leur nom des lettres O. ou P. (Orthodoxe ou Puritain) et seuls, à partir de ce moment les O obtinrent les grands postes de l'Église. Or la majorité du peuple et la

Parlement était calviniste. Laud et la cour acceptaient les doctrines de l'évêque hollandais Arminius et croyaient au libre arbitre; Londres et le Parlement croyaient à la prédestination. Apprentis calvinistes et courtisans arminianistes s'injuriaient dans les rues; la cause du libre arbitre se confondait, écrit Trevelyan, avec celle du gouvernement despotique, celle de la prédestination avec la défense des privilèges du Parlement. « Qui ne veut être gouverné que par les lois, disait un député, est tenu pour un Puritain; qui refuse de faire tout ce qu'on voudrait lui faire faire est un Puritain. » Théologie, politique et fiscalité se trouvaient inextricablement mêlées. Si le Roi ne devait pas avoir le pouvoir d'imposer à son peuple le surplis et les sacrements, il fallait lui refuser le *Tunnage and Poundage*, impôt faute duquel il dépendait d'un Parlement puritain.

VIII. — De là les étranges et célèbres « trois résolutions » que vota le Parlement de 1629. Elles affirmaient : 1° Que quiconque essaierait d'introduire en Angleterre papisme ou arminianisme serait considéré comme un ennemi public. 2° Que quiconque conseillerait la perception d'impôts non accordés par le Parlement serait un ennemi public. 3° Que tout marchand ou toute personne qui paieraient de tels impôts, non votés par le Parlement, serait un traître et un ennemi public. Le *Speaker*, effrayé par la nature de ces résolutions, déclara qu'il avait reçu du Roi l'ordre de lever la séance avant qu'elles ne fussent votées. Deux membres du Parlement, le saisissant chacun par un bras, maintinrent le *Speaker* sur son fauteuil. « Par Dieu, lui dirent-ils, vous resterez là tant qu'il plaira à la Chambre. » Un autre verrouilla la porte et mit la clef dans sa poche. Quand un huissier frappa au nom du Roi, personne n'ouvrit. Les trois résolutions furent adoptées. C'était une scène révolutionnaire. Charles répondit par un acte révolutionnaire en emprisonnant, après la session, contrairement à la pétition des Droits, neuf membres de la Chambre des Communes. Le plus illustre d'entre eux, Eliot, mourut à la Tour trois ans plus tard. Comme tous les martyres, celui de ce grand parlementaire contribua à faire de la cause puritaine une cause sainte. Charles était maintenant résolu à se passer du Parle-

ment. Les rois Tudors ne l'avaient-ils pas fait pendant de longues périodes? Restait l'éternelle question : « Le Roi pourrait-il se procurer de l'argent? » C'est d'elle que dépend, en dernière analyse, la stabilité de tout gouvernement.

LE ROI SANS PARLEMENT

I. — Voici Charles Ier seul dans Whitehall avec sa petite reine française, que maintenant ce timide aime d'un amour sensuel et tendre, et qui prend sur lui une influence beaucoup plus grande qu'au temps où Buckingham vivait. Privé du contact avec l'opinion publique qu'auraient pu lui assurer des Parlements annuels, sur qui s'appuiera-t-il pour gouverner? Il a trouvé deux hommes qui partagent son goût de l'autorité et qui croient comme lui qu'un ferme usage de la prérogative royale peut faire le bonheur du peuple : l'un est Laud qui, archevêque à partir de 1633, dirige les affaires ecclésiastiques, puis y joint les affaires financières; l'autre est un ancien membre du dangereux Parlement de 1628, Thomas Wentworth, que le Roi en 1640 fera comte de Strafford.

II. — Point d'homme plus calomnié que Strafford. Parce qu'il a été l'ami des parlementaires rebelles, de Pym, de John Eliot, de Hampden, ceux-ci tiennent pour trahison son ralliement à la cause royale. « Je ne vous lâcherai pas, lui dit Pym, tant que votre tête sera sur vos épaules. » Phrase cruelle et, si l'on pense à ce qui suivit, prophétique. Mais où était la trahison? Dès le début de sa carrière, Wentworth avait affirmé ses idées : « Ma règle, avait-il dit, sera de ne pas lutter contre la prérogative royale *hors du Parlement.* » Il considérait la confiance populaire et l'autorité royale comme deux éléments indispensables de toute politique saine, le Roi étant la clef de voûte à laquelle nul ne pouvait toucher sans ébranler l'édifice. Charles avait tout de suite reconnu l'abîme qui séparait des opposants professionnels cet homme de gouvernement : « Wentworth, avait-il remarqué, est un honnête gentleman. » Quand il l'eut à son service, il lui confia les missions les plus difficiles; il en fit le Président du Conseil

du Nord, puis lui donna l'Irlande à pacifier. L'eût-il employé tout de suite en Angleterre que peut-être Strafford eût formé l'armée permanente, faute de laquelle il était impossible de maintenir les prérogatives de la Couronne et que les destinées de l'Angleterre eussent ressemblé davantage à celles de la France de Louis XIV. Mais Charles professait les doctrines de Strafford sans avoir sa force de caractère, ni son génie d'organisation. Lorsqu'il se décida enfin à le placer au premier rang, pour tous deux la partie était déjà perdue.

III. — Laud, comme Strafford, était un homme dur, mais de bonne foi. Cet archevêque autoritaire, peu fait pour gouverner des Anglais, pensait que, dans une Église, la fermeté de la doctrine vaut mieux que la liberté des opinions. Il souhaitait imposer, par la force, une parfaite uniformité de croyances et de cérémonial. « S'il pouvait contraindre, il dédaignait de convaincre. » Toute sa vie, il avait suivi cette ligne de conduite rigide. Dès Oxford, il avait indigné les théologiens calvinistes en leur disant que les presbytériens étaient aussi dangereux que les papistes. Comme il s'inclinait devant l'autel et baissait la tête chaque fois que, pendant l'office, était prononcé le nom de Jésus-Christ, le Pape, enhardi par de si rassurants symptômes, lui avait offert un chapeau de cardinal. « Non, avait répondu Laud, pas tant que Rome sera ce qu'elle est. » Disciple d'Aristote, il pensait que l'habitude est déjà une nature et l'uniformité du cérémonial lui paraissait conduire nécessairement à l'unité de la foi. Il s'efforçait de les imposer toutes deux. Étant sans cruauté, il ne brûlait ni ne torturait, mais exerçait sur l'Église une tyrannie administrative.

IV. — Appuyé sur des cours ecclésiastiques et en particulier sur la Cour de Haute Commission, il épurait les Universités et le clergé. Il surveillait les sermons trop protestants et les faisait abréger. Il interdisait aux communautés mécontentes de faire venir des « lecteurs » pour suppléer à la prédication anglicane. Il fermait les chapelles privées des puritains et interdisait leurs pieuses assemblées. Jacques Ier avait, en 1618, publié un *Livre des Sports*, par lequel il encourageait

ses sujets, au mépris du sabbat puritain, à continuer leurs jeux du dimanche. Il avait donné en faveur de cette thèse d'excellentes raisons : une rigueur trop sévère risquait d'éloigner les âmes de la religion, les sports étaient utiles à la santé du corps et préparaient les hommes à la guerre. Cette déclaration avait fait horreur aux puritains, qui avaient refusé de la lire dans leurs églises. Jacques n'avait pas insisté ; Laud prétendit les y contraindre. Les vrais protestants virent avec tristesse que, grâce à l'influence de la Reine, les catholiques jouissaient maintenant de quelque tolérance alors qu'eux-mêmes étaient persécutés. Sur le Continent, les guerres tournaient au triomphe des puissances catholiques. Beaucoup de puritains, désespérés, décidèrent alors de s'expatrier et d'aller vivre en Amérique, loin de Laud et de Rome. Plus de vingt mille d'entre eux rejoignirent les pèlerins du *Mayflower* et formèrent le noyau de la Nouvelle-Angleterre, où ils introduisirent les institutions les plus caractéristiques de l'Angleterre de leur temps. Sans les rigueurs de Laud, il est probable que la civilisation de l'Amérique du Nord n'eût jamais été une civilisation anglo-saxonne. Mais cette lointaine conséquence des persécutions était alors imprévisible et, dans les milliers de foyers anglais où des familles puritaines s'efforçaient, par la lecture quotidienne de la Bible, de maintenir leur foi, le ressentiment était vif et l'angoisse quotidienne.

V. — Quels impôts pouvait percevoir le monarque s'il respectait les formes de la loi? Le *Tunnage and Poundage*? Le rendement de cet impôt dépendait du volume des transactions commerciales et, pendant six mois, les marchands de Londres, pour protester contre l'emprisonnement arbitraire de sir John Eliot, s'interdirent de vendre et d'acheter. Des commerçants qui refusaient de commercer! C'était un grand signe, mais qui ne fut pas compris. Aidé par ses légistes qui retrouvaient dans les vieux textes des droits archaïques, le Roi relevait des taxes tombées en désuétude : dons « volontaires »; obligation pour ceux qui, depuis des siècles, s'étaient établis dans les forêts royales de racheter leurs terres au Roi; vente de titres de noblesse; chevalerie obligatoire; taxe pour l'entretien de la milice (*coat and con-*

duct money); taxe sur les voitures de place (*hackney coaches*, une nouveauté du temps); vente de monopoles aux courtisans, ce qui enrichissait à la fois, aux dépens du public, le Trésor et les concessionnaires. Charles prétendit imposer à ses sujets l'emploi d'un certain savon, mal fabriqué par une corporation de « monopolistes ». Ce savon, qui brûlait le linge et les doigts des lavandières, fut appelé : *popish soap*, savon papiste. Les ménagères de Londres pensèrent que les blessures qu'il produisait étaient symboliques et que son usage brûlait aussi les âmes.

VI. — Entre le couple royal, enfermé dans Whitehall au milieu des beaux tableaux hollandais et italiens que le Roi faisait acheter sur le Continent, entouré de courtisans aux longs cheveux bouclés, aux cols de dentelle, aux feutres à larges bords ornés d'une plume, et les marchands de Londres, leurs apprentis aux cheveux courts, leurs graves épouses puritaines en robe grise, s'élevait alors un mur de préjugés, de rancunes et de silences. L'opinion publique, hostile, ne trouva plus aucune soupape. Plus de Parlement, donc plus de discours publics; les écrits étaient censurés; les sermons épluchés par Laud; les assemblées interdites. Mais, malgré l'impopularité de tant de mesures, aucun soulèvement grave ne se produit pendant longtemps. A ce peuple soucieux de légalité et habitué par un siècle de monarchie Tudor à respecter le souverain comme un personnage sacré, une rébellion contre le Roi apparaissait encore comme un acte monstrueux.

VII. — Parmi les impôts anciens qu'avaient ressuscités les gens du Roi, était celui que l'on appelait *ship money*, l'impôt naval. De tous temps l'usage avait été que les villes maritimes fussent appelées à participer à la défense des côtes en fournissant des bateaux et leurs équipages. Charles Ier étendit cette obligation au pays tout entier et demanda, non des vaisseaux, mais de l'argent pour en construire. L'exigence n'était pas absurde. Depuis Jacques Ier, faute d'une flotte efficace, la marine marchande anglaise était à la merci des pirates. Les Barbaresques osaient venir attaquer des bateaux jusque dans les eaux anglaises et enlever des esclaves sur les

côtes d'Irlande. Quand Strafford avait été prendre son commandement en Irlande, ses effets personnels lui avaient été ravis par un pirate. Une lettre de Charles à sa ville de Londres décrit « ces rapines des Turcs et autres pirates, qui enlèvent méchamment par force les bateaux, les biens et les marchandises de nos sujets » et demande à la Cité de lui fournir un bateau de guerre de neuf cents tonnes, quatre autres de cinq cents tonnes et un de trois cents tonnes, « le tout avec artillerie, poudre et équipages ». Mais pour qu'un impôt fût accepté par les Anglais, il ne suffisait pas qu'il fût utile; il fallait en outre qu'il eût été voté par un Parlement. Telle était la Charte des libertés anglaises ; telle fut la thèse que soutinrent quelques citoyens, dont le plus illustre est John Hampden. Le *sheriff* de son comté lui réclama, pour un de ses domaines, trente et un shillings six, pour un autre vingt shillings de *ship money*, 1637. Il refusa, non pour la somme (car sa fortune était grande) mais pour le principe. « Vingt shillings eussent-ils ruiné Hampden? Non, mais le paiement de la moitié de cette somme, dans les conditions où elle était demandée, eût fait de lui un esclave. » Il se laissa traîner devant toutes les juridictions et si la Cour de l'Échiquier le condamna enfin, par sept voix contre cinq, l'opinion publique l'acquitta. Les Anglais commençaient de découvrir que le respect même de la loi peut amener de grandes âmes à la rébellion.

VIII. — Malgré la sévérité de la censure, des pamphlets couraient contre la cour. William Prynne, pamphlétaire puritain, avait entrepris de réformer les mœurs de son temps. Il avait écrit contre les cheveux longs des courtisans, « contraires aux lois du Christ ». En 1632, il publia un pamphlet sur le théâtre. Malheureusement pour lui, la Reine et ses femmes venaient elles-mêmes de jouer une comédie. La Chambre Étoilée jugeant que le pamphlet était une attaque contre la Reine condamna Prynne à cinq mille livres d'amende et à la perte de ses oreilles. Il fut mis au pilori et eut les oreilles coupées par la main du bourreau. Ce châtiment cruel ne l'ayant pas empêché de continuer à écrire, cette fois contre Laud, en 1637 il fut remis au pilori en même temps qu'un

clergyman et un docteur; ce qui lui restait d'oreilles fut scié, et, sur sa joue, furent marquées au fer rouge les deux lettres : S. L. (*Seditious Libeller*). Le public de Londres vit avec une juste horreur ce traitement barbare infligé à trois gentlemen. Au moment où le bourreau les toucha, un immense cri de fureur s'éleva de la foule. La colère du peuple anglais montait, phénomène grave dans un État où l'amour des sujets était la seule force du souverain.

IX. — La folie suprême fut de prétendre imposer aux Écossais, si ardents à défendre leur *Kirk* presbytérienne, les prières et le rituel anglican. Charles, roi d'Angleterre et d'Écosse, ignorait l'Écosse plus encore que l'Angleterre. Bien que son père, le roi Jacques, eût donné aux Écossais des évêques, la *Kirk* était restée d'essence presbytérienne. Quand Laud s'en rendit compte, il fut scandalisé : « L'Église d'Écosse, dit-il, n'est pas réformée; elle est déformée. » Mais lorsque sur son ordre les évêques introduisirent en Écosse le nouveau rituel, les fidèles ne laissèrent pas terminer le service. Nobles, bourgeois et paysans écossais signèrent (parfois dans des circonstances romantiques : sur des tombes, dans des églises), un pacte ou *covenant* solennel, par lequel ils promettaient de rester fidèles à leur Église. Charles entreprit de briser cette ligue religieuse par les armes. Mais il est dangereux de recourir aux dragonnades lorsqu'on n'a pas de dragons. A quelle armée le Roi pouvait-il confier sa cause? Aux « bandes entraînées » de la milice? Elles n'étaient *pas* entraînées. Aux gentilshommes des campagnes? Ils étaient loin de l'approuver. Quand, à l'excellente armée écossaise (vingt mille hommes dont beaucoup avaient servi sur le Continent dans les armées des princes protestants et que commandait un lieutenant de Gustave-Adolphe) le Roi opposa les quelques Anglais qu'il avait pu réunir, les troupes des deux camps pactisèrent. Si cette première « guerre des Évêques » ne se termina pas par un désastre, ce fut seulement parce que la négociation arrêta l'armée écossaise.

X. — Restait au Roi un unique espoir : Strafford. Celui-ci était le seul homme fort du régime. En Irlande, il avait

appliqué sa devise : « *Thorough*... Jusqu'au bout, à fond ». On lui avait reproché sa dureté. Au moins avait-il maté le pays, réuni un fantôme de Parlement, obtenu des troupes, de l'argent. Même il avait pu envoyer au Roi, pour sa guerre d'Écosse, vingt mille livres. Quand Charles le consulta, il conseilla la manière forte. Il fallait convoquer un Parlement, obtenir des subsides en révélant les intrigues des Écossais avec Richelieu, puis pousser la guerre « à fond ». Strafford lui-même courut en Irlande, y leva huit mille hommes et revint malade, mais résolu. Le Parlement réuni par Charles (1640), le premier depuis douze ans, n'avait rien oublié des rancunes de jadis. Loin d'accorder leur appui pour une guerre, les Communes demandèrent « réparation de leurs griefs ». Pym rappela toutes les fautes de Charles et les parlementaires négocièrent avec les Écossais. Après dix-huit jours seulement de session, il fallait dissoudre ce « Court Parlement » (avril-mai 1640). Strafford pensa que Charles s'était mis dans une situation telle que, s'il pouvait être sauvé, ce qui était douteux, ce n'était que par un despotisme impitoyable, « affranchi de toutes les règles habituelles du gouvernement ». « Plaignez-moi, écrivait-il à un de ses amis, car jamais homme ne fut appelé à s'occuper d'une affaire si désespérée. L'armée est dans un grand besoin et n'est approvisionnée en rien... Notre cavalerie est sans courage. Le pays, de Berwick à York, est au pouvoir des Écossais; la frayeur partout, une désaffection générale à l'égard du Roi... En un mot je suis seul ici pour lutter contre tant de maux, sans aucune aide. Que Dieu, dans sa bonté, me délivre du plus grand malheur de ma vie. »

LE LONG PARLEMENT

I. — Sans argent, sans soldats fidèles, vaincu par les Écossais qui occupaient les comtés du Nord et exigeaient, avant de les évacuer, non seulement la liberté religieuse (que nul n'était en état de leur refuser), mais une indemnité, Charles dut s'incliner devant la volonté des plus fermes de ses sujets. Les Lords l'invitaient à convoquer un nouveau Parlement; une pétition signée de dix mille noms réunis par Pym le lui deman-

dait aussi; il céda. Jamais encore élections n'avaient excité des passions aussi vives. Pym, en véritable chef de parti, fonction nouvelle, courait les campagnes, tenait dans les villes des meetings, formait des comités locaux. Hampden, devenu l'un des hommes les plus respectés du royaume, appuyait Pym de sa grande autorité. Que voulaient ces hommes? Faire élire de vrais Puritains, prêts à la lutte contre l'absolutisme. Le deuxième Parlement de 1640 n'est plus un Parlement réformiste; c'est un Parlement révolutionnaire. Mais cette assemblée révolutionnaire n'est pas démagogique. Les députés au Long Parlement sont des gentilshommes, des propriétaires graves, religieux, cultivés et qui souhaient revenir le plus tôt possible à leurs domaines familiaux. De tels hommes n'ont pas le goût de l'émeute et n'appellent la foule à leur aide qu'avec regret. Loin d'être hostiles à l'institution monarchique, ils n'en conçoivent pas encore d'autre. Mais il leur faut vider avec Charles les deux conflits, l'un politique, l'autre religieux, qui depuis l'arrivée au trône de la dynastie des Stuarts empoisonnent la vie de l'Angleterre.

II. — Beaucoup plus qu'ils ne redoutaient le Roi, Pym et les parlementaires craignent Strafford. Ils savaient qu'entre eux et lui c'était un duel à mort. Ou Pym conduirait Strafford jusqu'au billot, ou Strafford un jour ferait pendre Pym. Un des premiers actes de la nouvelle Chambre des Communes fut d'accuser Strafford de haute trahison par *impeachment* devant les Lords. Strafford, depuis quelques semaines déjà, n'ignorait pas que s'il se rendait au Parlement, il était perdu. Il le dit à Charles; celui-ci répondit qu'étant roi d'Angleterre il pouvait l'abriter de tout danger et que le Parlement ne toucherait pas à un cheveu de sa tête. Strafford se présenta donc à la Chambre des Lords au moment même où Pym, à la tête d'une députation des Communes, venait demander son arrestation. Strafford était entré tête haute; il dut s'agenouiller à la barre pour écouter l'accusation et ne sortit que prisonnier. En bonne justice, il semblait pouvoir être sauvé. Cet *impeachment* n'avait aucune valeur légale. Comment accuser sérieusement de haute trahison, crime contre le Roi, le plus fidèle serviteur du Roi? Mais les usages constitutionnels n'offraient au Parlement

aucun autre moyen de se débarrasser d'un ministre soutenu par le souverain. On essaya de compromettre Strafford en citant des propos tenus par lui au Conseil Privé; il aurait, disait-on, suggéré l'idée d'employer une armée irlandaise pour réduire l'Angleterre. On ne put produire qu'un seul témoin, sir Henry Vane, et fort douteux. Pym et ses amis comprirent avec rage qu'il ne se trouverait pas aux Lords une majorité pour condamner Strafford lequel, bien que miné par la maladie, se défendait dans ce beau style bref et haché qui était le sien. La fin de son plaidoyer émut tous ceux qui l'entendirent. « Et maintenant, *my Lords*, en toute humilité et tranquillité d'esprit, je me soumets clairement et librement à votre jugement, que ce juste jugement soit la vie ou la mort. *Te Deum Laudamus, te Dominum confitemur.* »

III. — Les accusateurs, inquiets, recoururent à la procédure plus simple et plus brutale d'un *bill of attainder* voté par le Parlement et sanctionné par la Couronne. Par cette procédure, l'accusé perdait toutes les garanties d'une cour de justice. Si l'on considère seulement les preuves légales, la conduite de Pym et de ses amis ne peut être justifiée. Ils assassinèrent Strafford avec quelques formes judiciaires. Il faut dire à leur décharge que, si Strafford avait vécu et retrouvé sa liberté, il n'eût pas hésité lui-même à les détruire « jusqu'au bout ». Peut-être eût-il mieux valu pour Pym et ses amis avouer franchement qu'une guerre civile était commencée et renoncer à l'hypocrisie de la légalité. Lord Digby, dans un discours qui lui fait grand honneur, déclara qu'il ne pouvait voter le *bill* : « Dieu me garde, s'écria-t-il, de condamner un homme à mort d'après une loi faite *a posteriori*... Je sais, Mr *Speaker*, que le Parlement possède un pouvoir judiciaire et un pouvoir législatif. L'un établit ce qui est légalement juste; l'autre ce qui convient politiquement au bien de la communauté. Mais ces deux pouvoirs ne doivent pas être confondus et nous n'avons pas le droit de couvrir un acte de prudence politique par une vaine parade de justice légale. » On mesurera la violence des passions si l'on pense que ce discours admirable fut brûlé par le bourreau, et le Roi prié de ne plus conférer aucun honneur à lord Digby et de ne plus l'employer en

aucune manière. La loi d'*attainder* fut votée aux Communes, par deux cent quatre voix contre cinquante-neuf, et les noms des opposants qui, d'après les règlements du temps, n'auraient pas dû être connus, furent affichés dans la Cité comme : « Straffordiens et ennemis de leur pays ». Les boutiques de la Cité se fermèrent. Maîtres et apprentis vinrent à Westminster menacer les Straffordiens. Sous la pression de la populace, les Lords eux-mêmes votèrent la mort par vingt-six voix contre dix-neuf.

IV. — Le roi Charles, qui avait juré à Strafford que le Parlement ne toucherait pas à un cheveu de sa tête, sanctionnerait-il la loi? Les évêques, participant à l'universelle panique, vinrent dire à Charles qu'il devait, comme Roi, avoir deux consciences, l'une publique, l'autre privée. Les foules de Londres se portèrent autour de Whitehall et devinrent si menaçantes que les courtisans catholiques se confessèrent et que les plus braves des capitaines se préparèrent à mourir en défendant les escaliers et couloirs du vieux château. Le dimanche le bruit augmenta; vers neuf heures du soir, le Roi signa. « Si rien de moins que sa vie ne peut satisfaire mon peuple, je dois dire : *Fiat Justitia.* » Strafford eut la noblesse, bien que surpris par l'abandon du Roi, de lui écrire qu'il lui donnait joyeusement sa vie. Mais on dit qu'il murmura : « Ne mettez pas votre confiance dans les princes, ni dans les fils des hommes, car en eux il n'y a point de salut. » Sur le chemin du supplice, le vieil archevêque Laud, lui-même prisonnier, vint à la fenêtre pour bénir son ami, qui mourut avec un courage si simple que les apprentis de Londres gardèrent un silence respectueux. Ainsi disparut ce grand homme dont le crime avait été de souhaiter que la monarchie fût assistée, non dominée par le Parlement. A partir de ce procès on peut dire que le Roi, en Angleterre, a cessé d'être l'État, puisque c'est à cause de son loyalisme envers le souverain que Strafford a été tenu pour un traître envers le pays.

V. — En condamnant Strafford, le Parlement avait éliminé le seul homme qui fût capable de transformer la monarchie anglaise en un gouvernement autoritaire tels que ceux dont

l'Espagne et la France avaient donné le modèle à l'Europe. Pour rendre à tout jamais impossible le triomphe de l'absolutisme, il lui fallait maintenant interdire au Roi de gouverner, comme son père et lui-même l'avaient fait pendant de longues périodes, sans Parlement. La faiblesse des assemblées élues, lorsqu'elles entrent en lutte avec un exécutif permanent, c'est que celui-ci peut les renvoyer. Leur unique moyen de défense est d'imposer à l'exécutif des modes et des dates fixes de convocation. Pym et ses amis contraignirent le Roi a approuver : 1° Un acte assurant la convocation régulière du Parlement, au moins une fois tous les trois ans; si, la troisième année, le Roi s'abstenait encore, la convocation pourrait se faire sans recourir à lui; aucun Parlement ne pourrait être dissous avant d'avoir « vécu » cinquante jours, ni prorogé au delà de trois années. 2° Un acte retirant au Roi le pouvoir de percevoir des impôts sans un vote du Parlement. Plus de *tunnage and poundage*, plus de *ship money*; de façon générale, plus d'impôts non consentis. 3° Les pouvoirs du Roi en son Conseil étaient très diminués et les cours de prérogatives (Chambre Étoilée, Conseil du Nord, etc...) cédaient le pas aux cours de loi commune. En particulier étaient supprimées les cours ecclésiastiques de Haute Commission, dont Laud s'était servi contre les puritains. La loi l'emportait sur le Roi.

VI. — Le problème religieux était plus complexe que le problème politique. Sur un seul point la plupart des parlementaires étaient d'accord : protestants, ils craignaient le papisme. Mais beaucoup haïssaient les évêques de Laud, qui avaient tenté de ramener les Anglais au ritualisme; d'autres étaient attachés aux vieilles hiérarchies. Les premiers voulaient arracher de l'Église l'épiscopat, « racines et branches »; les seconds, partisans des évêques ou Épiscopaliens, avaient l'avantage d'être plus unis que leurs adversaires. Parmi les adversaires des évêques, il fallait en effet distinguer les Erastiens, disciples du théologien allemand Thomas Eraste (1524-1583) qui subordonnaient, pour les affaires temporelles, l'Église à l'État et remplaçaient les évêques par des commissaires laïques; les presbytériens, partisans d'une démocratie religieuse à la manière écossaise ou genevoise, avec Anciens et

Synodes; et enfin des Sectariens, ou Congrégationalistes, ou Indépendants, qui soutenaient que Dieu est avec chaque groupe de fidèles, et qui devenaient ainsi, malgré leur extrême étroitesse d'esprit, les précurseurs inconscients de la liberté de conscience.

VII. — Dans les comtés, les fidèles de l'Église anglicane épiscopale étaient les plus nombreux; à Londres, les presbytériens avaient l'appui des soldats écossais qui s'étaient, après la victoire, installés dans la capitale et que le Parlement ne se hâtait pas d'éloigner, car ils étaient pour lui des alliés contre le Roi; les Indépendants pensaient qu'épiscopalisme et presbytérianisme n'étaient que deux formes de tyrannie. Il faut imaginer ces discussions religieuses et politiques se poursuivant, du matin au soir, au milieu d'une ville passionnée de théologie. Les parlementaires discutaient tout le jour et souvent la nuit, aux chandelles. On pouvait voir Pym, Hampden et Edward Hyde se promener autour du cimetière de Westminster ou se réunir pour parler, en soupant, de leur grande affaire. Sur un bruit, marchands et apprentis fermaient leurs boutiques et couraient à la Cité de Westminster ou à Whitehall. Aucune force armée ne contenait cette foule. C'était elle au contraire qui protégeait le Parlement. Quant au Roi, il gardait près de lui quelques officiers aux longues boucles, capitaines en demi-solde que les apprentis appelaient par dérision des « Cavaliers », tandis que la Reine, voyant par sa fenêtre les puritains aux têtes rasées, demandait qui étaient ces « Têtes Rondes », nom qui leur resta.

VIII. — Les historiens ont presque tous blâmé la conduite de Charles Ier pendant le Long Parlement. Mais comment le malheureux aurait-il pu imaginer le compromis qui, au siècle suivant, allait créer la monarchie constitutionnelle? Charles Ier ne voyait aucun moyen d'échapper à ce dilemme : ou rétablir par la force son autorité, ou devenir un fantôme de Roi. La guerre civile était fatale parce que, aucun ministère responsable ne s'interposant entre le Roi et le Parlement, ces deux pouvoirs se heurtaient. L'idée qu'une minorité pût, en cas de conflit, s'incliner devant la majorité et permettre

à celle-ci de gouverner n'était alors ni admise, ni même conçue. Dès que le pays se trouvait profondément divisé, il n'y avait d'autre solution que la guerre civile. D'ailleurs la loi des majorités n'eût jamais permis de résoudre la question essentielle de ce temps, qui était une question religieuse. Les intérêts transigent, non les consciences.

IX. — Il faut reconnaître pourtant que le Roi aggrava le désordre en menant un double jeu. Charles confirmait docilement les lois votées par le Parlement, et conspirait secrètement contre les lois et le Parlement. Mais il se considérait comme étant en état de guerre où tout est loisible. Il alla jusqu'à demander aux Écossais, qui demeuraient les meilleurs soldats de l'île, leur appui contre les Anglais. Ils le lui promirent si, de son côté, il acceptait, pour l'Angleterre, le *covenant* presbytérien. Il ne le pouvait, étant épiscopalien convaincu, et dut renoncer à l'alliance écossaise. Un instant il crut entrevoir la délivrance. Les parlementaires, unis contre lui, se divisaient violemment sur la question religieuse, les uns voulant anéantir tout rituel, et changer jusqu'au *Prayer Book*, les autres hostiles aux évêques mais attachés aux belles prières anglicanes. Grâce à ces divisions, un parti monarchiste et anglican se reformait, que dirigeaient des hommes comme Hyde, dont le Roi aurait pu faire ses conseillers. Une « Grande Remontrance » à Charles ne fut votée qu'à onze voix de majorité. Le prestige du roi Pym baissait; une maladresse du roi Charles le lui rendit.

X. — Le 3 janvier 1642, l'Attorney général du Roi demanda soudain aux Lords l'*impeachment* pour haute trahison de cinq membres des Communes, dont Pym et Hampden. Démarche illégale, le droit d'impeachment appartenant aux Communes. Les Lords montrèrent de l'hésitation. Le Roi se rendit lui-même aux Communes pour arrêter les cinq membres. Ils avaient été prévenus et la Cité s'était chargée de les cacher. La scène fut pénible. Le Roi était entré suivi de cavaliers et avait pris le siège du *Speaker*. Les membres étaient debout, découverts. D'un coup d'œil le Roi vit que « ces oiseaux s'étaient envolés ». Il repartit au milieu d'une foule émue

et hostile qui, sur son passage, criait : « Privilège ! » Les milices bourgeoises de la Cité furent convoquées et assumèrent la protection du Parlement. Un choc entre les deux forces devenait inévitable. Le Roi jugea plus sage de quitter Londres.

LA PREMIÈRE GUERRE CIVILE

I. — Le temps était venu, pour chaque Anglais, de choisir son camp. Or la plupart d'entre eux n'eussent pas souhaité choisir. Cette révolution n'était pas une de ces vagues de fond qui soulèvent les masses. Elle divisait intérieurement les classes plutôt qu'elle ne les opposait les unes aux autres. Trente pairs étaient restés à Westminster; quatre-vingts avaient suivi le Roi; vingt demeuraient neutres. Comme les pairs, *squires* et *yeomen* étaient partagés entre les deux armées. Londres, ville frondeuse et protestante, se montrait favorable au Parlement, mais les villes cathédrales étaient pour leurs évêques, donc pour le Roi. Quant aux paysans, beaucoup d'entre eux demeuraient indifférents. « Peu leur importe sous quel gouvernement ils vivent pourvu qu'ils puissent labourer et aller au marché. » Dans certains comtés, puritains et anglicans, royalistes et parlementaires, signaient des pactes de neutralité. Ce fut plus tard, quand ils constatèrent que les deux armées traitaient les neutres avec défaveur, que les hésitants, à contre-cœur, prirent parti. Parfois un seul *squire* déterminé entraînait tous les gentilshommes de son voisinage. Les fermiers suivaient leur seigneur. Les hommes de plaisir étaient pour le Roi parce que les puritains représentaient l'austérité; les gens des sectes étaient pour le Parlement parce qu'ils en espéraient (à tort) la liberté religieuse. On peut dire que le Nord catholique et l'Ouest allèrent plutôt au Roi; le Sud et l'Est au Parlement, mais ces frontières furent toujours mal définies. A aucun moment les armées en campagne ne dépassèrent un quarantième de la population du pays et, dans les batailles les plus importantes de la guerre civile, il y eut au plus vingt mille combattants de chaque côté.

II. — On peut s'étonner de trouver presque apathique, en cette époque révolutionnaire, un pays qui, en d'autres cir-

constances, avait montré de si fortes passions. Mais, en 1641, les doctrines et les intentions des deux partis étaient confuses. Personne, dans le camp parlementaire, ne souhaitait, au début de la guerre, abattre Charles Stuart. Nul n'imaginait qu'il fût possible de se passer de lui. Le Parlement voulait seulement s'assurer de la personne du Roi et le séparer de ses mauvais conseillers. Essex, général des armées parlementaires, recommandait à ses troupes la prudence, car, disait-il, « le Roi vaincu serait toujours le Roi, mais nous, vaincus, ne serions que des rebelles et des traîtres ». L'idée du caractère sacré de la royauté, imprimée dans les esprits par deux siècles de respect, y demeurait intacte. Quand, au début de la guerre, le Roi, près de Nottingham, « leva son étendard », cette cérémonie symbolique émut beaucoup d'hommes dont l'intelligence donnait raison au Parlement.

III. — Et pourtant la scène avait été manquée. Il pleuvait. Charles, pédant et maniaque comme tous les Stuarts, corrigeait sans cesse le héraut qui lisait la proclamation. Le vent avait abattu l'étendard dans la boue. Tout de même c'était le drapeau du Roi. Plus d'un, en le voyant, pensa, comme sir Edmund Verney, que si ami qu'il fût de la Bible et du Parlement, il ne pouvait abandonner dans le malheur un souverain dont il avait mangé le pain. Ce fut ainsi que beaucoup défendirent, par loyalisme, une cause qui ne leur paraissait pas juste. Parmi les neutres, certains approuvaient les idées politiques des parlementaires mais ne voulaient pas que l'on touchât au Livre de Prières; d'autres, hostiles à l'Église anglicane, étaient favorables au Roi. Tant de confusion ne pouvait engendrer l'enthousiasme. En réalité, bien plus que d'une révolution véritable, laquelle est presque toujours provoquée par de grands désordres économiques, il s'agissait, en ce pays riche et relativement heureux, de ce que l'on appellerait aujourd'hui une lutte de partis. Ce fut faute d'un mécanisme constitutionnel que ce débat parlementaire prit forme de bataille rangée. Il faudra les maux de la guerre civile pour engendrer la tolérance politique, comme il faudra, en d'autres pays, les horreurs de la persécution pour imposer la tolérance religieuse.

IV. — Ceux qui prennent part active à la guerre, dans les deux camps, sont les meilleurs de la nation. Aussi cette lutte restera-t-elle assez humaine. Les batailles seront sanglantes parce que les soldats sont braves, mais les prisonniers, hors les Irlandais et les prêtres catholiques, bien traités. Dans les deux camps, on se loue d'être une armée chrétienne. Avant le combat, chaque commandant fait célébrer un service. De part et d'autre, on reproche à l'adversaire ses péchés. « Dans notre armée, dit un royaliste, nous commettons les péchés des hommes : nous aimons le vin et les femmes; dans la vôtre, vous avez les péchés du Diable : l'orgueil spirituel et la rébellion. » Si la bravoure et la foi des combattants sont vives, la science militaire, au moins au début, est médiocre. La longue paix des Tudors a fait oublier l'art de la guerre. Quelques-uns des chefs, comme le neveu de Charles, Rupert, fils de l'Électeur palatin, grand cavalier et mauvais tacticien, ont commandé sur le Continent. D'autres, comme un certain Olivier Cromwell, de l'armée puritaine, ont lu des stratèges. La majorité combat au petit bonheur. Les services de renseignements fonctionnent si mal que les armées ont peine à se rencontrer. Au début, Charles a un plan qui est d'encercler Londres; le Parlement n'en a aucun, sinon de prendre le Roi vivant.

V. — La cavalerie fut de nouveau, dans cette guerre, l'arme qui emporta la décision; elle formait environ deux tiers des armées. L'infanterie se composait de piquiers et de mousquetaires; ces derniers très vulnérables aux attaques faites sur leurs flancs par les cavaliers parce que ni les baïonnettes, ni les fusils à répétition n'ayant été inventés, leur salve tirée, ils demeuraient désarmés. La tactique des mousquetaires était de se mettre à l'abri, pour recharger leurs armes, dans le carré que formaient les piques; ils n'en avaient pas toujours le temps et se faisaient tailler par les sabres. Rupert, le premier, poussa des charges de cavalerie à fond, sabre au clair. Mais Rupert, trop hardi, négligeait le reste de l'armée; ses charges étaient victorieuses et ses batailles perdues. Pendant toute la campagne, le Parlement, ayant avec lui les marchands de Londres, eut l'avantage de lever facilement des impôts.

Il eut aussi la maîtrise de mer; les marins protestants avaient conservé la haine de l'Espagne, de l'absolutisme et des cavaliers; ils permirent aux rebelles de maintenir leurs communications avec le Continent, ce qui sauva le commerce de Londres et les recettes des douanes.

VI. — Le commencement de la guerre fut favorable au Roi qui, après une bataille indécise à Edgehill, put concentrer contre Londres trois armées. Tenu en échec, il se replia sur Oxford, dont il fit sa capitale et dont les collèges gothiques se remplirent de belles dames et de cavaliers aux longues boucles. Les intrigues amoureuses, dans l'armée royale, se mêlèrent à celles des partis et, par réaction contre l'austérité puritaine, on s'y piqua de galanterie. Charles aurait pu triompher s'il avait eu de l'argent et si sa politique avait été plus franche. Mais il essayait de négocier à la fois avec les Écossais, avec la France (par l'intermédiaire de la Reine, qui avait passé sur le Continent) et avec le Parlement. Ses offres contradictoires finirent par convaincre de sa mauvaise foi tous ceux auxquels il s'était adressé. Pourtant ses adversaires lui faisaient la partie belle, étant eux-mêmes fort divisés. Le Parlement essayait, comme avait fait le Roi, d'obtenir l'appui des Écossais, mais ceux-ci exigeaient toujours pour l'accorder que l'Angleterre devînt presbytérienne. Charles n'avait pu y consentir parce qu'il était sincèrement anglican; le Parlement hésitait, lui aussi, parce que ses meilleurs soldats étaient des Indépendants, qui demandaient la liberté des cultes. Pourtant le Parlement finit, en 1643, par signer le *Covenant* pour assurer la victoire, acceptant le risque de voir une armée presbytérienne campée sous les murs de Londres. Sur la question religieuse, il avait fait quelques réserves. Il s'engageait à réformer l'Église d'Angleterre « à l'exemple des meilleures Églises réformées », ce qui était une promesse de démocratie presbytérienne, mais aussi « selon la parole de Dieu », ce qui permettait à la rigueur d'autoriser les sectes. L'alliance écossaise donna au Parlement la victoire de Marston Moor, près d'York, en 1644. Pym était mort avant la bataille et avait été enterré à l'abbaye de Westminster.

VII. — Le meilleur des soldats de Marston Moor avait été un homme nouveau : Olivier Cromwell, petit *squire* de Huntingdon, cousin de Hampden et comme lui puritain dès l'adolescence. Mais si la religion de Cromwell était aussi grave que celle de Hampden, elle était moins saine. Mélancolique, sujet aux cauchemars, il passait une partie de sa vie en des états de communion mystique. Il s'abandonnait aux émotions plus que ne font les Anglais normaux et avait souvent les larmes aux yeux. Cromwell était capable de dureté pour défendre sa foi, mais aussi d'une tendresse infinie pour les pauvres chrétiens qui ne demandaient qu'à vivre dans la pureté. Plusieurs fois, à la veille d'une grande bataille ou d'une importante décision, on le vit fuir les hommes, s'enfermer avec sa Bible et prier longuement. Le langage du livre saint était devenu son style naturel. Il avait vécu dans « le pays des fougères », terre marécageuse, presque aussi déserte que celle où s'était formée un Mahomet. Du prophète musulman, il partageait le monothéisme, la simplicité de doctrine et la volonté implacable. Député au Parlement de 1628 et puritain passionné, il avait, dès le début de la guerre civile, levé parmi ses voisins une petite troupe de cavaliers. Soldat réaliste, il avait reconnu la supériorité de la cavalerie royale et la nécessité, si l'armée du Parlement devait vaincre, de la composer de soldats dévoués à la cause, non de mercenaires ou d'indifférents, « Un petit nombre d'hommes honnêtes, pensait-il, vaut mieux qu'une multitude. » Il voulait un bataillon sacré, une troupe de choc, « analogue aux Trois Cents de Gédéon ».

VIII. — Pour l'âme tourmentée qu'était Olivier Cromwell, les années de guerre furent des années assez heureuses. Il y trouva dans l'action la paix de l'esprit. Tout à son idée de créer une armée modèle, il leva quatorze escadrons, au total onze cents hommes « selon son cœur, des hommes soudés les uns aux autres par une commune discipline, une compagnie sensible comme un instrument de musique aux volontés de son chef ». Cromwell ne leur demandait pas d'être presbytériens, ni même puritains. « L'État, disait-il, lorsqu'il choisit des hommes pour le service, ne s'occupe pas de leurs opinions. S'ils sont prêts à le servir fidèlement, cela suffit. » Dans le

choix de ses officiers, il ne tenait pas compte de la naissance. « J'aime bien mieux un capitaine mal habillé qui sait pourquoi il se bat que ce que vous appelez un gentleman, et qui n'est rien d'autre. » A tous il imposait la plus stricte discipline, non seulement sur le champ de bataille, mais au repos. Parmi les *Ironsides*, les « côtes de fer » de Cromwell, on ne jouait ni ne buvait. Aussi les villages les voyaient-ils arriver sans crainte. Le spectacle de cette troupe ordonnée réjouissait Cromwell. « J'ai une ravissante (*lovely*) compagnie, écrivait-il; vous la respecteriez si vous la connaissiez. » Les hommes de Cromwell jouent, dans les armées du Parlement, le rôle du « parti » dans les régimes autoritaires de notre temps.

IX. — Plus la guerre traînait en longueur, plus le pays souffrait et s'impatientait. Quelques jours avant sa mort, les femmes de Londres avaient hué Pym, jadis si populaire. L'exécution de Laud, assassiné légalement après Strafford, avait séparé plus profondément que jamais Charles du Parlement. Si la victoire n'était rapide, les milices de la Cité finiraient par chasser de Westminster ceux qu'elles y avaient si longtemps protégés. Mais pour qu'il obtînt une prompte victoire, il fallait au Parlement une armée qui, tout entière, eût la valeur des *Ironsides* de Cromwell. Celui-ci eut le courage de dire crûment aux parlementaires que leur armée ne serait victorieuse que le jour où ils renonceraient à prendre eux-mêmes le commandement des troupes. On avait besoin de soldats et non de politiciens. La mesure demandée par Cromwell fut votée sous le nom de *Self Denying Ordnance* (Loi de Renoncement Volontaire) et une armée « nouveau modèle » fut créée sous le commandement de sir Thomas Fairfax. Fairfax était, au repos, un soldat silencieux et bégayant, mais fougueux au combat et respecté de tous pour sa loyauté. Désormais la paye des troupes devait être régulière, l'armement homogène, l'uniforme écarlate de rigueur. Cromwell, bien qu'atteint légalement par sa propre ordonnance, fut autorisé par mesure particulière à demeurer le lieutenant de Fairfax.

X. — Le nouveau modèle remporta sur les troupes royales, en 1645, la décisive victoire de Naseby, dans laquelle Crom-

well vit la main de Dieu. L'année suivante Fairfax marcha sur Oxford et Charles dut s'enfuir. C'était la fin de la résistance royale. En vain la Reine lui écrivit-elle d'acheter l'alliance écossaise au prix de l'abandon de l'anglicanisme, il ne put s'y résoudre. « Je suis doublement affligé d'être en désaccord avec toi, mais j'espère que tu ne me blâmeras pas si tu comprends bien la question car, je te l'assure, je fais peu de différence entre la soumission à un gouvernement presbytérien et la soumission à l'Église de Rome. » Quand, le 27 avril 1646, il quitta Oxford, sa première idée fut d'aller à Londres : « Je ne suis pas sans espoir de pouvoir attirer dans mon camp, soit les Presbytériens, soit les Indépendants, pour me débarrasser des uns ou des autres afin d'être de nouveau réellement roi. » Lettre tout à fait dans le caractère de Charles, par son mélange de courage et de naïve duplicité. Que lui importait, à lui, de tromper à la fois Presbytériens et Indépendants? Il les méprisait également. Au dernier moment il se ravisa et choisit de se livrer aux Écossais.

ANDRÉ MAUROIS

(La fin dans le prochain numéro.)

AVANT LA LOI SUR LE TEMPS DE GUERRE

QUE SERA LE HAUT COMMANDEMENT?

Dans quelques jours un projet de loi, d'une exceptionnelle gravité, sera discuté par la Chambre des Députés. Il ne s'agit de rien moins que de l'organisation de la Nation pour le temps de guerre. Cette loi urgente est sur le chantier depuis treize ans. Un projet, élaboré et approuvé en 1923 par le Conseil Supérieur de la Défense Nationale, a été déposé le 16 janvier 1924, par le ministère Poincaré. Il a été, sous la législature suivante, déposé de nouveau par M. Painlevé, le 7 juillet 1925, rapporté par M. Paul-Boncour, et voté en mars 1927 à la presque unanimité, 500 voix sur 531. Le Sénat fit quelques modifications. Le projet revint à la Chambre, mais la législature s'acheva et il ne fut plus jamais remis en discussion.

Cependant la situation internationale se modifiait; le hitlérisme s'installait en Allemagne; les clauses militaires du Traité de Versailles devenaient lettre morte; l'armée allemande se réorganisait. Huit ans après le vote de 1927, le 21 juin 1935, le Gouvernement déposait de nouveau un projet, qui était rapporté le 5 mars 1936, par M. Guy La Chambre. C'est ce projet qui va venir en discussion.

Trois articles, trois articles-clefs, règlent dans cette loi le problème d'où dépend toute la conduite d'une guerre, je veux dire celui du haut commandement. Ceux qui ont été les témoins

de la dernière guerre se souviennent assez des difficultés parfois tragiques que cette question a soulevées, dans tous les pays, plus particulièrement chez les Alliés. L'entrevue de Doullens, le commandement unique adopté comme moyen de salut dans l'épreuve la plus pressante sont dans toutes les mémoires. De l'organisation du haut commandement dépend en partie le sort d'une guerre. Au moment où s'engage une discussion décisive pour les intérêts du pays, il est peut-être bon d'en rappeler les éléments.

***

Personne ne conteste la définition de Clausewitz, que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. Faite pour atteindre un but politique, elle est essentiellement affaire de gouvernement. Personne ne conteste non plus que la conduite des opérations appartient aux militaires. Concilier ces deux axiomes n'est pas toujours facile. L'histoire des relations entre gouvernement et commandement est orageuse et réserve d'étranges surprises à ceux qui l'étudient. On imagine difficilement combien les idées d'un Turenne dépendaient étroitement de l'agrément d'un Louvois. On est étonné de voir, en 1796, Bonaparte recevoir du Directoire de véritables directives d'opérations. En fait, l'indépendance du commandement dans son domaine propre est une conception toute moderne. Au début de la guerre de 1914, elle a été portée très loin; Millerand, comme ministre de la Guerre, n'a guère été que le grand munitionnaire de Joffre. Cependant le Parlement ne l'a pas entendu ainsi. Lyautey a soulevé une tempête en déclarant à la Chambre qu'on ne pouvait pas tout lui dire. Cette même Chambre voyait avec colère l'extension que prenait le Grand Quartier et le développement d'organes d'études qui n'étaient pas exclusivement militaires : l'impopularité de Joffre auprès des parlementaires est venue en partie des idées diplomatiques ou financières de Chantilly. Quoi qu'il en soit tout le monde sait qu'il y a un problème à régler entre gouvernement et commandement.

Mais l'organisation du commandement lui-même présente de nouveaux problèmes, à mesure que les moyens de guerre

deviennent plus complexes. De toute nécessité l'évolution se fait dans le sens d'un accroissement des pouvoirs du général en chef, je veux dire d'une liberté toujours plus grande pour se servir de ces moyens. Il fut un temps où l'artillerie était une entreprise privée, qui louait ses services, et sur qui les chefs militaires avaient peu d'autorité. On a peine à concevoir aujourd'hui cette indépendance, et à imaginer un général qui ne commanderait pas à ses canons. Et on ne pense pas que nous sommes, à une plus grande échelle, devant une difficulté analogue : l'indépendance de l'armée de terre, de l'armée de mer et de l'armée de l'air, qui ont chacune à sa tête un ministre, collègue des deux autres, leur égal, et responsable comme eux.

Voilà sur quelles bases se pose la question. Comment organiser les rapports du Gouvernement et du Commandement? Comment organiser le Commandement lui-même?

Prenons, pour base de la discussion, le texte du projet de loi : l'article 32 précise les attributions du Gouvernement.

ARTICLE 32. — Le Gouvernement a la direction de la guerre.

Il fixe les buts à atteindre par la force des armes, met à la disposition des Commandants en chef les moyens nécessaires et en surveille l'emploi.

Il prépare et assure l'exécution des mesures destinées à pourvoir aux besoins des armées et à ceux de la Nation.

Tout le monde reconnaît que le Gouvernement doit en effet diriger la guerre et fixer les buts généraux à atteindre. Pour le reste, le texte, selon l'usage parlementaire, est calculé de façon à rester vague. C'est une étrange chose qu'un texte de loi, dont le propre est d'être limitatif, offre presque toujours au contraire des portes ouvertes. Dire que le Gouvernement fixe les buts à atteindre, sans spécifier qu'il s'agit des buts généraux, c'est lui permettre toutes les intrusions qui lui plairont dans le domaine strict des opérations : car enfin le but à atteindre ce peut être aussi bien de prendre le « Ravin des Cuisines » que de contraindre l'ennemi à faire la paix. — Même vague dans cette autorisation donnée au Gouvernement de surveiller l'emploi des moyens qu'il met à la disposition du Commandant en chef. Il y a là une fissure réservée à l'infiltration de l'autorité ministérielle.

L'article 33 est plus exclusivement technique, puisqu'il concerne les organes d'études. Ces études sont attribuées au Conseil Supérieur de la Défense Nationale (appelons-le par abrégé C. S. D. N.) et aux organisations qui en dépendent. Il est évident que, sans ces moyens de travail, les délibérations d'un Conseil perdent singulièrement de leur valeur.

L'article 34 est proprement l'article en litige. Il est ainsi rédigé dans le projet de loi.

ARTICLE 34. — Les Commandants en chef ont, chacun en ce qui le concerne, la conduite des opérations militaires. Des décrets spéciaux en la matière règlent les modes de coordination et l'organisation du commandement des forces terrestres, maritimes et aériennes ainsi que des éléments spécialement affectés à la défense aérienne du territoire.

La phrase essentielle tient dans la première ligne : « Les commandants en chef ont, chacun en ce qui le concerne, la conduite des opérations militaires. » Comment dans ces conditions réaliser la concentration des efforts?

Les inconvénients de cette indépendance, la divergence, l'éparpillement, le gaspillage, l'impuissance, sautent aux yeux. Les mêmes inconvénients apparaissent sur chaque théâtre particulier d'opérations. En fait le texte ne satisfait personne, et chacun propose une solution.

Les uns sont d'avis de créer en *temps de paix* un Comité permanent de la Défense Nationale, composé de ministres et de chefs militaires, qui coordonnerait l'action des trois départements de la Guerre, de la Marine et de l'Air. En *temps de guerre*, le Comité permanent serait remplacé par un Comité de guerre, sous la présidence du Président du Conseil : ce serait le renouvellement de ce Comité de guerre de 1917, Conseil des Ministres restreint, qui était présidé par le Président de la République. Si l'on en juge par les vues de l'amiral Castex, dans ses *Théories stratégiques*, les marins accepteraient le Comité permanent en temps de paix, et le Comité de guerre en temps de guerre; mais ils exigeraient l'indépendance réciproque des commandants en chef des trois forces, tenus seulement de se conformer aux directives du Comité de guerre. Ils admettraient seulement, pour un cas déterminé ou dans des circonstances urgentes, que le Comité de guerre déléguât à l'un

des trois chefs, la mission de coordonner l'action des trois forces. Le défaut de cette solution saute aux yeux : elle organise sur un même théâtre d'opérations trois commandements différents.

Les autre solutions sont intermédiaires entre celle qui maintient, sauf cas exceptionnel, l'indépendance des trois commandements, — et celle qui préconise un commandement unique pour l'ensemble des théâtres d'opérations et un commandement unique sur chacun des théâtres secondaires.

***

Voilà le problème. L'enjeu est la vie même du pays. Quelle est la solution?

Dans un récent article le maréchal Pétain a formulé une solution. Malgré l'admiration et la reconnaissance que, comme tous les Français, je dois à l'homme qui trois fois de suite, en 1916 à Verdun, en 1917 après le Chemin des Dames, en 1918 après la rupture de la Ve armée anglaise, a rétabli les destins de la France en péril, malgré l'affectueux respect que je lui porte, le Maréchal me permettra d'être, sur des questions de construction politique, d'un avis différent du sien. Son idée d'un ministère d'État de la Défense nationale, soustrait aux mouvements des partis, ne me paraît pas réalisable. — En revanche, on ne peut que se rallier entière ment à son projet de réunion dans un seul ministère, des forces de terre, de mer et de l'air.

Arrivé à ce point, un lecteur averti dira : « Allons bon! voilà encore qu'on nous enfonce une porte ouverte. » Car cette réunion est déjà faite, dans la plupart des grands États militaires. Elle est faite en Allemagne, où la loi du 21 mai 1935 confie au commandant supérieur des armées du Reich (en l'espèce au général von Blomberg) la direction en temps de paix, de l'armée et de la marine, à quoi s'ajouterait, en temps de guerre, la direction de l'aviation. L'unité est pareillement faite en Italie, par un moyen de fortune, il est vrai, le Duce réunissant dans sa main les trois ministères de la Guerre, de la Marine et de l'Air, et le Roi étant le chef commun de toutes les forces armées. Elle est faite en U. R. S. S., le commissaire

du peuple à la Défense, en l'espèce le maréchal Vorochilov, commandant l'armée, la marine et l'aviation, avec un état-major général et trois directions. Elle est faite en Pologne, où le maréchal Pilsudski a créé une organisation militaire fortement centralisée, et où l'armée, la marine, l'aviation sont sous les ordres du premier Inspecteur général de l'armée, commandant en chef en temps de guerre. En France seulement, des particularismes, hautement respectables, s'opposent à l'unité, hautement nécessaire. Ces particularismes, derrière les tranchées de leurs compétences, ne manqueront jamais d'arguments. La Marine dit : « De quoi se mêlent ces généraux de distribuer des tâches navales, à quoi ils n'entendent rien? » Et elle invoque Trafalgar. Napoléon même a donné à la flotte des ordres inexécutables, et sa stratégie navale ne vaut rien. Pense-t-on que les Foch de l'avenir feront mieux? Soit dit en passant, l'argument est médiocre. Le plan naval de l'Empereur était le rendez-vous de trois escadres sur un point donné. Or ces rendez-vous, en stratégie terrestre, manquent généralement. L'Empereur a employé cette méthode à Marengo, et il a failli être battu. Moltke l'a employée à Sadowa, et la victoire n'a tenu qu'à un fil. Souvarov, à tant de points de vue comparable à Bonaparte, l'a employée en Suisse en 1799, et il a abouti à un désastre. Au surplus il est difficile de comparer les escadres de Villeneuve ou de Ganteaume aux escadres modernes. La mobilité, la vitesse, l'aptitude manœuvrière, tout est différent. La manœuvre d'une sortie à partir de trois bases, avec possibilité de réunion lointaine et retour en force irrésistible, c'est-à-dire la manœuvre napoléonienne, donnerait peut-être aujourd'hui un résultat foudroyant. Mais la Marine assure qu'elle s'est toujours mal trouvée de l'intervention de l'armée de terre, et elle est irréductible. Il faudra pourtant qu'un jour ou l'autre elle se range à la doctrine de l'unité. Car aux forces de terre et de mer sont venues se joindre celles de l'air. Ces dernières, prêtes à intervenir partout, ne peuvent être spécialisées *a priori* : elles sont par essence même des réserves générales capables d'agir au profit de la terre comme de la mer et d'exécuter contre le sol ennemi des opérations indépendantes. L'existence de l'aviation rend la séparation des commandements impossible. C'est la tâche du

Gouvernement de briser, dans l'intérêt commun, les résistances individuelles

Comment peut-on se représenter l'unité réalisée? — La première condition est, de toute évidence, la suppression des trois ministères distincts, indépendants et égaux par définition, et leur remplacement, comme en Allemagne et en Russie, par trois Directions. Bien entendu, ce changement laisse les trois organismes intacts. Au surplus, qui se flatterait de pouvoir les démolir? Seul, le plus haut personnel de ces ministères aurait désormais à se conformer à une politique générale d'ensemble. En d'autres termes, les trois Directions de la Guerre, de la Marine et de l'Air seraient subordonnées à un ministère commun de la Défense nationale.

Ceci entraînerait une conséquence où se cachent peut-être les véritables résistances. Ce serait une conséquence budgétaire. Le budget de la Défense nationale serait étudié et présenté en bloc, en portant l'effort sur le plan de guerre arrêté. — Divisé par chapitres, selon la règle, ce budget resterait bien soumis au contrôle des Chambres. Je ne doute pas un instant qu'il ne soit réglé au mieux des intérêts du pays. Mais qui doutera que la Marine, où les dépenses sont énormes, ne craigne d'y voir ses crédits réduits, le milliard qu'il faut pour un cuirassé converti en monnaie d'avions, en billon de ciment?

Mais enfin supposons réalisé ce ministère de la Défense nationale. La guerre éclate. Le Gouvernement se confond plus ou moins avec le Conseil supérieur de la Défense nationale, qui existe déjà aujourd'hui et qui, se composant des principaux ministres, correspond à peu près au Comité de guerre de 1916 à 1918. — Le ministre de la Défense nationale n'est qu'un des membres de ce Conseil, de ce Gouvernement véritable, mais vraisemblablement le principal. C'est ainsi que Painlevé, puis Clemenceau ont été à la fois ministres de la Guerre et présidents du Conseil. De plus le ministre de la Défense nationale est l'intermédiaire naturel entre le Gouvernement et le Commandement.

Comment est organisé le Commandement? Dans l'article auquel nous avons fait allusion, le maréchal Pétain insiste fortement, — et c'est le but même de l'article, — sur la nécessité d'un commandement unique. Sauf les marins, tout

le monde est d'accord avec lui. Seulement, on lui donne en général une adhésion de principe, en remettant l'application à des temps meilleurs. Ce subterfuge est inadmissible. On ne saurait trop le dire. Dans les guerres combinées de l'avenir, la présence d'un seul commandant en chef est la loi même de la victoire. Je sais que ce généralissime (pour lui donner le nom péjoratif qui soulève tant d'objections), par sa seule existence inquiète les hommes politiques. Ils verraient volontiers l'activité militaire divisée. Il semble inutile d'insister sur cet argument. Pour qui connaît l'armée d'aujourd'hui, c'est plutôt l'esprit de réserve de ses chefs, leur effroi devant la popularité qui seraient impressionnants.

Supposons donc le commandement unique réalisé. En quoi consisterait-il? Interprète du Gouvernement, il aurait à servir ses desseins, autrement dit à réaliser dans le domaine des opérations sa politique de guerre. Prenons un exemple dans la Grande Guerre. Le Gouvernement déciderait si la diversion sur Salonique est souhaitable. Une fois la diversion décidée, le commandant en chef aurait à la réaliser, c'est-à-dire à en fixer le dessein général, à définir les moyens d'action terrestres, navals, aériens, et à désigner son chef.

Il faut en effet imaginer au-dessous du commandement en chef, un commandement inférieur pour chacun des trois ordres de forces. Tout le monde est d'accord à considérer qu'un commandant des forces navales, un commandant des forces aériennes sont indispensables. Il en va autrement pour l'armée de terre. Il n'est plus nécessaire de la réunir tout entière dans la main d'un seul homme, différent du commandant en chef. Il suffit qu'il y ait un commandant par théâtre d'opérations. Mais direz-vous, que faut-il entendre par théâtre d'opérations dans une guerre actuelle? Appartiennent au même théâtre les forces de toute nature groupées par le commandant en chef pour exécuter une même opération. Évidemment la formule est assez élastique, et l'on peut, selon les circonstances, étendre ou restreindre les théâtres ainsi définis. Pendant la guerre on a fait un théâtre des armées du nord-est. Qu'eût-on fait en cas de complications au sud-est? On a constitué aussi un théâtre d'Orient. On n'a réuni l'ensemble des armées dans les mains du général Joffre qu'en lui enlevant le commandement direct de

celles du nord-est, et en le privant, de fait, de toute autorité. Quoi qu'il en soit, les théâtres, préalablement définis, ont chacun un commandant. Ces commandants reçoivent les ordres du commandant en chef. Celui-ci donne également des ordres au commandant des forces navales, au commandant des forces aériennes, pour les théâtres purement maritimes ou purement aériens. Il est le pivot à la fois de la politique de guerre, dont les directives lui sont transmises par le ministre de la Défense nationale, — et de l'exécution de cette politique, exécution réglée par lui, et pour laquelle il donne des ordres aux chefs des armées de terre, de mer et de l'air.

Pourquoi cette réunion paraît-elle si nécessaire? Nous nous représentons mal ce que serait une guerre. Il y a toutefois deux points évidents. C'est que la coopération y sera bien plus étroite que dans le passé. On ne s'imagine plus des événements comme ceux que relatent les manuels : les Français vainqueurs sur mer et vaincus sur terre. Il est évident que l'une des deux victoires entraînera l'autre. Si les Allemands avaient réussi la guerre sous-marine, ils auraient coupé les communications des Alliés de telle façon qu'il eût été impossible de réunir les moyens nécessaires pour les vaincre sur terre. Quant à une victoire terrestre accompagnée d'une défaite aérienne, cela ne peut même pas se concevoir. Le temps est fini des succès partiels et équilibrés. Victoire et défaite seront totales. Dans ces conditions, de même que l'infanterie et l'artillerie ont été au XVIIe siècle réunies dans la même main, de même les forces de l'air, de terre et de mer seront nécessairement, dans un avenir plus ou moins long, mais qu'il faut souhaiter court, réunies dans la même main.

Que cela n'aille pas sans difficultés, c'est évident. Mais la difficulté serait bien plus grande encore sans le commandement unique. Que l'on s'imagine, au cours d'une guerre, le tiraillement entre les missions diverses qui incomberont à une même force. Prenons, pour la clarté de l'exposé, l'hypothèse toute fantaisiste, d'une guerre France-Angleterre contre Allemagne-Italie. La première tâche des forces navales françaises en Méditerranée est évidemment de protéger le passage des troupes d'Afrique dans la métropole : en quoi elles collaborent avec l'armée de terre. Mais sur ces entrefaites la flotte italienne sort

de cette grande enceinte fermée qui la protège, de l'île d'Elbe à la Sicile. Supposez un instant qu'elle soit mise hors de cause. Supposez seulement qu'elle soit réduite à rentrer dans son enceinte et que la flotte française domine les passages de la Méditerranée occidentale à la Méditerranée orientale. C'est par là que se fait tout le ravitaillement italien. Éliminée de ce point décisif, l'Italie est en fait hors de combat. Quelle tentation pour la Marine de remplir cette mission qui est son but propre! Que fera-t-elle? Sacrifiera-t-elle son succès personnel à l'obscur métier de convoyeur? Où est l'intérêt général? Qui en décidera, sinon un commandant en chef?

Autre exemple. On n'imagine pas une guerre sans azote. Les fabriques allemandes sont en partie sur le Rhin, en partie en Saxe. Détruites, la guerre s'arrête avec elles. Quelle tentation pour l'aviation! Mais les forces aériennes ne sont pas illimitées. Pour accomplir une pareille mission, il faut affaiblir pour un moment cette coopération avec l'armée de terre, sans laquelle cette armée ressemble à un aveugle qui traverse une rue. Où est l'opportunité? Et pour la seconde fois, qui en décidera, sinon un commandant en chef?

A l'échelon inférieur, c'est-à-dire à considérer un théâtre d'opérations, celui du nord-est de la France par exemple, où la flotte forme le flanc gauche des armées françaises, il est bien évident que la collaboration de l'armée, de l'aviation, de la flotte n'est pas moins indispensable, et que là encore, dans la mesure des moyens attribués à ce théâtre, l'unité de commandement est indispensable. La coopération suffit, dira-t-on, ou la coordination volontaire des efforts. Elle s'obtient en effet, mais au prix de quels efforts! De quelles palabres! Qu'on relise le récit de l'entrevue de Joffre avec French avant la Marne. Qu'on songe aux négociations de Foch avec ce même French et avec le roi Albert. Dans le pur domaine tactique, qu'on pense aux difficultés qu'on a surmontées pour persuader aux Anglais que les divisions en réserve n'étaient pas faites pour tourner, suivant un système de noria, avec celles du front, mais bien pour être réservées aux fins d'une opération. Qu'on se rappelle les problèmes toujours renaissants qu'il a fallu résoudre par persuasion. Il est difficile de penser que c'est là l'idéal d'une organisation militaire.

On multiplierait à l'infini les exemples. Ils reviennent tous à un mot. Il faut une volonté responsable. Remarquez que nous sommes bien loin des buts généraux de la guerre et dans le domaine pur des opérations. L'appel au Gouvernement est donc impossible. Il faut que le commandement décide. Il faut qu'il décide des répartitions de forces, conformément aux missions générales. On conçoit d'ailleurs très bien qu'une mission déterminée soit attribuée en propre à la marine ou à l'aviation. Et c'est pourquoi on ne saurait penser à les subordonner à l'armée de terre. Elles agissent alors seules, avec les moyens fixés par le commandant en chef.

Que celui-ci ait une responsabilité écrasante, on n'en disconvient pas. Foch avait dans son jeu de cartes, formant des groupes qui avaient eux-mêmes leurs commandants, dix-huit armées. Humaine ou non, cette complexité des masses est une condition qu'impose l'avenir. Pratiquement l'homme s'est toujours trouvé égal aux tâches nouvelles, et la limite qu'il ne peut dépasser n'est pas encore fixée. L'intérêt du pays est clair, la solution certaine. Elle présente de graves difficultés : il serait absurde de supposer qu'il en puisse être autrement. Et ces difficultés sembleront de moins en moins insurmontables, dans la mesure où l'on aura fait le sacrifice des intérêts, des préjugés et des sentiments individuels. Elles diminueront encore si, comme le maréchal Pétain le demande, un Centre des Hautes Études militaires interministériel arrive à créer pour toutes les forces combattantes, une unité de pensée, condition nécessaire de l'unité d'action.

En résumé, si c'est au Gouvernement qu'appartient la direction politique de la guerre, ses directives ne peuvent que définir les buts généraux. Il faut qu'un ministre de la Défense nationale soit chargé de préparer l'organisation des forces de toute espèce et d'en surveiller l'emploi, conformément aux directives gouvernementales. Il faut qu'en temps de guerre, ce ministre délègue le commandement de toutes les forces à un chef unique, responsable de l'exécution dans tous les domaines et sur tous les théâtres d'opérations.

HENRY BIDOU

LES AVENTURIERS[1]

Depuis que Roudier venait de rejoindre Fabienne, à peine quelques instants s'étaient écoulés, à peine avait-il eu le temps d'échanger avec elle quelques mots où il commençait de lui dire son angoisse... Quelle possibilité maintenant d'échapper à l'enrôlement? Désormais l'intervention des « Grousines » ne pouvait plus rien, la Tchéka se désintéressait de lui, devenu trop compromettant...

Des pas retentirent dans l'escalier. Il eut peur. Avait-on déjà changé d'avis, venait-on l'arrêter pour l'incorporer le jour même, ou pire? Tout était possible, avec ces gens-là ... On frappe, assez doucement. Cependant Roudier pâlit... C'est Fabienne qui va ouvrir. Non, ce n'est pas la Tchéka, ce n'est pas un garde rouge apportant la feuille de route. C'est Lavaref. Ses yeux sont rougis par la privation de sommeil, il semble accablé de fatigue :

— Avez-vous vu Chambrant? — demande-t-il brusquement. — Voilà deux jours que je le cherche. L'ordre d'incorporation est pour lui — comme pour moi, pour tous... Il est incapable de s'en tirer tout seul.

— Il est pour moi aussi, — fait Roudier.

Lavaref le dévisage froidement. Il a l'air de penser que ça lui est bien égal. Les autres — tous les autres du Soviet latin — ce n'est pas la même chose. Depuis l'affaire des « blindées », il se tient pour responsable à leur égard. Mais celui-là... sa matière morale est vraiment trop vile. Et, entre eux, il y a

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1936.

Fabienne. Fabienne dont il s'est écarté, la sacrifiant, se sacrifiant lui-même à ses scrupules; mais que l'autre, cet homme qui mange à tous les râteliers, a prise. Il souffre aussi de lui avoir ressemblé, ce qui l'humilie. Comme lui il a exploité la misère des émigrés, qui vendaient contre un morceau de pain leurs bijoux. Il se disait : « Si ce n'est pas moi, un autre en profiterait! » Cet autre, c'est cet homme-là. Cet espion, cet agent double, à la solde de tout le monde. Il se voit à travers lui; il en est écœuré. Ah! qu'il aille donc se faire tuer. S'il tente de déserter, ce qui est bien probable, il sera rejoint, fusillé... et elle en sera débarrassée, *elle*!

Fabienne pénètre sa pensée, le regarde... Oui, un instant, elle n'a pu s'empêcher de penser que l'enrôlement de Roudier la libérerait de sa chaîne. Eh bien, non. L'abandonner à son sort serait lâche, indigne de l'idée qu'elle veut garder d'elle-même.

— Si vous croyez pouvoir en tirer Chambrant et les autres, — dit-elle, — vous vous devez de l'en tirer aussi.

Roudier écoute — se tait. Il sent que tout ce qu'il pourrait dire accroîtrait l'antipathie de Lavaref. Lavaref songe, rapidement : « Quoi? C'est peut-être entre elle et lui comme entre moi et Chambrant. Chambrant, quand il pense à moi, est écartelé entre la haine et son vieux dévouement, entre le désir de me tuer et le besoin de me suivre, me suivre toujours. Elle, alors, un peu la même chose? Je sens, je suis certain, qu'elle ne l'aime pas, qu'elle sait que ce qui pourrait arriver de plus heureux, c'est qu'il disparaisse de sa vie — mais elle sent, elle sait aussi que c'est un devoir pour elle d'empêcher qu'il lui arrive malheur... Idée d'un devoir, ou liens d'un souvenir charnel?... Bah! qu'importe : c'est ainsi. »

— Eh! — fait-il à la fin... — Après tout, vous avez raison. Il faut que tout le monde s'en tire, ou personne... Tout le monde, excepté moi... C'est le seul moyen.

Fabienne fait un mouvement :

— Ne vous inquiétez pas de ça!...

Il redemande :

— Mais Chambrant, Chambrant, l'avez-vous vu?

— On croit l'avoir aperçu dans le Piétchersky, — dit Fabienne, — il y a deux jours. Depuis, plus de nouvelles...

Le Piétchersky c'était là que Lavaref était allé habiter à son retour d'Allemagne, laissant à Chambrant la maison où celui-ci avait vécu avec Natacha. C'était dans cette maison qu'ils avaient convenu de se retrouver en cas de nécessité. Cela le rassura un peu :

— Il faut absolument que je le retrouve... Mais quoi? Inutile, tant que l'affaire n'est pas arrangée... Écoutez : vous êtes déjà surveillés; il y a un garde rouge à votre porte, en bas. Si je sors le premier il y a toutes les chances que ce soit moi qu'il suive. S'il en est alors ainsi, tout droit et tout de suite, rendez-vous à la Croix-Rouge danoise, terrain neutre, et centre du service de ravitaillement que dirige madame... madame Roudier (donner ce nom à Fabienne lui était insupportable). Si je réussis, les autres vous rejoindront... Il y a encore des vivres?

— Oui, — dit Fabienne, — des conserves.

— Pauvres diables, ils en auront besoin. Les vivres sont plus rares que les meubles et les bijoux, maintenant... N'est-ce pas, monsieur Roudier? — ajouta-t-il avec un rire sec.

Il ne s'était pas trompé. A peine franchie la porte de la maison, le garde rouge lui emboîta le pas. Lavaref réprima une envie de rire : « S'il savait où je le mène! » Il le conduisit tout droit à l'État-Major, où il demanda audience au colonel Boulgakof.

— C'est moi, Lavaref, — dit-il. — L'homme qui vous a fait connaître l'endroit où étaient cachées les autos blindées de la mission belge. Celui qui a dirigé leur réparation. Elles ont été capturées par l'ennemi. Vous avez des doutes sur les causes de cette capture. Je n'y suis pour rien, je l'affirme... Mais je me considère comme responsable. Seul responsable!... Je viens me constituer prisonnier. Faites de moi ce que vous voudrez.

Le colonel eut un sursaut : il avait du cran, cet homme.

— Mais c'est déjà décidé, ce qu'on fait de vous, — répondit-il brièvement : — Vous êtes versé à l'armée rouge, comme tous les étrangers. Estimez-vous heureux qu'on s'en tienne là...

— C'est justement pour les autres que je viens vous trouver. Ils ne sont pour rien dans cette histoire. Ils n'ont jamais

quitté Kiew. Ceux qui ont travaillé sous mes ordres l'ont fait comme ils auraient balayé les rues. Pour m'assurer leur concours, j'avais obtenu du camarade Nicoulesco la promesse qu'ensuite ils pourraient regagner leur pays. Et voici qu'on les enrôle sous un drapeau qui n'est pas le leur. De quel droit, d'abord? Et, dans ces conditions, comment pouvez-vous compter sur leur bonne volonté? Ils en ont assez de la guerre, de toutes les guerres. De la vôtre, j'ose dire, plus particulièrement. Ils seront un poids mort, ou nuisible. Ceux qui ont travaillé aux autos l'ont fait pour la ration, et l'engagement qu'ensuite on les laisserait partir. Et non seulement ce sont ces anciens soldats — qui sont vos anciens adversaires, ce qu'ils ne peuvent avoir oublié, ni vous non plus — que vous voulez faire entrer dans les rangs, mais de pauvres bougres de précepteurs, de professeurs qui n'ont jamais tenu un fusil!

... De lui-même, Boulgakof n'aurait jamais décidé cette mesure. Il en voyait bien les inconvénients. Mais du fond des trois pièces de l'hôtel Métropole où il administrait, à Moscou, les Affaires étrangères, Tchitchérine l'avait préconisée. Militairement, c'était absurde. Politiquement, Tchitchérine prétendait ainsi avoir des « otages ». C'est à cela que le colonel fit allusion :

— ... Ils remplaceront ceux de vos camarades passés à l'ennemi.

— Passés à l'ennemi?... Bien vite dit. Qu'en savez-vous? Le commandant Rafaëlof n'était pas un militaire de carrière : un ouvrier mécanicien, plus ou moins qualifié, ayant passé par une manufacture américaine. C'est tout. Il n'avait jamais servi. Il devait son grade à une orthodoxie politique que je ne discute pas. Mais, sur le terrain! Il a ordonné sans doute une manœuvre maladroite. Est-ce ma faute, à moi? Je n'y étais pas. Je ne m'étais engagé qu'à vous livrer les autos et à les remettre en état; pas autre chose. J'ai tenu les conditions du marché. Je ne dois plus rien... Mais j'ai les épaules assez fortes, mon orgueil est assez vaste pour accepter pourtant les conséquences de l'échec. Voilà pourquoi je m'offre : victime expiatoire. Moi seul!

— Trop de générosité! Vous savez bien qu'on peut vous rendre responsable de la capture des autos.

— Je nie!... On connaît tous mes mouvements ici.

— ... On ne connaît pas tous ceux du nommé Roudier. Il a disparu de Kiew pendant huit jours, avant l'affaire.

— Cela concerne la Tchéka. Vous a-t-elle révélé quelque chose... Disparu de Kiew?... Il était dans la steppe, probablement, comme bien d'autres, pour trouver à manger!... Et c'est lui qui vous a ramené Makhnô : un tour de force. Il peut vous rendre d'autres services du même genre, s'il y trouve son intérêt... Vous voyez que je ne dissimule rien; mais dans les rangs, ce sera une force perdue. Pour moi, j'ai été soldat. J'ai prouvé mes facultés d'organisation. Moi seul, pour vous, je vaux quelque chose... Mon colonel, un bon mouvement : libérez les autres! Et moi, je signerai ma feuille de route quand vous voudrez

... Le colonel se souvenait de ce qu'avait dit Tarassof : ces étrangers, surtout les Français et les Belges, encadrés dans l'armée rouge, n'y seraient qu'une cause de plus d'insubordination. Même si, de quoi on n'avait que le soupçon, ceux qui montaient les blindées avaient trahi, passé à l'ennemi avec voitures, armes, bagages, n'en serait-ce pas une preuve?... Trop individualistes, trop intelligents, ces hommes pour être mis sans danger en contact avec les éléments russes.

... Prenant sa décision, il appela Markovitch :

— Voilà, — dit-il, — rapportez-moi dans cinq minutes cet ordre signé du général... Vous pouvez le porter à vos camarades, — ajouta-t-il, s'adressant à Lavaref. — Leur départ pour l'armée est suspendu... Suspendu seulement, entendez bien. En attendant, ils continueront à toucher la ration — si c'est possible. Mais vous, vous restez à ma disposition. Je veux vous revoir dans deux heures!... Capitaine Markovitch, quatre hommes pour escorter cet homme-là. Qu'ils ne le quittent pas d'une semelle. Pas de brutalités, toutefois.

« Au revoir », conclut-il, regardant Lavaref avec des yeux empreints à la fois de méfiance et de sympathique estime. En vérité, celui-là n'était pas comme les autres. Il était le seul qui valût d'être gardé. On pourrait en faire quelque chose. Mais pouvait-on lui faire confiance? Il convenait de le surveiller de près et tout d'abord de le garder...

Lavaref salua militairement, et partit avec le papier.

Comme il se retirait, le colonel disait à Markovitch : « La conférence dans une heure, n'est-ce pas? »

« Il m'a convoqué dans deux heures, songeait Lavaref, tandis que les quatre gardes rouges l'encadraient... Si j'arrive avant, je trouverai tout l'État-major réuni. Bon, ou mauvais pour moi? Eh! Eh! il faut réfléchir à ça! »

Son esprit, en raison même de son épuisement, de sa fatigue physique, de la privation de sommeil, travaillait avec une rapidité morbide. Comme il arrive dans cet état d'extrême tension nerveuse, les résolutions les plus folles lui apparaissaient les seules raisonnables, tandis que sa volonté, ses muscles, conservaient équilibre et vigueur. Les gardes, autour de lui, avaient la main sur leur revolver. Ils étaient pénétrés de la gravité de leur consigne : quatre, pour escorter un seul homme... et avec défense, pourtant, d'user de brutalité, donc, en somme, avec des égards. Ce devait être un prisonnier très important!

Quand Lavaref arriva au siège de la Croix-Rouge danoise, où il savait devoir trouver Fabienne, montant l'escalier avec lui les gardes pénétrèrent dans l'appartement. Leur apparition épouvanta celle-ci : Lavaref, manquant à sa promesse, avait-il traité pour lui seul, livrant les autres? De telles trahisons étaient si fréquentes! D'un regard il la rassura :

— Vous êtes seule, — demanda-t-il en français. — Roudier?...

Les gardes tendaient inutilement l'oreille, inquiets de ne pas comprendre.

— Après votre visite, voyant que la maison n'était plus surveillée, mon mari s'est esquivé... Il m'a dit d'aller le rejoindre cette nuit, avec quelques provisions, au parc des Marchands, où je le retrouverais dans un arbre?

— Dans un arbre?

— Oui, pour se cacher... Il y en a de très hauts, dans un bosquet très touffu. Qui penserait à l'y chercher?... Alors nous tenterions de quitter la ville ensemble. C'est au bord du fleuve : il y a des bateliers qui se laissent payer.

Lavaref, malgré tout, pouffa de rire, à l'idée de Roudier, suant de peur dans sa peau, grimpé sur un arbre!

— C'est idiot! — fit-il. — Et tout ça pour rien... L'ordre

de départ pour l'armée est suspendu pour tous les membres du Soviet latin, excepté moi.

— Excepté pour vous?... Vous, alors?

— C'est mon affaire. Trop long à vous expliquer.

Fabienne était trop émue par cette abnégation pour pouvoir parler.

— Pas de temps à perdre, — dit-il. — Arrangez-vous pour prévenir Roudier, qu'il redescende de son perchoir. Ce que j'ai pu obtenir n'est qu'un répit. Il faut en profiter. Avertissez les camarades. Un ou deux, et qu'ils s'avertissent les uns les autres. Pour eux, rassemblement à la Croix-Rouge. Au moins, ils y auront de quoi manger... Dans quelques jours, quand les Blancs seront tout près, ce sera la panique, on ne pensera plus à eux... ils pourront tâcher de filer — comme vous deux.

— Mais vous? Vous? Ces gardes? Vous êtes arrêté?

— Encore une fois, c'est mon affaire... Adieu, Fabienne.

Cet adieu, il le lui avait jeté, pensant bien ne la revoir jamais. Jamais, même s'il survivait aux périls de cette journée. Il ne s'agissait pas seulement de l'enrôlement dans l'armée rouge. « Je n'ai pas encore signé; c'est tout à l'heure que Boulgakof me fera présenter la feuille. Mais je ne veux pas signer. Ça me serait désagréable d'être qualifié de déserteur, même de leur armée. Du reste, si j'étais repincé, ça augmenterait mes droits à un coup de revolver dans l'oreille — puisque maintenant par économie, ils ne vous font même pas l'honneur de douze balles dans la peau... Non, je ne refuse pas seulement l'enrôlement. Je veux ma liberté. La liberté tout court et tout de suite. Mais comment? Ce sera dur! J'ai toutes les chances d'y rester. Cette nuit je serai libre ou tué... Si je suis tué, que deviendra mon pauvre Chambrant? Il est incapable de se débrouiller tout seul. Et il croirait que c'est de lui autant que d'eux, plus que d'eux, que je me suis sauvé, parce que je sais qu'il pense lui-même à me tuer... Si souvent je me suis attendu qu'il le fasse... Allons! D'ici vingt-quatre heures ou dix minutes mon compte sera réglé. Par lui? Plus probablement par ceux-là. »

Du coin de l'œil il regardait son escorte. S'esquiver dans la rue, au milieu des passants qui peut-être — par peur de la Tchéka — lui prêteraient main-forte, impossible :

« Une toute petite balle aurait raison de moi plus vite que la tuberculose de Riedel... Prenons le taureau par les cornes. J'ai promis à Boulgakof que je serais de retour à son bureau dès que j'aurais prévenu les camarades... Allons-y... Et j'aime mieux être en avance. Je vais le trouver en conférence? Eh bien, pourquoi pas?... » Un plan d'une témérité folle, qui n'avait sans doute qu'une chance sur cent de réussir — mais il n'en trouvait pas d'autre — lui était venu à l'esprit.

Déception!... Il avait espéré que son escorte l'abandonnerait au pied du grand escalier du Quartier Général. Elle l'accompagna jusqu'au vestibule où se trouvait un planton... Ce serait encore plus difficile qu'il ne croyait : « Le Colonel est en conférence avec le général Piatakof et les chefs de corps », dit le planton.

— Je sais, je sais... mais je suis convoqué... Urgent.

Écartant résolument le planton, il ouvrit la porte du bureau... Piatakof présidait. Tarassof développait de nouveau son rapport sur la disparition de la discipline, les mesures qu'il proposait pour la rétablir. Boulgakof, fumant une cigarette, l'écoutait d'un air excédé : « Pourquoi ces bavardages? Ces mesures, Moscou n'oserait encore les prendre. Trotzky... Il a beau vanter ses dons d'organisateur, il n'est que le tacticien de la guerre de rue... » Reconnaissant Lavaref, qui s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce, il prononça rudement :

— C'est vous?... Tout à l'heure, tout à l'heure!... Vous voyez bien que maintenant... Attendez dehors.

— On entre ici comme dans un moulin! — interjeta ingénuement le général Piatakof, pour dire quelque chose...

Tarassof, mécontent d'être interrompu, avait les sourcils froncés.

Lavaref, gardant une attitude militaire, bien qu'il fût en civil, balbutia quelques mots d'excuse. On attendait qu'il fût parti? Il se précipita...

Il y avait deux portes à ce bureau : celle par laquelle il n'était pas entré donnait sur un corridor, non sur le vestibule. C'est par celle-là qu'il sortit sans que nul y fît obstacle. Il n'était plus là, c'était tout ce qu'on désirait : la plupart des

évasions célèbres, et qui réussirent, furent accomplies par des procédés aussi simples. Il n'y faut que du sang-froid, de la décision, et la connaissance des lieux. Pour voir le commandant Rafaëlof, au temps de la réparation des « blindées », Lavaref était souvent allé au Quartier Général. Il se souvenait que, au bout de ce corridor, après un tournant, s'amorçait ce que, au temps des aristocrates, on appelait l'escalier de service. Le descendant, il se trouva, ainsi qu'il y comptait, dans une cour entourée de bâtiments à trois étages, ouvrant sur la rue par une seule porte.

« Ça va! pensa Lavaref... Qu'est-ce qu'ils fichent là-haut, mes gardes du corps? Ils prennent le thé — s'il y en a — avec le planton? »

On ne l'avait pas fouillé (pas de brutalités, c'était l'ordre!) il avait gardé son revolver. A cette porte, en faction, un soldat, baïonnette au canon, la « chinelle », c'est-à-dire la capote, boutonnée à l'ordonnance. Sans hésiter Lavaref lui braqua le revolver sur la tempe gauche. « ... Haut les mains!... » Le soldat ahuri, pauvre bougre resté à l'armée, comme bien d'autres, pour la ration, posa son fusil contre le mur, leva les bras en l'air.

— Écoute, camarade, — fit Lavaref du ton le plus conciliant, — tu dois avoir affaire à droite. Moi, c'est à gauche que je vais... Compris?

Le soldat ne demandait pas mieux que de comprendre. Il allait fuir. Un « halte » impérieux l'arrêta :

— On ne déserte pas, — dit gravement Lavaref, — avec ses armes et ses effets militaires... Dans ton intérêt, enlève ta chinelle.

— C'est juste, — reconnut le soldat.

Il assura son fusil contre l'embrasure de la porte, ôta sa capote. Même, voyant que Lavaref en passait une manche, cette âme obtuse et compatissante l'aida à l'endosser, lui donna sa casquette, son ceinturon.

— Maintenant, prends ça, et f... le camp, mon vieux...

Un billet de dix roubles changea de main.

« Ça y est! se disait Lavaref... Me voici en uniforme réglementaire sans avoir signé la feuille de route. Tout de même,

j'ai eu chaud!... Mais je suis « bon » pour ce soir. Au Grand Quartier ils en ont encore pour deux heures à discourir sur la discipline, probablement aussi à se chamailler sur les autos disparues, sur moi, sur Roudier, Berthier, le groupe latin... Mes quatre gardes rouges continueront, militairement, à faire le poireau. On ne s'apercevra de mon absence qu'à la nuit tombée... Après?... Dans quatre ou cinq jours les Blancs seront devant la ville, ou dedans : ils auront d'autres chiens à fouetter. Moi aussi : quand j'aurai retrouvé Chambrant. »

Il se dirigeait vers la Piétchersky, où, selon Fabienne, il avait des chances de le revoir. A cette heure, sûr de lui, exalté par le terrible jeu qu'il venait de jouer, et de gagner, c'est à peine s'il remarqua que son angoisse évanouie semblait maintenant transposée, atteignant la ville entière. Kiew prenait cet aspect que si souvent déjà il avait vu aux villes assiégées. De nouveau elle attendait l'ennemi — ce ne serait pas le même, voilà tout — l'invasion, l'incendie, le bombardement, le pillage, la mort... Le silence, l'immobilité sinistres d'une forêt avant la tempête; les humains se terrant comme des bêtes qui pressentent l'orage. Parfois une patrouille de soldats hagards. Des mères apeurées courant après leurs enfants qui voulaient encore jouer... Tout cela s'évanouissait en un instant, englouti on ne savait où, dans le crépuscule... Une vieille femme aborda Lavaref, l'appelant par son nom. C'était dangereux : il mit un doigt sur ses lèvres, mais la laissa parler, la reconnaissant : la femme de chambre d'une dame noble qui avait tout perdu : sa fortune entière, et ses deux fils massacrés, puis jetés à la mer par leurs propres matelots à Kronstadt. De tout son passé d'opulence, de facilité, de raffinement, de bonheur, réfugiée aujourd'hui dans un taudis de ce quartier misérable, elle n'avait conservé que le dévouement de cette servante.

D'un accent étrange, qui faisait hésiter sa voix, Lavaref demanda à cette femme des nouvelles de sa maîtresse.

— Elle prie, — dit-elle; — elle attend sa fin.

— Souffre-t-elle? A-t-elle besoin de quelque chose?

— Non, grâce à Dieu... et à vous!...

... Quelques secondes de silence. Elle ajouta :

— Elle est heureuse, maintenant, que ses fils aient été

parmi les premières victimes : ils n'auront pas vu le reste! Tout est bien ainsi; elle ne regrette pas de s'en aller...

Lavaref eut un sursaut : cette résignation de la piété russe le transperçait. En lui, du même coup, et plus douloureux, un autre sentiment qui peut-être sera révélé plus tard. Comme si la vieille femme eût pénétré sa pensée, elle dit encore :

— Eh oui, mon cher monsieur, tout le monde n'est pas digne d'être pauvre!

S'inclinant très bas, Lavaref prit la main de cette servante, et la baisa.

Au Piétchersky, sa logeuse était sur le pas de sa porte, débattant avec une voisine l'échange d'un peu de gruau contre de l'huile de lin. A sa hâte de conclure le marché, Lavaref comprit qu'il y avait du nouveau. Son cœur battit :

— Il est là?...

Sans parler, la logeuse fit « oui » de la tête. Lavaref, montant l'escalier quatre à quatre, entra dans la mansarde. Chambrant était bien là, couché sur l'unique paillasse, la barbe hirsute, le visage tiré, grelottant de fièvre. Tous deux en même temps crièrent : « Mais qu'est-ce qui te prend?... » Dans un sens différent : Chambrant ne comprenait pas l'excitation de Lavaref, et Lavaref ne s'était pas imaginé que le vigoureux Chambrant pût tomber malade.

— Malade, non... — dit Chambrant. — Une entorse... mais elle me fait bougrement mal... Attrapé ça en sautant d'un premier étage. La Tchéka perquisitionnait.

— Ici?

— Non... Pas trop loin, heureusement. J'étais sorti pour te chercher. Des gens m'ont invité à entrer chez eux pour prendre le thé : comme ça, sans me connaître... Il y a encore de bonnes gens, tout de même! Ils ne parlaient pas un mot de français; moi, je n'ai jamais été fichu d'apprendre un mot de russe. Ça ne fait rien; on se regardait en rigolant... tout à coup, la Tchéka! J'ai sauté par la fenêtre. Le résultat, c'est ça... J'ai pu marcher jusqu'ici... et c'est après, surtout, que ça m'a fait mal... De bons types, pourtant, ceux de cette maison! Quand je pourrai marcher, j'irai les remercier!

— Ne te presse pas...

... Découvrant l'enflure du pied nu de Chambrant, Lavaref le palpait délicatement.

— ... Ce n'est pas une simple entorse... La cheville est déboîtée... Comment as-tu pu marcher jusqu'ici... Serre les dents.

...Trois tractions lentes, qu'il exerça de toute sa force. Un craquement. Le reboutage était fait. Chambrant, si dur au mal, n'avait pu retenir un cri rauque. Son visage, tout son corps étaient baignés de sueur. Mais Lavaref était plus pâle que lui. Ce même cri, arraché du fond de la gorge, il l'avait déjà entendu une fois : cet autre jour où il avait fait si mal au même homme, à cause d'une femme... Les yeux à terre, il gardait le silence. L'autre aussi... Pourtant, ce n'était pas le même silence. Chambrant avait d'autres yeux pour regarder Lavaref. Lavaref, dans la même seconde, se demandait : « Si je ne lui avais pas tué cette femme, tiendrais-je autant à lui? Maintenant, quoi qu'il arrive, je serai toujours son débiteur. »

... Il massa le pied de Chambrant avec l'huile de lin que lui céda la logeuse. Vraiment elle avait été bien inspirée de la troquer contre son gruau!

Ils mangèrent, se taisant toujours. Tous deux, pour des raisons différentes, étaient accablés de sommeil... Avant de s'endormir — l'un sur la paillasse, Lavaref sur le plancher, la tête appuyée sur la « chinelle » pliée. Chambrun avança timidement la main.

— Lavaref, je crois que je vais guérir...

L'un et l'autre savaient qu'il ne s'agissait pas de l'entorse. Mais Lavaref n'eut pas l'air de comprendre :

— Dors! Quand tu seras guéri, nous quitterons tout cela...

— Quoi?

— Tout cela, je te dis... Ce sera une autre vie.

— Oui, — fit Chambrant. — Je veux...

Il ne dit pas ce qu'il voulait... Sans doute n'en savait-il rien. Tout devenait confus... Il étendit voluptueusement son pied que le contact de la paillasse ne faisait plus souffrir, et s'endormit.

***

Trois jours plus tard Makhnô arrivait en vue de la ville, fidèle à l'engagement pris. Il ne pouvait guère faire autrement : entre les Blancs et les Rouges qui occupaient le terrain, il lui était devenu impossible d'offrir à ses bandes pillage ni même nourriture. Cependant il eût encore souhaité négocier avec l'un ou l'autre; mais les Blancs savaient qu'il était aux abois : inutile, à leurs yeux, de lui payer un rouble. Quant aux Rouges, ils n'avaient plus un kopeck en caisse. « Ma foi, décida Makhnô, entrons tout de même : à Kiew il doit encore y avoir à prendre! » Il prit ce qu'il put : ce n'était pas grand'-chose. Bientôt il s'aperçut, sans grand étonnement, qu'il se trouvait prisonnier de sa capture : une fois dans la ville, il n'était plus qu'un appoint. Ses hommes furent versés dans l'armée rouge; lui-même, conservant le grade de général qu'il s'était attribué — et ce qu'il avait pu garder de sa part de butin personnel — rentrait dans le rang. Bon gré, mal gré, il faisait Charlemagne. Il est imaque cela valait mieux en somme que d'être massacré par ses propres troupes ou pendu par les Blancs, comme ceux-ci n'auraient pas manqué de faire, ayant dédaigné de l'acheter.

Avec ce renfort, une fois rejoints par les contingents qui battaient en retraite devant Dénikine et d autres, dont leur arrière-garde commandée par Savitzky, ancien élève de l'École d'artillerie de Versailles, lui-même harcelé par l'Ukrainien Petlioura, les Rouges pouvaient tenir en rase campagne. Mais non pas dans la ville : pour eux, en cet instant, elle devenait une souricière. Bah! Comme l'avait prévu Makhnô, plus tard on la reprendrait...

Ils l'évacuèrent si précipitamment que l'armée de Dénikine ne put croire à cet abandon, organisa l'assaut en règle. En vertu des principes les plus élémentaires de l'art, un assaut ne saurait aller sans préparation d'artillerie : si son service de renseignements laissait à désirer, cette armée possédait d'excellents 75. Et Kiew qui ne contenait plus que des non-combattants, vit tomber, aux bons endroits, douze cents obus. On avait été massacré, un an auparavant, par les Rouges, on l'était aujourd'hui par les Blancs, on devait l'être

plus tard par les Rouges : tels sont les ordinaires ressacs des guerres civiles.

On chercha un refuge dans les caves. D'autres, en grand nombre, se hâtèrent vers la gare. Sur l'ordre du général Piatakof, deux des trains qui avaient servi à évacuer l'armée rouge et son matériel avaient rebroussé chemin pour assurer le départ des membres civils du Parti et des sympathisants. Mais il n'y avait plus de police, plus de mesures d'ordre. Même les « Sans-Parti », même les adversaires du Parti — et il en restait! — envahirent les quais. Les trains avaient été arrêtés sur une voie de garage. Dans la bousculade, beaucoup de ceux qui tombèrent ne se relevèrent pas. D'autres furent égorgés : la peur faisait de ces gens des bêtes féroces. Quand les convois arrivèrent, ce fut un cri farouche de déception, d'indignation, de fureur : les privilégiés du Parti, introduits depuis longtemps au garage, occupaient déjà la plupart des places. Ils furent injuriés, frappés. Les tirant par les pieds, les bras, la tête, on s'efforçait de les faire descendre.

On n'en eut pas besoin pour un vieillard — nez en museau de mouton sous une casquette que dépassaient cinq pointes de cheveux blancs — qui pourtant occupait, l'ayant payée bien cher, une place des plus avantageuses, dans un coin. Fou d'effroi irraisonné, la tête perdue, il sauta sur le quai, criant : « Je ne veux pas de cette place, je n'en veux pas! » Comme si vraiment il pouvait en trouver une autre! La camarade Meyer voulut profiter de cette chance inespérée. Ses enfants, un fils et une fille, n'avaient pu se loger que dans un compartiment voisin. Elle appela : « Venez, mes enfants, venez vite! » Son fils Stéphane regardait curieusement par la portière. Sans bouger, simplement amusé, il tendit la main vers quelque chose en l'air, prononçant des paroles que, dans le sauvage hurlement de cette foule, la mère n'entendit pas. Mais elle suivit la direction qu'indiquait ce geste.

Sur le toit d'une maison très haute, de l'autre côté de la station, quelqu'un faisait des signes avec un objet brillant : un héliographe. Anticommuniste dévoué, ou bien espion à gages? qui le saura jamais... Il désignait à l'artillerie l'emplacement de la gare, celui du train. La cohue désordonnée avait vu, comme cet enfant! Épouvantée, en vagues affreuses entre-

choquées, elle recula, s'écrasant encore, cette fois en sens inverse.

Par une lucarne du grenier, apparut un autre homme. Pieds nus, il gravissait la pente glissante du toit. La camarade Meyer le reconnut : c'était Riedel. Riedel, cet agonisant, ce squelette! C'était à ça qu'il employait ses derniers jours, à ça! Il étreignit à bras le corps l'homme à l'héliographe, qui ne le voyait pas, lui tournant le dos, l'entraîna avec lui sur la pente raide. Ensemble tous deux allèrent s'écraser sur le pavé... Riedel avait réalisé son rêve : il ne mourrait pas de son mal, il serait mort pour la Révolution...

Cela n'empêcha pas un obus, un seul, de tomber sur le quai. Il n'éclata pas, mais par hasard frappa de plein fouet le vieillard affolé qui venait de descendre, le broya...

Les deux trains s'ébranlèrent, en fuite devant un formidable cri où se mêlaient la fureur de cet abandon et la terreur.

— Je le connaissais, ce vieux, — dit quelqu'un dans le compartiment de la camarade Meyer — un autre Juif, un vieux chameau de brocanteur et d'usurier. Epstein, il s'appelait... c'est drôle!... L'un est mort de son courage, et l'autre par frousse... Des Juifs, il y en a de toutes sortes...

Lavaref et Chambrant s'étaient laissés surprendre par le bombardement. Durant les deux jours et les deux nuits qui suivirent les heures où ils s'étaient retrouvés dans la petite chambre du Piétchersky, sauf quelques instants où la faim troubla leur sommeil, ils dormirent. Pour Chambrant, depuis si longtemps la fièvre et la souffrance l'en avaient empêché. Lavaref, depuis quarante-huit heures, n'avait pas trouvé de repos, et il avait dû faire front à tant de risques! Sa résistance physique était à bout. Les premières explosions le réveillèrent : « Quels idiots! se dit-il. Les Blancs devraient bien savoir qu'ici on ne demande pas mieux que de leur laisser la place libre, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire!... » Au bruit des éclatements, Chambrant s'agitait un instant, avec le visage légèrement rougi, tuméfié, de ceux qui continuent à dormir, les yeux ouverts; se retournant sur sa paillasse, il les refermait. « Ce ne peut être qu'une démonstration,

soliloquait Lavaref... Ils vont s'arrêter!... » Constatant enfin que cette « démonstration » persistait : « Aussi bêtes les uns que les autres!... Ça devient sérieux! Ce sont des obus qui « cherchent ». Ça continuera. » Il secoua Chambrant :

— Allons, debout, vieux!... On ne peut pas rester ici. Ça devient mauvais!

Chambrant s'étira, se mit debout. Il titubait, mal réveillé, boîtant, non encore guéri. Lavaref le massa de nouveau

— Ça te fait encore mal? Peux-tu tout de même marcher?... Je te soutiendrai, va!... mais filons...

Il rechaussa lui-même le pied encore enflé, débarrassant le soulier, pour l'élargir, du lacet qu'il mit soigneusement sans sa poche. — Chambrant se laissait faire, étourdi.

— On n'emporte rien? — demanda-t-il.

— Rien, que mes vêtements civils, que j'ai déjà endossés! Ma capote de soldat « rouge », je l'ai brûlée... Si les Blancs venaient perquisitionner à leur tour... Les vivres qui restent? Pas la peine.

— Mais où allons-nous?

— A notre ancienne maison...

Chambrant s'arrêta net : — Cette maison-là!..

— Oui, je sais... Mais il le faut. Tu comprendras plus tard pourquoi.

Un peu à l'écart de la route, la bicoque, au milieu de quelques autres, éparpillées, ne faisait déjà plus partie des faubourgs, bien que ce ne fût pas encore la campagne. De maigres et rares bouleaux la dissimulaient en partie.

— Tu avais continué à payer le loyer? — demanda Chambrant.

Il lui était impossible, malgré tout, de s'empêcher de penser aux toutes petites choses pratiques.

— Pourquoi faire? Elle est en ruines. Elle ne peut tenter personne... Des vagabonds, peut-être, pour une nuit. Et qu'importe?

— En ruines?... mais elle tenait encore... avant! Comment est-elle en ruines?

— Une partie du toit, au-dessus de la cuisine, est tombée dans la cave. J'y ai un peu aidé... Une idée à moi... Je te dis que tu comprendras plus tard.

... Oui, le plafond de la cuisine était tombé dans la cave et l'étage était inhabitable. Dans l'unique pièce qui restât au rez-de-chaussée, on ne voyait plus qu'un amas de paille moisie, et un vieux bahut dont la serrure avait été bien inutilement forcée.

— ... Les vagabonds, tu vois, — fit Lavaref. — S'ils n'ont pas brûlé le bahut, ni la porte, ni les volets, c'est qu'ils ne pouvaient même pas faire de feu : la cheminée est écroulée.

Chambrant s'assit sur la paille. Vainement il cherchait une trace du pauvre bien-être que, quelques mois auparavant, il avait créé dans cette demeure, pour Lavaref, dont il espérait obstinément le retour — et pour quelqu'un d'autre, qui n'était plus. Mais comme tout cela était loin! Même ce souvenir, aussi, le souvenir de « cette autre » : tant il faut, pour les esprits simples, que les êtres puissent se voir, comme matériellement, rattachés aux choses. Malgré lui, il ne pouvait se défendre de songer au présent. Comment vivre ici, sans lits, sans feu, sans nourriture?

... Il entendait, parmi les ruines, son ami déplacer des poutres, rejeter des pierres. Lavaref revint avec une lampe à alcool, des boîtes de conserves, des biscottes, des oignons crus.

— Et, ce soir, tu auras un nouveau logement!

Dès le soir, il avait en effet déblayé l'entrée du sous-sol. Chambrant y retrouva son ancien lit, un banc, un escabeau, des conserves disposées sur un clayonnage en bois, le long du mur : « Pour le voyage! » expliqua brièvement Lavaref. Tout était propre, en bon état. Lavaref cependant remonta. Il voulait veiller. Il écoutait les rumeurs de la ville, où le nouvel occupant, à son tour, s'installait pour la nuit. Il haussa les épaules :

— Ils partiront peut-être avant nous!

Trois jours encore ils se terrèrent. Chambrant à cette heure était entièrement guéri. Cette espèce de captivité lui pesa. « Quand part-on? » demanda-t-il. Il ne s'inquiétait même pas de savoir où l'on irait. Lavaref descella une dalle du sous-sol. Une sorte de boyau apparut, d'où parvenait l'air vif de ce matin d'automne.

Un renfoncement, dans ce boyau; et là, des vivres encore, deux paires de bottes, deux *choubas* : les fourrures indispen-

sables pour l'hiver. Chambrant fut surpris; il n'avait jamais eu connaissance de ce conduit souterrain. Où menait-il?

— Au puits! — dit Lavaref.

— Ah! — fit Chambrant; — et du fond de sa gorge presque le même cri sangloté : il avait revu ce qu'il commençait d'oublier.

— « Elle » n'y est plus, — dit Lavaref. — La Tchéka l'y avait découverte. Allons, prenons tout ça et refermons...

Chambrant le suivit, le visage de nouveau changé. Lavaref, derrière lui, se préparait à remettre la dalle à sa place... Une explosion dévastatrice secoua les murailles du refuge, les rejeta l'un contre l'autre, précipités à terre par la commotion. Une averse de gravier, de débris, tombait sur eux du haut de la voûte. Ce n'est pas seulement la poussière qui les étouffait : cette odeur qui les asphyxiait! Tous deux avaient trop bien appris à la connaître; celle de la charge d'un obus qui vient d'éclater... Maintenant, dans cette malheureuse Kiew, c'étaient les Rouges qui bombardaient les Blancs! Quand Lavaref put se relever, il lui fallut toute sa vigueur pour écarter les décombres qui masquaient la sortie.

— Tu n'as rien, Chambrant, tu n'as rien?

Sans parler, Lavaref lui mettait sur l'épaule une main qui tremblait :

— Et toi?...

— Regarde! — dit un peu plus tard Lavaref, quand ils furent remontés. — Il avait entr'ouvert un des volets du rez-de-chaussée.

L'obus était tombé sur le puits tragique, la tragique margelle glissante. Le puits, la margelle, tout avait disparu.

— Il ne reste plus rien de tout cela, — dit Lavaref.

— Non, — répondit Chambrant, — plus rien... Mais toi?

... Si celui-ci était mort, que lui serait-il resté qui l'attachât à la vie? Et dire qu'il avait souhaité être l'auteur de cette mort! Il ne se comprenait plus. Tout le passé s'était évanoui.

— ... Un coup « court », — dit Lavaref sans aucune allusion à ce passé. — Le tir va se préciser sur la ville, il ne passera plus sur nous... Quand ce sera fini, nous partirons...

Quelques heures plus tard le bombardement s'arrêtait. Et c'étaient les Blancs, maintenant, qui se préparaient à sortir

de la « souricière ». En attendant leur police travaillait, exactement comme celle des Rouges, souvent avec les mêmes instruments : il faut bien gagner sa vie; depuis des siècles, la même police a toujours servi les gouvernements les plus différents.

... Lavaref aida Chambrant à charger les vivres qu'ils devaient emporter, à endosser sa pelisse en peau de mouton, à mettre ses bottes.

— Comme c'est lourd! — fit Chambrant.

— C'est du solide! — expliqua évasivement Lavaref.

... Réfugié dans les caves de la Croix-Rouge danoise avec Fabienne, qui l'était venue chercher dans son abri aérien du Parc des Marchands, Roudier avait hésité longtemps à en sortir. Il lui fallut quelque temps pour se remettre de la courbature qu'il avait prise sur son perchoir. Puis il y avait eu les obus, et, au bombardement avaient succédé les fusillades en pleine rue, dernier nettoyage opéré par les Rouges, suivi d'un autre par les Blancs, lorsque, pour quelques jours, ils purent occuper la ville.

Généreusement, celle-ci fut abandonnée par les Alliés à l'armée blanche des Russes. Il n'y restait presque rien; elle était vidée, saignée, affamée, à moitié détruite. Cependant les Tchèques et les Français avaient pu faire quelque butin. Le corps expéditionnaire anglais fut plus pratique. Sans tarder, il s'empara du matériel du chemin de fer. Cela lui permettait d'évacuer ses propres prises, celles des autres, et aussi ceux des Blancs et même des Rouges qui pouvaient payer la forte somme. Pour le reste, il décida de le vendre à l'encan « comme ferraille inutilisable ». Militairement, cela était sagement conçu. Il était à prévoir que les gouvernements occidentaux renonceraient bientôt à intervenir dans les affaires de la Russie. Dans cette prévision, ne fallait-il pas empêcher les Rouges de se servir des voies ferrées? Impossible de les détruire. Les effectifs n'étaient pas assez nombreux, les Rouges tenaient toujours les campagnes. Mais il était facile de les priver du matériel roulant; il n'y avait qu'à le démolir ou le disperser, et la vente en pouvait encore être de quelque avantage à l'intendance. C'est ce que Fabienne vint

rapporter à Roudier. Mais il persista quelque temps encore à se cacher. Il se sentait mal sûr du terrain.

« Pour le moment, songeait-il, l'Okhraniste d'aujourd'hui, ou quelque autre nom qu'il prenne, peut très bien être le Tchékiste de demain, et inversement. Ce sont les agents à deux fins — comme moi! — qui peuvent être les plus embêtants. Et ceux qui sont restés. Pour la plupart, je les connais : ma foi, ils ne sont pas plus sûrs de moi que je ne le suis d'eux! Plus encore que par le passé, tout le monde va fusiller tout le monde!

» Il ne s'agit pas de prononcer de grands mots, des mots excessifs, qui devraient être rayés du vocabulaire : j'ai fait les commissions des deux partis, c'est tout! Mais les camarades peuvent faire du zèle, la concurrence est encore un des risques du métier. Attendons!... L'orage passé, je retrouve mes avantages... Demain, je puis partir chez les Rouges, après-demain revenir chez les Blancs pour y chercher mon mouchoir de poche. De part et d'autre, on se souviendra de ce que je vaux. Aux Rouges, j'ai vendu de la farine, du sucre, un tas de choses que me passaient les Blancs. Aux Blancs j'ai vendu de l'essence que me passaient les Rouges, qui en ont davantage... J'ai participé à la réparation des « blindées » pour les Rouges. Après, je les ai refilées aux Blancs, avec leur cargaison d'hommes qui ne demandaient que ça... Excellente affaire! Les Blancs m'en ont témoigné quelque gratitude... Berthier avait fait de même... ce Berthier, où a-t-il pris l'argent? J'ai toujours soupçonné qu'il venait de cet imbécile de Lavaref, qui la fait à la vertu. Il a pourtant commencé comme moi!... Le coup des « blindées » était risqué : j'ai bien failli y laisser ma peau : j'ai réparé en ramenant Makhnô aux Rouges. Le seul travail que j'aie jamais fait pour rien; il fallait bien donner des gages... »

Toutes ces choses, il ne les disait pas à Fabienne. Il les rêvait seulement, mais par instants en laissant échapper quelques mots. Elle le regardait sans parler.

— Naïve enfant! Des gens comme moi il en faut, justement parce qu'on peut les désavouer... Écoute bien : sans les apolitiques de mon espèce, aucun gouvernement ne pourrait faire de politique!

Fabienne sortit. Bien qu'il continuât de se donner raison, il ajoutait : « C'est pourtant peut-être fini de miser sur les deux tableaux. Les missions étrangères vont être rappelées. Je sais ça... Sinon les Anglais ne se débarrasseraient pas du matériel des chemins de fer... Laissés à eux-mêmes, Dénikine, Wrangel, tous les autres, ne tiendront pas. Il faut donc prendre parti, faire les affaires des seuls Rouges : dans un an, toute la Russie leur appartiendra : c'est couru. »

Mais il y avait pour lui la question financière. Lors de la perquisition, la Tchéka l'avait presque entièrement dévalisé. Il ne lui restait guère que les meubles anciens, les tapis qu'il avait déjà vendus trois fois à des acquéreurs obligés de fuir — il les avait sagement choisis, et dénoncés — avant qu'ils en pussent prendre possession. Donc, rester quelques jours encore du côté des missions étrangères pour réaliser définitivement les ventes... Ces gens avaient de l'argent! Ensuite, avec les Rouges, il referait sa fortune.

... Fabienne vint lui annoncer que la Croix Rouge danoise avait fait l'achat d'un wagon dans lequel on lui accordait une place. Elle ne lui demanda pas quel parti il avait lui-même adopté.

— Je pars demain pour Novorossisk, — dit-elle. — Adieu!

— Au revoir, — fit ironiquement Roudier.

Quelques jours plus tard, s'étant également procuré un wagon, il partait lui-même pour Novorossisk.

PIERRE MILLE

(La fin dans le prochain numéro.)

LE MUSÉE
DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

L'Exposition coloniale internationale de 1931 a laissé un témoin : le Palais des colonies françaises que tous les visiteurs connaissent et retrouvent sur leur gauche en quittant la Porte-Dorée pour pénétrer dans le bois de Vincennes. Bien que la France ait reconstitué, depuis plus d'un demi-siècle, un domaine colonial qui vient en seconde ligne après l'empire colonial britannique, elle ne possédait pas, il y a deux ans encore, de Musée des colonies. Les enseignements et les renseignements que le public aurait pu rechercher, se trouvaient dispersés, dans une fort médiocre mesure, sous les galeries couvertes du Palais-Royal et dans les agences économiques de chaque colonie. Peu de chose, en somme.

Aucun effort de présentation synthétique n'avait été fait. Personne n'osait prendre sur soi d'éclairer l'opinion par des moyens matériels, de satisfaire la curiosité de la jeunesse et son désir de savoir, de commémorer nos gloires coloniales, enfin de montrer en clair la vie nouvelle de nos lointains protégés. On avait quasiment honte, en haut lieu, d'un immense effort français dès qu'il avait dépassé le prétexte à de beaux discours. Pendant longtemps, les colonies ne furent-elles pas rattachées à la Marine, tout comme les champs de tir et les ports de guerre?

Il a fallu l'exemple des nations étrangères et l'occasion de l'Exposition coloniale pour que le Parlement et le ministère intéressé consentissent à suivre l'engouement du public

qui a fini par découvrir les horizons de la plus grande France.

Pour mieux marquer son dédain de la hâte en ce qui concerne ses territoires extérieurs, le Gouvernement mit près de quatre ans à nommer un conservateur. Pendant ce temps, une multitude de pièces intéressantes provenant de l'Exposition coloniale repartirent à grands frais par delà les mers, d'autres furent abandonnées; alors que les exposants les eussent volontiers offertes à un musée spécialisé. Chose plus curieuse, par suite de ces retards, de ces négligences, de nombreuses collections privées, faites d'objets ramenés d'outre-mer par des coloniaux avertis, furent perdues ou se fondirent dans la masse au gré des « enchères après décès », alors qu'un musée des colonies leur eût été un sanctuaire.

Un des grands obstacles à l'instauration de ce Musée fut la question de son rattachement. Car en administration il faut toujours être rattaché à quelqu'un ou à quelque chose. On finit donc par « rattacher » ce musée non pas aux musées nationaux, non pas au Centre ministériel des Colonies, mais à l'École d'Agronomie coloniale, autrement dit au « jardin potager » des colonies. Cette formalité accomplie, chacun fut soulagé. Le conservateur allait être contrôlé par un organisme contrôlé lui-même par une série d'organismes. Tout était donc pour le mieux dans la meilleure administration du monde.

Par bonheur, le choix du ministre se porta sur le meilleur des conservateurs coloniaux, l'écrivain bien connu M. Ary Leblond, le plus affable des hommes, animé d'une véritable passion pour les colonies où il est né, et doué d'un sens artistique peu commun. Nous le retrouverons à travers son œuvre. Considérons d'abord l'aspect du musée.

Le palais, auquel on a malencontreusement accolé des « sept étages » parisiens tout neufs, mesure 85 mètres de longueur sur une largeur de 65 mètres, et couvre ainsi plus d'un demi-hectare. Sa face postérieure donne sur des jardins assez vastes pour permettre de doubler, lorsqu'il sera nécessaire, la surface couverte du musée. Les plans sont d'Albert Laprade qui n'en était pas à son premier palais et qui s'est spécialisé dans la technique moderne du béton armé. Les lignes du

musée participent donc de la légèreté audacieuse que permet ce matériau et qui va parfois contre les lois de la pierre, faite d'équilibre, de force et de logique. Mais cela permet un aménagement des vides et des volumes qui contribue à mettre en valeur la noblesse des idées, l'audace des réalisations et la grandeur des images qu'abrite ce palais. La rectitude des lignes donne le sens de la discipline, comme leur élan sévère marque l'objet de notre effort colonial tel qu'il doit être compris.

A première vue, et à l'abri de la haute colonnade en granit, la merveille qui se présente à nous, c'est l'œuvre du sculpteur Janniot, immense page en pierre du Poitou, qui mesure plus de cent mètres sur treize mètres de hauteur, sur laquelle l'artiste a taillé en bas-relief l'histoire économique de nos Colonies. C'est vraiment une des œuvres les plus étonnantes conçues jusqu'à ce jour et qui n'a pas sa pareille dans le monde, même dans les antiques palais de l'Assyrie, de l'Inde ou de la Malaisie. L'artiste a vu grand et il a serré de près le détail. Avec une profondeur de taille qui ne dépasse pas dix centimètres, il a ménagé les valeurs essentielles qu'une patine de cinq ans fait aujourd'hui beaucoup mieux ressortir.

Pas de ces allégories pseudo-humanitaires où le sabre se marie avec la charrue, mais les portes d'accès où viennent aboutir les hommes et les produits des colonies : Marseille, Bordeaux, Le Havre, Saint-Nazaire, Nantes et même le Bourget port d'aviation. La Paix, l'Abondance, la Prospérité dominent ce mouvement : elles ont remplacé partout le vieux thème de la conquête. Les muscles des Africains, des Indochinois, des Malgaches, ne sont pas des muscles d'esclaves construisant des nécropoles ou des temples et lançant le javelot, mais les muscles bien nourris de gens qui demandent à la terre, sous notre égide paisible, les produits de surface et les richesses cachées dans ses profondeurs.

En face de ce travail discipliné, plein d'heureuse fantaisie, et de la masse imposante du palais, nul ne manque d'être frappé par la puissance de l'idée coloniale nouvelle, capable d'inspirer un tel art, une telle architecture, d'où a disparu fort heureusement cet orientalisme de bazar qui, chez nous, les reléguait hier encore au ban de l'art véritable.

***

Avant de pénétrer dans ce musée d'allure si moderne, on songe tout d'abord à l'extrême difficulté qu'il y a de présenter à un public français des éléments de nature géographique. On plaisante beaucoup notre ignorance de la géographie. On a tort. Il vaudrait mieux que cette ignorance fût totale, qu'on ait devant soi la table rase. Par malheur, le Français moyen s'est créé, au cours des années, — j'allais dire : des siècles, — une représentation personnelle de l'univers, et il est bien malaisé de changer ses habitudes. Cela ne serait rien s'il était traditionnel, comme les Anglais, mais il est routinier; en sorte qu'il préfère, aux réalités de l'époque vivante, des images conformes à ses goûts artificiels et à ses idées classées.

Aussi bien l'organisation de ce Musée pose une fois de plus la question du vrai et du faux exotisme, de celui qui *est*, — même stylisé, — et de celui que le public *désire connaître*. Il faut bien avouer qu'en France, l'exotisme de convention, aussi bien sur le plan politique que sur le plan artistique, triomphe trop souvent du véritable et bel exotisme.

Plusieurs solutions se présentaient donc au premier conservateur de ce musée de la France d'Outre-mer. La solution historique : offrir au visiteur les images et les documents d'un passé militaire, artistique et ethnique. La solution de l'actualité : ne tenir compte que de la vie présente des colonies, avec toutes ses manifestations, et montrer leur constante évolution. Enfin la solution mixte : montrer la vie des colonies en s'appuyant sur leur histoire.

M. Ary Leblond, nous allons le voir, a adopté la troisième solution avec prédominance de l'histoire. C'est celle qui doit plaire davantage au visiteur français. Celui-ci a de notre domaine colonial une conception encore vague : il confond tous les Jaunes et tous les Nègres, avale les distances comme un avion de chasse ou les exagère comme un podagre. Il ne fallait donc pas heurter de front sa répugnance à la géographie et flatter son goût pour l'histoire.

Cette dernière science est chère aux peuples avares, aux peuples qui prétendent que, pour s'enrichir, il suffit de

dépenser moins qu'on ne gagne. On a accumulé des années, des lustres, des décades, des siècles : on ne veut pas les laisser perdre, on consulte souvent ce trésor. Tandis que la géographie, pour beaucoup de Français, c'est l'aventure, sans A majuscule.

Le visiteur français marque ainsi une préférence sur « ce que l'on a fait » plutôt que pour « ce qu'on pourrait faire ». Il est évident que l'art des XVIIe et XVIIIe siècles lui donne le droit d'être fier d'un rare passé artistique. Donc, la prédominance est donnée à l'histoire militaire, civile et artistique des colonies. Et c'est chose juste, pour le moment.

Il y a bien dans le grand hall d'entrée, de fort belles dimensions, un globe terrestre monumental. Mais c'est là, pour nous, une formule simplifiée, comme « la France de cent millions d'habitants » ou « les deux cents familles ». Cela nous évite de suivre le détail, si recherché par d'autres plus habiles qui pensent que, pour faire un empire, il faut d'aborp occuper des baies, des districts, des provinces, avec des moyens de tous les jours.

Et tout de suite, nous passons dans l'ethnique et l'histoire. Ici, dans la Galerie des Races, ce sont des bustes, des statues d'indigènes par les meilleurs artistes contemporains, tels que Anna Quinquaud, Bate, Coubine et autres. Aux cloisons, des spécimens de la tapisserie française à sujets exotiques du XVe siècle à nos jours. Le Musée a même acquis — et c'est un coup de maître — une pièce rarissime, la première tapisserie française à sujet exotique : « La découverte d'une île ». Elle date du XVe siècle et sort des Ateliers d'Arras.

Hall d'honneur, salon du maréchal Lyautey, salon du ministre des Colonies, toutes ces salles sont ornées, tapissées, garnies de fresques, de sculptures, de peintures à inspiration coloniale. Les galeries du pourtour, sur deux cent cinquante mètres, et les deux salles latérales contiennent toute une rétrospective de la colonisation française, comprenant les objets et les documents classiques propres à ces sortes de collections : tableaux, sculptures, cartes, armures, armes, porcelaines, céramiques, archives, mobiliers, étendards, mannequins revêtus des uniformes de l'époque, cos-

tumes, meubles et même des dioramas faits d'après des tableaux ou des gravures d'époque.

Voici les Croisades, qui constituent le premier mouvement historique des Français vers les terres exotiques. Puis le XVIe siècle, ère des découvertes et des caravelles. Le XVIIe siècle marque la fondation, par Richelieu et Colbert, de notre empire colonial.

Le XVIIIe siècle est, pour la France en outre-mer, un siècle de gloire et de désespérance. Nous aurions pu être, nous étions presque les maîtres d'une grande partie du monde extérieur. Les rivalités entre chefs et meneurs d'aventures, l'insouciance de la Cour, le dédain de beaux esprits qui se croyaient le centre de l'univers et l'unique richesse nationale : tout cela revit sous les yeux d'un visiteur averti.

Voici l'Empire, avec Bonaparte, Joséphine, Haïti et Toussaint-Louverture. Puis l'influence des colonies sur les modes de la métropole. La conquête de l'Algérie a laissé beaucoup de souvenirs : ils sont parfois monochromes. L'Indochine est plus rutilante, mais moins créatrice de gloires militaires. Plus pittoresques sont les souvenirs des Iles : émancipation des nègres, — ce qui fut une fameuse révolution, non point au profit de la morale comme on veut nous le persuader chaque fois, mais au profit des fabriques anglaises de machines à vapeur, — poètes, généraux, grands hommes qui ont tous illustré leur lointaine patrie. On sent avec plaisir que le conservateur est né dans cette perle de l'Océan Indien qu'est l'île Bourbon, aujourd'hui La Réunion.

Cette même tendresse se retrouve à Madagascar, que mentalement La Réunion prétend toujours annexer. On salue Gallieni avec respect; on est surpris par le buste du général Duchêne, l'homme qui accepta de faire construire une route de 250 kilomètres par les soldats blancs du 200e de ligne, équipés comme en France sous un climat torride, alors qu'un fleuve navigable, bien connu des colons et des marins, longeait cette route meurtrière.

Enfin, d'une salle à l'autre, les conquêtes de la Troisième République au Sénégal, avec le très grand et très humain Faidherbe, précurseur de Lyautey; le Soudan avec Joffre; le Maroc avec Lyautey; le Sahara et le Père de Foucauld;

les grands explorateurs, les pionniers et les beaux aventuriers à qui la France doit son empire, contre le gré des politiciens à courte vue et les ronds-de-cuir.

Il faut noter tout particulièrement la salle Bernardin de Saint-Pierre, d'un intérêt artistique et littéraire absolument remarquable, et une salle qui contient de vieux et très originaux meubles indiens du XVIIIe siècle.

On ne peut tout citer. Pourtant il faut mettre en vue de belles pièces de l'Inde française, des dessins et des aquarelles de l'écrivain-savant Victor Jacquemont qui fut l'ami et le collaborateur de Stendhal. On reste étonné de la rapide improvisation de ce jeune musée et de sa réussite.

***

C'est de l'art encore que nous trouvons à l'entresol et, en grande partie, au premier étage circulaire. Art ancien de Madagascar, soieries et sculptures. La grande Ile a peu le sens du passé : les pièces n'ont guère plus de cent ans d'âge. L'art moderne, échantillon des travaux des élèves de nos Écoles d'Art appliqué à Tananarive, est d'une réalité plus vivante.

L'art ancien de l'Afrique, — statues nègres, masques, fétiches, poteries, — anime un certain nombre de galeries et rappelle le défunt Trocadéro. Ici comme là-bas, il est bien difficile de fixer ce qui est véritablement de pure origine nègre. Que Dieu préserve les quelques artistes perdus dans les forêts du Lobi, dans les savanes du Mossi et de Bouna, de contempler l'art européen dans nos salons et nos musées! C'en serait fait de leur inspiration, de même que la plus forte atteinte à leur génie fut portée par les artisans et les bijoutiers portugais des XVIIe et XVIIIe siècles.

***

Plus modernes que tout sont le *Présent des Colonies françaises* et la *Section économique*. Dans la première partie, chacune de nos colonies, chacun de nos territoires d'influence, a son salon. Par le tableau, la sculpture, les étoffes, les pro-

duits ouvrés, on y a tenté de recréer l'atmosphère propre à chacun de nos territoires extérieurs. Les vestiges des civilisations qui nous y ont précédés ajoutent à cette impression. L'Afrique du Nord triomphe par la richesse de son architecture, de son artisanat, et par le nombre de ses souvenirs.

Enfin la Section économique complète dans sa mesure l'atmosphère coloniale. En effet, on ne concevrait pas une région tropicale à travers les seuls vestiges d'un art qui est en général caché sinon secret; il y faut davantage les sites, le logement, les manières de la vie usuelle, les travaux des indigènes, leurs cultures, leur artisanat, leurs religions et les manifestations de leurs joies comme de leurs peines. Il est également nécessaire que l'on trouve dans un Musée des Colonies les bienfaits que nous y avons apportés, en outre de la paix, bienfaits sans lesquels notre présence serait inutile, inacceptable : dispensaires, hôpitaux, routes, écoles, chemins de fer, hydraulique, ports, etc... A ces documents s'ajoutent les produits de la terre et du sous-sol, qui enrichissent à la fois les indigènes, — ce n'est pas contestable, — et les Français qui les font passer dans la circulation des matières. Le commerce, pas plus que l'industrie, l'abatage des bois précieux et la plantation ne sauraient être oubliés.

Il faut bien dire, pour parler vrai, que c'est sur ces derniers points, si nécessaires à la compréhension de la France d'Outre-mer, que le Musée des Colonies présente encore des lacunes. Si l'on voit comment vivent les grandes administrations, on ne sait pas assez de quoi est faite l'existence quotidienne des hommes en contact direct avec l'indigène, on ne sent pas assez de quoi vivent et prospèrent les uns et les autres.

Les colonies sont déjà, pour le plus grand nombre des Français, sous le signe de la littérature hâtive ou du pittoresque conventionnel, ou du bagne : il est indispensable qu'elles passent sous le signe de la vérité, de la réalité présente. Et c'est à travers les données de cette réalité que les chercheurs, les jeunes esprits enclins à l'aventure, y découvriront les possibilités futures.

Dans le Musée des Colonies de Londres, à l'*Empire Institute*, la primauté de l'économique sur l'histoire et l'art est patente. C'est que, avec toutes leurs traditions, les Anglais

sont férus de géographie. Je répète volontiers que le conservateur de ce Musée, M. Ary Leblond, a eu bien raison d'appâter le public français avec de l'art et de l'histoire. Il se doit de compléter résolument la présentation de nos territoires extérieurs par un large étalage de la vie moderne, non point seulement dans le sens administratif, statistique et préfectoral, mais dans le sens de la vie courante.

Il serait, en effet, précieux avant toute chose, dans une démocratie, que le travailleur européen fût frappé, par des images, des dioramas, des photographies, des matières, des outils, des types, de la similitude humaine entre ses cultures, ses métiers et son artisanat, et les cultures, les métiers et l'artisanat de ses lointains frères de couleur. Alors seulement, au lieu de réaliser l'écart qui existe entre les Trois Grâces de Pradier et les fétiches congolais, il verrait la réalité de cette formule : « La France est un empire de 107 millions d'habitants ».

Et ne peut-on avancer, sans crainte de se tromper, qu'il serait également utile que les fils des indigènes qui ont succombé à notre force ne retrouvassent pas nécessairement dans un musée le souvenir de leurs défaites. On ne rappelle pas indéfiniment ces choses, ces faits, à des hommes que nous associons à notre destinée; à moins que cela ne soit pour qu'ils aient la fierté d'avoir été réduits par des hommes vraiment très supérieurs, avec lesquels on n'éprouve aucune honte à faire la paix.

Je sais bien qu'il est question de reprendre quelque jour l'idée si chère à Lyautey et à tous les coloniaux sérieux : la construction de la *Maison des Colonies*, dans laquelle le commerce, l'industrie, la jeunesse, les écoles, trouveraient les renseignements matériels utiles. Mais cette Maison n'est pas encore bâtie. Même si elle l'était, il n'en demeure pas moins qu'un Musée qui s'occupe de pays entiers, vivants, qui réalise la synthèse des vues sur ces pays, ne doit négliger aucune forme de leur vie. Seulement, au contraire d'une Maison des Colonies qui doit partir de la matière recherchée pour donner la liste des régions qui la produisent, le Musée des Colonies doit s'attacher à placer les divers produits d'une région dans le cadre même (historique, géographique, ethnique) de cette région.

***

Le Musée de la France d'Outre-mer n'est pas complet. Il serait étonnant qu'il le fût en si peu de temps et en si peu de place. Sa surface est ridiculement petite : surtout si on la compare à la surface des Musées de Tervueren et d'Amsterdam, alors que le premier ne représente que le Congo Belge qui ne peut se comparer, ni par la superficie, ni par la population, ni par la diversité des peuples, à l'empire colonial français. Entre temps, les dons affluent de toutes parts, surtout des coloniaux qui redoutent qu'après leur mort ne soient dispersées les collections qu'ils ont mis tant de peine et de temps à réunir. Les Gouvernements coloniaux, comme les particuliers, savent maintenant où ils pourront déposer et mettre en valeur les trouvailles de leurs services. De plus, la variété des documents suit la rapide évolution des Colonies.

Une bibliothèque est également nécessaire. A ce propos, je souhaite que l'on établisse dans ce musée une méthode facile que je n'ai vue appliquée nulle part : sur chaque étiquette, ajouter la référence des ouvrages de la bibliothèque qui traitent de l'objet visé, avec mention du chapitre. De la sorte, le visiteur qui s'est intéressé à un document quelconque du Musée pourra, sans fatigue ni rebuffades, approfondir la question, à l'instant même, en passant dans la bibliothèque où sa demande sera concrète et péremptoire.

A noter que le sous-sol contient un très bel aquarium, devenu lui aussi trop étroit, qui montre des espèces tropicales d'une variété de formes et de couleurs vraiment surprenante. Au centre, un terrarium, — unique au monde, je crois, — reproduit fidèlement un coin des tropiques, avec sa lumière, sa chaleur, ses animaux et ses oiseaux en liberté, et même les « rayons invisibles » qui, là-bas, nous ont obligés et nous obligent encore à porter le casque.

***

Et maintenant, puisque ce Musée de la France d'Outre-mer est encore jeune, on peut à son sujet formuler des vœux. Il faut souhaiter tout d'abord son émancipation. Il est ridi-

cule que l'achat d'un tableau, d'une pièce d'ethnographie, fasse l'objet d'une demande, non pas aux Musées, ni aux Finances, mais à l'Agronomie coloniale. Cette manie de rattachement fausse toutes les initiatives, et même le travail. Nous savons bien que, lorsque les recettes du Musée de Vincennes sont comptées par l'École d'Agronomie de Joinville, cela donne du sérieux à une institution. Nous savons aussi que dans un pays où l'on n'applique presque jamais de sanctions aux fonctionnaires, il faut contrôler le contrôle, et que les colonnes de signatures sont à l'honneur. Mais n'y aura-t-il donc jamais de limites au non-sens?

Il faut souhaiter également que l'on n'impose pas au Conservateur de ces pièces de faux exotisme (il y en a déjà, dont je ne citerai pas les auteurs auxquels je ne veux pas faire de peine) dont les dimensions ne font qu'accentuer l'inspiration conventionnelle et la médiocrité.

Pour terminer, je souhaite de toute mon âme que ce Musée contribue à donner à la France, à Paris surtout, le sens colonial. Avoir le sens colonial, c'est se créer de plus larges traditions et supprimer des routines. Avoir le sens colonial, pour entreprendre dans la joie le bonheur des peuples attardés et les entraîner dans notre tourbillon vital, c'est chercher à les connaître chaque jour davantage. Avoir le sens colonial, c'est ne pas dénigrer chez nous ce que nous respectons, ce dont nous parlons avec admiration et snobisme lorsqu'il s'agit de l'Angleterre impériale. Avoir le sens colonial, c'est se réjouir d'un empire que l'on possède, le cultiver, exalter ses habitants dans la diversité de leurs climats, au lieu de composer des élégies sur un empire que nous avons laissé perdre.

ANDRÉ DEMAISON

L'ANGLETERRE ET SON ROI

La crise dynastique qui pendant quelques jours a si violemment secoué les peuples de l'Empire britannique et s'est dénouée par l'abdication du roi Édouard VIII, dix mois à peine après son avènement au trône et moins de six mois avant la date fixée pour son couronnement, est sans précédent dans l'histoire de l'Angleterre. Certes, cette histoire comporte des pages sombres, des épisodes tragiques, des périodes qui évoquent au milieu du désordre et des remous populaires d'étranges figures de souverains. Plus peut-être que l'histoire de n'importe quel autre pays, elle offre des contrastes frappants. On y voit des institutions souvent mises en péril par les passions déchaînées, l'éclat du trône parfois terni par les défaillances de ceux qui portaient leur couronne. Là comme partout ailleurs, le cœur des hommes n'a pas toujours été à la hauteur du Destin. Mais, prise dans son ensemble, avec ses élans magnifiques et ses soudains affaissements, cette histoire est vraiment riche de gloire. Elle enseigne comment, à travers des siècles de lutte, se forme une grande nation, comment, de génération en génération, un peuple forge patiemment, opiniâtrément, l'instrument de sa puissance, comment se crée, enfin, un empire que baignent toutes les mers du vaste monde. Ce qu'elle n'avait pas encore révélé, cette histoire, c'est une figure de roi jeune et ardent, ayant toute l'affection de son peuple, auquel était promis un règne glorieux, et qui renonce à la pourpre impériale, écarte la couronne pour n'être plus qu'un homme parmi les hommes et vivre sa vie au seul

rythme des battements de son cœur. Par là Édouard VIII est une exception troublante dans la longue lignée des souverains de la vieille Angleterre et, sans doute, parmi les souverains de tous les pays et de tous les temps. Le prince qui dans toute la force de l'âge renonce de sa seule volonté à ce qui constitue le signe de la suprême puissance, qui répudie ce qui fait le juste orgueil des plus grands, qui délaisse, las et désenchanté, le trône le plus solidement établi, restera une énigme pour les historiens de demain. Et pourtant, pour que cela fût possible, pour qu'un tel sacrifice s'imposât en dépit du bouleversement qu'il devait déterminer dans l'esprit des peuples de la communauté britannique, il a suffi qu'une femme passât dans une vie de roi.

***

Là est le drame, bien plus peut-être que dans le changement imprévu du visage royal et impérial. Un règne finit, un règne commence, et le génie politique anglais a tout disposé pour que ce qui est dans l'ordre monarchique et constitutionnel se fasse sans chocs ni heurts, sans que les institutions les plus respectables puissent en être le moins du monde ébranlées. Mais devant ce roi ouvrant son cœur au grand jour, confessant publiquement ce qui jusque-là était son cher secret, ce peuple britannique, dont le calme et le sang-froid cachent beaucoup de sensibilité, est demeuré perplexe. Ce peuple éprouvait une profonde sympathie pour ce souverain cédant aux élans de son cœur, osant aimer comme tout être a le droit d'aimer, s'affranchissant de toute contrainte protocolaire et rêvant, dans la sincérité même de son amour, d'élever jusqu'à lui celle qui avait su l'émouvoir et qu'il avait choisie pour compagne de son existence. Ce roman vécu — et dans quel cadre! — charmait toutes les femmes, et « l'homme de la rue » éprouvait quelque fierté à se reconnaître simplement dans un roi qui ne ressentait aucune gêne à s'affirmer comme un Anglais semblable à tous les autres. Le peuple se sentait, par là, plus près du prince pour lequel il avait une réelle affection. C'est ce qui explique qu'aux premiers jours de la crise la réaction populaire fut favorable au roi et que, fort injustement, on mani-

festa quelque aigreur à l'égard du premier ministre, M. Stanley Baldwin, qui n'avait pas su — pas voulu, disait-on — éviter un éclat. Pourtant, lorsque, mieux informé des circonstances de la crise, on put en apprécier exactement tous les aspects, ce fut le sentiment de la dignité royale et impériale, qui se confond dans l'esprit des Anglais avec la dignité nationale, facteur moral essentiel de la grandeur britannique, qui prit immédiatement le dessus et s'affirma avec une force telle qu'il apparut clairement qu'il ne restait plus à Édouard VIII qu'à renoncer au mariage projeté avec Mrs Simpson ou à renoncer au trône.

La question était clairement posée, et dès ce moment la solution ne pouvait être autre que ce qu'elle fut après une semaine d'un débat de conscience singulièrement pénible pour tout le monde. Lorsque, le premier, l'évêque de Bradford osa parler publiquement des responsabilités incombant au souverain; lorsque M. Stanley Baldwin, ému à juste titre de la campagne de certaine presse américaine — toujours la même, celle qui érige en système publicitaire l'exploitation du scandale où qu'il se produise, sans égard pour ceux qu'il peut atteindre, — assuma la délicate mission de s'en ouvrir au roi; lorsque, enfin, du fait même d'Édouard VIII demandant que fût examinée l'éventualité d'un mariage morganatique, les principaux membres du gouvernement eurent à délibérer sur la situation, rien ne pouvait plus changer le cours des choses. Pour la première fois depuis un siècle la Couronne se découvrait elle-même et les peuples de la communauté britannique avaient le droit de la juger avec sévérité. Pour la première fois depuis trois générations de souverains — la reine Victoria, Édouard VII et George V — qui donnèrent à la monarchie cette grandeur dans le respect des traditions résumant la nature, les aspirations et les vertus essentielles de la race anglaise, celui qui tenait le sceptre manquait à l'esprit même de sa mission.

Pour comprendre le drame qui s'est joué de l'autre côté de la Manche pendant les premiers jours du mois de décembre, il faut se souvenir d'abord de ce que représente la monarchie aux yeux des populations de l'Empire. En montant sur le trône, le souverain du Royaume-Uni de Grande-Bretagne,

de l'Irlande du nord et des territoires britanniques au delà des mers, empereur de l'Inde, abdique en fait toute personnalité propre. Dès ce moment, il est uniquement le Roi, celui dont l'autorité purement morale est librement reconnue et acceptée par tous les Britanniques du « Commonwealth ». Il n'est pas de chef d'État, même dans les Républiques les plus démocratiques, dont les pouvoirs personnels soient plus strictement limités; il n'en est pas dont le prestige aux yeux de ses peuples soit plus grand, plus réel, plus sûr. Seul le gouvernement, émanation directe du Parlement devant lequel il est responsable, assume la direction politique et administrative. Le souverain ne peut connaître d'autre volonté que celle de la majorité du Parlement. Mais, en dehors et au-dessus des partis, se conformant dans tous ses actes à l'inflexible règle constitutionnelle établie par la tradition, il est le symbole vivant de l'unité et de la puissance de l'Empire britannique. M. Stanley Baldwin, dans une des déclarations qu'il a faites à la Chambre des Communes, a fort bien exposé qu'au cours des siècles la Couronne a été privée de beaucoup de ses prérogatives, mais qu'aujourd'hui, malgré tout, elle représente beaucoup plus qu'elle n'a jamais représenté dans l'histoire. « L'importance de l'intégrité de la Couronne prime tout, a-t-il dit. Elle est non seulement le dernier lien qui reste à l'Empire, mais tant que durera son intégrité elle protégera l'Angleterre contre les maux dont d'autres nations sont affligées. » Tous les Britanniques, depuis les plus puissants de la vieille Angleterre jusqu'aux plus humbles du plus jeune Dominion, ont compris ce langage qui répondait à leur sentiment intime. La Couronne, c'est l'Empire; et si l'on y touche, si elle s'expose elle-même à être discutée, si elle s'écarte de l'esprit des institutions et des grandes traditions, si elle méconnaît les forces morales qui constituent la plus sûre armature du système, c'est, avec l'ordre politique et social, l'Empire lui-même qui court le risque de s'écrouler.

***

C'est cela qui a contraint Édouard VIII à l'abdication, en dépit de sa grande popularité et de l'affection de son peuple, qui ne lui fit défaut à aucun moment. Même si, au dernier

jour, il avait renoncé à son projet d'union avec Mrs Simpson, sa situation serait devenue pénible et difficile, alors que ses sentiments intimes, le domaine de sa vie intérieure qui devait rester interdit à tous les regards du dehors, faisaient l'objet des curiosités souvent malsaines du monde entier, donnaient lieu à des controverses dont la fierté anglaise souffrait cruellement. A distance et avec l'incompréhension de la mentalité britannique que l'on a trop souvent sur le continent, on a pu se méprendre sur les véritables raisons de l'attitude du clergé protestant et catholique, des cercles gouvernementaux et parlementaires, de l'aristocratie, de la bourgeoisie et des classes populaires dans une affaire où, semblait-il, on sacrifiait avec trop de rigueur et trop de précipitation ce qui, dans le cas d'Édouard VIII, était simplement et profondément humain à ce qui était proprement politique. La vérité est que pas un instant il n'y eut chez les Anglais la moindre animosité contre le souverain, qu'à aucun moment son peuple ne se détacha de lui, et certainement ce peuple, à tous les degrés de l'ordre social, a souffert de cette crise autant que le roi lui-même.

La situation créée par l'intention du souverain de contracter un mariage morganatique avec Mrs Simpson faisait obstacle, par sa nature même, à tout règlement conforme au vœu du maître de l'Empire. Le droit anglais ne connaît pas les mariages morganatiques, et le principe fondamental de l'égalité absolue de tous devant la loi — cette égalité qui constitue le véritable titre de noblesse de tout citoyen britannique — ne permettait pas de tourner la difficulté par quelque ingénieux expédient. L'épouse du roi, qu'elle soit de sang royal, qu'elle appartienne à l'aristocratie, à la bourgeoisie ou qu'elle soit issue des couches profondes du peuple — car aucun préjugé n'existe à ce sujet, — est la reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne, de l'Irlande du nord et des territoires britanniques au delà des mers tout comme son époux en est le roi. Un mariage morganatique eût été en telle contradiction avec le droit établi qu'il eût posé la plus grave question constitutionnelle. Il eût fallu autoriser par une loi spéciale le roi à conclure une telle union. Non seulement le Parlement du Royaume-Uni, mais les Parlements de tous les Dominions, le roi étant le souverain de chaque pays du « Commonwealth »

en particulier, eussent dû en connaître et se prononcer sur la question, l'opposition d'un seul d'entre eux rendant l'union projetée impossible. Quand on réfléchit à ce qu'eussent été de tels débats, au cours desquels la personnalité et le passé de celle qu'Édouard VIII désirait épouser morganatiquement pouvaient être traités sans ménagement, on comprend que M. Stanley Baldwin, avec la pleine approbation de tous les gouvernements des Dominions, ait refusé avec une fermeté inébranlable d'assumer la responsabilité d'une expérience aussi délicate. Le prestige de la Couronne, l'autorité indispensable du souverain, l'institution monarchique elle-même, peut-être, n'y eussent pas résisté.

On touche ici à l'aspect le plus douloureux du drame. Qui est Mrs Simpson? Que pouvait, que devait penser ce peuple britannique, dont la formation morale et religieuse reste si forte au milieu d'un monde qui s'abandonne de plus en plus à la facilité de vivre, de celle qui était venue d'Amérique pour conquérir le cœur d'un roi, et dont la presse de son pays fouillait impitoyablement le passé, en demandant le plus souvent à la légende le romanesque, le pittoresque et le pathétique sensationnel, lorsque la simple vérité en manquait par trop au goût d'informateurs peu scrupuleux et dénués du plus élémentaire respect humain? On l'a décrite comme étant une aimable femme, brune, mince, ayant plus de charme que de beauté, mais spirituelle, enjouée et faisant preuve d'une remarquable maîtrise de soi. Née à Baltimore de parents modestes, encore que sa famille fût établie de longue date dans le Maryland, Wally Warfield était encore enfant quand son père mourut. Ce fut un oncle qui pourvut à son éducation, et, à dix-neuf ans, elle épousa un officier aviateur américain. Sa vie s'écoula d'abord paisible et solitaire; mais, après une dizaine d'années d'une union qui ne semble pas avoir été heureuse, elle s'embarqua en 1928 pour l'Europe. C'est à Londres qu'elle rencontra un ancien officier canadien, M. Simpson, qu'elle épousa après son premier divorce. Elle avait un salon, recevait beaucoup, faisait figure de personnalité mondaine. Une de ses amies, comme elle d'origine américaine et qui avait épousé un membre de l'aristocratie anglaise, eut l'occasion de la présenter au prince de Galles, il y a trois ou quatre ans, dit-on.

Mrs Simpson, qui a de la grâce sans affectation, fit la plus vive impression sur le prince, et elle fut bientôt du groupe d'amis qui accompagnaient l'héritier du trône dans ses voyages. On la vit à Biarritz en 1934, en Autriche et en Hongrie en 1935. Quand le prince de Galles, au début de 1936, monta sur le trône, Édouard VIII resta fidèle à son petit cercle d'amis personnels. Mais le ménage Simpson s'était disloqué entre temps. La séparation des époux avait eu lieu en 1934 et Mrs Simpson se retrouva seule. Le 27 octobre dernier, enfin, fut prononcé le divorce, lequel ne doit devenir définitif, aux termes de la loi anglaise, que six mois plus tard, c'est-à-dire le 27 avril prochain. En négligeant ce qui dans la chronique en marge des événements procède de la malveillance ou du goût du scandale, en s'en tenant uniquement aux faits, voilà ce qu'on peut dégager avec quelque précision de ce qui fut publié au sujet de l'héroïne de ce roman d'amour. En somme, il n'y eut là qu'une figure de femme semblable à tant d'autres, une existence de notre époque où il y a de la joie et de la tristesse, du sentiment et de l'ambition, un certain goût de la belle aventure et tout cet imprévu que chaque destin doit à la part de hasard rencontrée sur les chemins parcourus. Cette captivante figure de femme et ce passé faisant l'objet de tant de discussions ont inquiété l'opinion britannique infiniment plus que l'origine obscure de celle que le souverain avait élue dans le secret de son cœur.

***

Comment le roi n'a-t-il pas vu le danger? Comment son entourage ne l'a-t-il pas prévenu contre ce qu'il y avait d'irréalisable dans ses projets? Comment n'a-t-il pas compris qu'il s'engageait dans une voie où il ne pouvait trouver que de dures déceptions? A défaut de son instinct, son éducation de prince anglais aurait dû le garder du risque insensé auquel il s'exposait en heurtant de front les sentiments profonds d'une race qui ne transige jamais sur les principes qui sont à la base de son existence morale et auxquels elle doit sa grandeur. Que pouvait-il espérer en poussant droit devant lui, sans vouloir écouter les sages recommandations de son premier ministre?

On a dit qu'il avait envisagé un instant de demander à un autre gouvernement que celui de M. Stanley Baldwin de prendre l'initiative de proposer le vote de la loi spéciale qui l'eût autorisé à contracter un mariage morganatique. Aucun gouvernement, ni conservateur, ni libéral, ni travailliste, n'aurait consenti à prendre cette responsabilité. Les Dominions n'auraient pas suivi; le Parlement n'y aurait pas souscrit, et, au delà du Parlement, le peuple anglais n'aurait pas approuvé le souverain, en dépit de toute sa sympathie pour lui. On a dit aussi qu'il y avait à tout cela des dessous politiques profonds, qu'Édouard VIII, par la tournure de son esprit, par ses tendances parfois gênantes pour la politique intérieure et extérieure du gouvernement, inquiétait ses ministres et que l'éclat provoqué par le dessein du roi d'épouser Mrs Simpson n'avait pris la signification dramatique que l'on connaît que parce qu'on voulait mettre à profit ces graves circonstances pour acculer le roi à l'abdication. Toute l'attitude de M. Stanley Baldwin, les actes de celui-ci en tant que premier ministre, ses déclarations si simples et si franches devant le Parlement, l'enchaînement même des faits, tout dément cette version.

Certes, on savait Édouard VIII très personnel et peu enclin à se conformer docilement à ce qui est la règle commune et inflexible pour les grands de la terre. A l'époque où il n'était encore que prince de Galles, il se donnait volontiers des allures libres qui surprenaient un peu chez l'héritier du trône. On lui reconnaissait, d'ailleurs, des qualités qui commandaient la sympathie; mais on lui voyait, à tort ou à raison — les princes aussi ont, et généralement très tôt, leur légende, — des penchants qui déconcertaient. Il ne se gênait guère, racontait-on, pour apprécier sans beaucoup de ménagements ce qu'il considérait comme des erreurs politiques du gouvernement. Nous vivons à un âge où les princes eux-mêmes subissent l'influence de certains courants déterminés par des principes nouveaux et qui ne peuvent se concilier avec ce qui existe et doit durer. L'esprit du temps, prétendait-on, avait fortement mordu sur le prince de Galles et avait développé en lui le goût de la popularité facile. On chuchotait que sa nature ne le disposait pas à désirer de régner, et que son caractère se pliait difficilement

aux nécessités et aux devoirs impérieux d'une mission qu'il redoutait. L'homme, avec ses qualités et ses défauts, l'emportait chez lui sur ce qu'exigent la souplesse et la réserve du prince. Le jour où il a dû choisir entre son devoir de roi et sa volonté d'homme, c'est à celle-ci qu'est allé son choix. Dans le message royal au Parlement accompagnant l'acte d'abdication, il y a un passage qui explique tout le drame. C'est celui où Édouard VIII dit : « Je ne parlerai pas maintenant de mes sentiments personnels, mais je vous demande de vous souvenir que le fardeau qui constamment repose sur les épaules du souverain est si lourd qu'il ne peut être supporté que dans des circonstances autres que celles où je me trouve actuellement. » L'aveu est là : le fardeau trop lourd pour le souverain dans des circonstances que l'homme, tout aux élans de son cœur, ne voulait, ne pouvait changer...

Le règne d'Édouard VIII était terminé. Celui de son frère, George VI, commençait. Un roi qui est la vivante image de son père, George V, le souverain le plus intégralement britannique et le plus scrupuleusement constitutionnel, par l'effacement volontaire de sa personnalité propre, que l'Angleterre ait connu; une reine qui a toutes les vertus que le peuple apprécie le plus parce qu'elles sont celles de l'épouse et de la mère au foyer de la vieille Angleterre, et dont, après la reine Victoria et la reine Alexandra, la reine Mary a donné le constant exemple ; deux jeunes princesses dont la seule apparition attendrit le cœur des foules; une famille royale établie exactement sur le modèle de la traditionnelle famille anglaise : telle est l'image où l'Angleterre se retrouve elle-même après la tourmente de la crise dynastique. Politiquement et moralement tout est rentré dans l'ordre de la tradition britannique, et l'Empire subsiste avec sa puissance intacte. Que l'on songe à ce qu'une crise comme celle-ci n'eût pas manqué de provoquer ailleurs, dans d'autres pays, de trouble profond et de bouleversement au milieu des passions déchaînées, comment « un parti du Roi » se serait affirmé spontanément en face du gouvernement et du Parlement, comment le scandale eût éclaboussé le trône, comment, avec la monarchie compromise, tout le système politique et social eût été ébranlé jusque dans ses fondements. Rien de tel ne s'est produit en Angleterre, où

le débat s'est maintenu jusqu'au bout dans la dignité. Aucun parti politique n'a cherché à exploiter la crise à des fins particulières; le premier ministre a accompli courageusement sa tâche, si pénible qu'elle pût être; le gouvernement et le Parlement ont agi avec la seule préoccupation de la sauvegarde des institutions et de la grandeur de l'Empire; la communauté des nations britanniques tout entière s'est inclinée devant les forces morales qui font la fierté d'une noble race; le Roi, ayant librement fixé son propre sort, s'est effacé comme il avait le devoir de le faire. Et cela est grand...

ROLAND DE MARÈS

LES
BROUILLONS DE RENAN

Après la mort de Renan, ses manuscrits ont été donnés à la Bibliothèque Nationale. Publier intégralement cette longue série comprise entre les cotes N. A. F. 11436 et 11495 serait fastidieux. Si l'on cherche, par contre, à découvrir la vie secrète qu'il recèlent, la lecture de ces papiers, pour la plupart encore inconnus, nous fournit mainte précision. Il est aussi une documentation essentielle et qui n'a pas franchi les murs des bibliothèques, elle réside tout entière dans les archives familiales, lettres, notes, brouillons, épreuves; liasses dont le classement et le déchiffrage ont été ardus et dans lesquelles, pour éclairer cette étude, nous choisirons quelques cas typiques, indicateurs des méthodes habituelles de l'écrivain ou témoignages d'un trait de sa nature.

***

La profession littéraire n'a point été chez Renan l'effet d'un hasard, ce n'est pas un don qui s'est révélé tout à coup, ce n'est pas un succès qui l'a déterminée, mais une volonté qui s'empara de lui dès la vingtième année, alors que toutes les circonstances extérieures semblaient s'y opposer. En 1846, étant « pion » rue des Deux-Églises et aussi éloigné que possible de toute chaire, il intitule une de ses notes : *Pour ma leçon d'ouverture. Ma profession de foi.* Cette note, il est vrai,

n'a qu'une quinzaine de lignes et se termine par ces mots prudents : « Attendons pour le reste. » (*Cahiers de Jeunesse*). Plus librement encore, cette hantise d'un enseignement indépendant rêvé s'exprime dans cette note :

(*N. A. F. 1195², f° 218*). *Sur l'alliance de l'admiration et de la critique dans l'histoire littéraire. Comment on peut critiquer ce qu'on admire. Comment les résultats sont attachés au temps et comme tout est admirable et critiquable. Ce sera ma leçon d'ouverture ou du moins une de mes premières leçons, quand j'ouvrirai mon cours de littératures orientales* (*Application au Christianisme*).

A la même époque, il se déclare ulcéré par une phrase que d'autres eussent trouvée louangeuse de son maître Adolphe Garnier, qui entrevoyait pour lui les destinées de l'enseignement secondaire : « J'espère que nous ferons de vous un professeur de philosophie. » « Ah! s'écrie intérieurement le jeune homme dépité, si tu avais dit un philosophe! »

La médiocre estime dans laquelle Renan, ayant pourtant conquis ses grades universitaires, tient le métier de professeur, se montre au moment où on lui propose la classe de philosophie au collège de Vendôme. Il ne veut à aucun prix entendre parler de cette province perdue, stérilisante, pense-t-il, pour sa future production. Pourtant, quelques avertissements lui sont donnés et des plus nets. L'un d'eux émane d'un inspecteur d'académie, porte-parole du Ministre :

« Me permettrez-vous de vous donner un conseil? Rendez-vous à votre poste et, plus tard, si vous jugez qu'il vous soit absolument impossible de préparer vos thèses en province, demandez un congé de six mois pour cet objet. Vous venez d'être reçu agrégé et nommé professeur de philosophie, je crains qu'une demande de congé dans ce moment ne produise un fâcheux effet (17 sept. 1848) (N. A. F. 11495² f° 8).

Cet appel à la sagesse n'est pas écouté. « Ce serait folie, disait Renan à sa mère, de sacrifier un avenir tout entier à l'empressement d'un avancement d'une ou deux années. » Il continue ses démarches, extra-ministérielles cette fois. Il supplie Victor Cousin de l'aider, le presse de faire jouer son influence.

« Je suis, répond Cousin avec une certaine réticence, sans aucune influence à l'Université, et il m'est bien difficile de vous servir. Dites-moi à qui je dois dire que Vendôme est un lieu où il vous est absolument impossible de travailler utilement à l'Averroïsme, et je suis tout prêt à le faire. Désignez-moi ce personnage et je suis tout prêt à vous le gagner. Jusque-là, je ne puis vous offrir que mes bonnes intentions. »

Volontaire et tenace, le jeune agrégé court les bureaux, il obtient enfin qu'on le « mette en attente », qu'on lui promette le premier poste de suppléant vacant à Paris ou à Versailles et qu'on lui conserve l'indemnité d'agrégé, 600 francs par an. Il met sa mère au courant des difficultés administratives :

« J'en ai appelé directement au Ministre et au conseil (jadis royal) de l'Instruction publique. J'espère gagner mon procès, car j'ai pour moi des antécédents. Il faut montrer bec et ongle avec ces gens-là, autrement il vous tondraient bien ras. Depuis la République, ils sont devenus très chiches. Ah! qui nous rendra les *ministres magnifiques!* » (Lettre du 27 sept. 1848).

Le revers de la médaille? Rester répétiteur dans la pension Crouzet. Plus tard, Renan âgé dira à ses familiers : « Mes plus belles choses, je les ai faites en étude, en surveillant des bambins » tant ce décor misérable stimulait ses forces intellectuelles. Il ajoutera même : « Oui, on aime les lieux où on a été pauvre », avec la restriction mentale bien indiquée : lorsqu'ils servent votre idéal. L'idéal de Renan dans ces sombres années est de produire. Produire, cela n'a jamais voulu dire pour lui lancer un roman annuel, l'idée d'entrer en pourparlers avec un éditeur ne l'effleure pas et il n'a, à cette heure, poussé la porte d'aucune salle de rédaction. Mais des titres séduisants hantent ses veilles :

Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général et sur la langue hébraïque en particulier ou *Histoire de la littérature grecque en Occident durant le Moyen-Age.* Concurremment, il poursuit et achève l'*Avenir de la Science* :

« Mes travaux avancent beaucoup, excellente mère. Les personnes à qui j'ai communiqué mon *Essai sur la Science et son avenir* le trouvent plein de noblesse et des élans d'une

belle âme. On verra si le public sera aussi indulgent (25 août 1849)[1].

Tous les écrivains coupent ainsi leur vie en deux et distinguent le gagne-pain et la production littéraire. Renan, lui aussi, établit nettement la coupure. « Depuis longtemps je sais, par l'étude, me faire un monde à part de celui au milieu duquel je suis obligé de vivre. Au milieu de mes livres et de mes recherches, je suis assez indifférent à tout ce qui se passe autour de moi. » Les conditions matérielles auxquelles ce plan de vie l'entraîne ne le laissent pas insensible; il en souffre et sacrifie son bien-être à ses ambitions d'auteur :

« Notre tour viendra. Je travaille et publie beaucoup et prépare plusieurs travaux qui achèveront de me mettre en bonne voie. Que de fois au milieu de mes préoccupations je songe à vous, chère mère et à vos vertes campagnes. Quelle vie, songez donc : deux années passées sans sortir des barrières, foulant pour tout gazon le pavé des rues ou l'asphalte des trottoirs, ayant pour tout horizon des cheminées ou des tuyaux de poêle... » (20 déc. 1848).

Qu'est-ce que Renan appelait « publier beaucoup »? Si nous nous reportons à la bibliographie de ses œuvres soigneusement entreprise par lui-même (N. A. F. 11 494) et tenue à jour depuis 1846 jusqu'à sa mort, nous relevons pour cette année 1848 quatre articles dans la *Liberté de penser*, quatre dans le *Journal de l'Instruction publique* et une notice bibliographique. C'était peu de prose publiée en comparaison d'une production intense, beaucoup par rapport à l'austérité des sujets et à la quasi-impossibilité qu'avait alors le jeune homme de se procurer des débouchés.

Il avait, deux ans auparavant, commencé d'une manière plus obscure encore. Une vieille demoiselle bretonne amie de sa sœur, dirigeait un journal d'éducation. Comme elle avait rendu des services au jeune homme au temps du Séminaire, qu'elle avait manifesté quelque obligeance pour des questions de santé ou des remises de paquets, il était difficile de lui refuser l'étrange collaboration qu'elle demandait à Renan. Voilà donc l'étudiant imaginant des jeux récréatifs, se pliant

1. L'*Avenir de la Science*, écrit en 1848, ne parut qu'en 1890.

aux exigences les plus surannées. Il déclare lui-même que ces « énigmes historiques » sont de véritables « corvées ». Nous le croyons sans peine. Cependant, entraîné par son goût de l'histoire, par l'attrait de décrire un mystère, il crée cette charmante *Valentine de Milan* classée nº 1 dans sa bibliographie, en date du 1er novembre 1846. Mademoiselle Ulliac n'avait pas le caractère facile, elle avait surtout la manie de tailler, couper, ajouter dans les manuscrits destinés à son *Journal*. Elle ne se fait pas faute de semoncer son nouveau collaborateur :

« Monsieur, pour mieux vous dire ma pensée, je *récris* le morceau en entier. Vous nous avez bien *posé* votre énigme et d'une manière toute nouvelle, en faisant parler l'héroïne, ceci est très bien imaginé. Mais il y a beaucoup de longueurs, il faut serrer cela le plus possible. Prenez garde aux phrases déclamatoires. On tombe facilement dans ce défaut quand on manque encore de l'habitude d'écrire. Il s'agit ici d'un sommaire qui ne doit contenir que les points principaux. Je vous engage, dans l'explication de l'énigme à prendre garde aussi à ces phrases-là et à resserrer le plus possible l'explication, ce qui vous permettra de passer sur le point difficile. »

De retouche en retouche l'article satisfait enfin mademoiselle Ulliac : « L'*Énigme* et l'explication sont très jolies, écrit-elle. Courage donc! » et à son corps défendant, car c'était contre ses principes, elle envoie à Renan les épreuves qu'il avait exigées. Le jour même, il est tenu de les rapporter d'urgence à l'imprimeur.

Renan abandonne bien vite la pointilleuse directrice, tandis que cet article marque au contraire pour Henriette Renan le début d'une collaboration qui devait durer dix années; sujets d'histoire et de voyages tous signés de divers pseudonymes et reflets de ses séjours à Rome et en Pologne.

***

Comme il était naturel, dès que Renan eut délaissé l'enseignement du Séminaire pour celui de la Sorbonne, une griserie s'empara de son esprit. De cet état de vertige intellectuel, les *Cahiers de Jeunesse* font foi. Plus saccadées, plus à bâtons rompus, mais plus significatives peut-être, sont les feuilles jau-

nies couvertes d'annotations prises à la même date au moment de la préparation à la licence et à l'agrégation. Elles sont réunies sous la cote 11495[2] d'une manière assez désordonnée, faute d'avoir des points de repère précis.

Là encore, la négligence apparente de ces feuillets ne nuit pas à l'impression d'ensemble, il s'en dégage, avec la prodigieuse abondance d'un travail acharné, la vision de la pensée qui jaillit au contact de l'étude d'un auteur ou de l'audition d'un cours. Le phénomène qui se produit chez Renan est constant; alors que d'autres étudiants cherchent à emmagasiner, lui cherche à produire. Il fait des listes de « sujets à traiter », sans commentaires, une sorte de répertoire de travaux pour l'avenir. Nous y trouvons : *La congrégation De Auxiliis, épisode de l'histoire de la théologie. Étude sur Grotius. Vie de Leibnitz. Sur l'éducation des animaux. Articles sur Escobar. Les illuminées du XIXe siècle, stigmatisées, etc., Catherine Emmerich. Histoire psychologique de l'enfant depuis sa naissance. De l'épopée. Essai sur Socrate,* etc...

Bientôt pourtant, Renan circonscrit les thèmes auxquels il veut s'attaquer, ce seront ceux de toute sa vie et son œuvre apparaît dès lors comme un déroulement voulu des conceptions de la vingtième année : *Religion de l'avenir. Mythes. Origines de l'humanité* en font tous les frais. Ce ne sont plus des titres sèchement énumérés, mais des plans poussés, parfois un long développement qui servira ultérieurement, déjà conçu sous une forme individualiste. Voici une de ces notes dont nous ne donnons que les fragments les plus significatifs :

(*N. A. F. 11495*[2]). Religion de l'avenir. *La forme religieuse reviendra-t-elle? Pas en Orient. L'Orient est mort.*

Y mettre toute mon âme, ma religion. Non simplement critique. Traiter ce sujet pour moi : la religion de l'avenir. Souvenir de ma foi religieuse. Rapprocher Jouffroy. Que cela est un fait général et nécessaire. Ne pas se laisser arrêter. Pas de ces lâches cris de femmes. Détruire, c'est œuvre sainte, ou plutôt un côté de la philosophie. D'une main frappant le passé, de l'autre élevant l'édifice de l'avenir.

. . . . . .

Ma pensée est-elle que [*la*] *religion de l'avenir sera* [*une*]

religion naturelle? Non. Je regarde la religion naturelle comme quelque chose d'assez mesquin, telle qu'on l'entend. *Si on l'oppose à surnaturel, à la bonne heure!*

[*Le*] *surnaturel n'est rien. C'est* [*un*] *vain effort pour monter au delà du suprême, comme qui dirait* surdivin.

Parmi ces projets de jeunesse, nul n'a préoccupé Renan davantage que l'étude des mythes. Tellement nombreuses sont les notes sur ce sujet, si touffues et si savantes qu'il serait monotone d'en faire le dénombrement. Renseignements entassés, références, plans successifs, citations minutieusement copiées, témoignent d'une obstination perpétuelle de sa pensée tournant autour du même problème. Sous l'empire d'un apparent désordre voici quelques perspectives entrevues par Renan dès ses premières recherches : *Le fleuve paradisiaque* (traces dans le Prométhée d'Eschyle). *Explication du mythe du détrônement de Cronos. Idées de villes situées au centre du monde. Rôle du prophète chez les Hébreux. Grand rôle des vers sibyllisés. Passage d'un poète arabe où se trouve exprimé le mythe de Saturne dévorant ses enfants. Les animaux mythologiques, symboliques. Le rôle religieux de l'Asie Mineure,* cultes orientaux de ces pays. Insister très fortement sur les mythes étymologiques. (Peut-être, note Renan, serait-ce là un sujet suffisant pour une thèse : mythes étymologiques chez les Grecs, Hébreux, Indiens, Scandinaves.) *Rôle de Babylone, devenue ville savante comme Alexandrie,* etc...

Au milieu de ce dédale, on distingue pourtant le fil conducteur, la pensée dominante, la recherche de l'analogie entre les religions : c'est l'essence même des *Origines du Christianisme,* le point de départ de la *Vie de Jésus.* Envisagée sous l'angle linguistique grâce à de multiples exemples de grammaire comparée, étayée sur des textes et des faits historiques, l'idée de la contagion, de « l'emprunt » comme dit Renan lui-même, s'élève d'une manière personnelle dans les notes disséminées çà et là et qu'il faut extraire du fouillis des références :

(*N. A. F. 11495*[2], *f*° *187*). *Que le christianisme est un* grand emprunt réciproque *que ces deux peuples se sont fait, l'Orient le créant, la Grèce et Rome le développant et le modifiant, l'Orient le recevant de nouveau.*

(F° 194). Il faudra insérer à chaque thèse un court article sur les rapports mythologiques ou intellectuels des nations sémitiques entre elles, par exemple l'emprunt des idées babyloniennes par les Juifs, afin que l'on sache à qui revient l'emprunt définitif.

(F° 195). Montrer Alexandrie et Rome comme deux liens de commerce au milieu de la dissociation ancienne et préparant la fusion intellectuelle et religieuse par le christianisme.

(F° 196). Y a-t-il une communauté primitive, en sorte que chacun aurait emporté sa part de l'héritage ou bien communication, passage de l'un à l'autre?

(F° 198). Par un point de vue ultérieur, pousser au delà. Voir dans l'Islamisme le dernier jet de cette race qui longtemps tint le monde en balance. Point de vue de partage entre les Sémites et les Occidentaux. Chez les Sémites, la création religieuse. Les trois grandes formes qui ont remué le monde, les plus caractéristiques, les plus avancées : judaïsme, christianisme, islamisme. Sa force est-elle épuisée? Oui. Races mortes qui n'ont plus que l'espoir d'être rajeunies par une race étrangère, et à qui désormais est le monde. Voyez combien les cultes de l'Occident sont peu religieux. Les mythologies grecques et latines par exemple, quel large! Rien de dogmatique. Pas de livre sacré. Le livre sacré est une conception tout orientale.

(F° 218). Il y a des mythes communs. Cela s'explique de deux manières, ou par communauté d'origine ou par commerce postérieur. La première me semble avoir quelque valeur et se subdivise : 1° Mythes communs qu'il faut expliquer par une source commune; 2° Mythes communs que l'unité de la constitution psychologique suffit à expliquer.

Les *Origines de l'humanité*, sujet brûlant, thème plusieurs fois ébauché et repris à bâtons rompus auquel Renan ne peut songer sans passion. Déjà, en tête des notes concernant ce problème, il pose le postulat de sa vie entière :

(N. A. F. 11495[2]). Des origines de l'humanité. Comment l'homme a paru sur la terre. Diversité des langues, etc. Toutes ces questions résolues par la révélation, besoin de les réaliser scientifiquement.

Voici maintenant les questions qui se pressent, hâtivement dénombrées :

(*F° 202*). *Il y a incontestablement une époque où l'homme n'existait pas sur la terre. Comment a-t-il commencé d'être? Est-ce une création nouvelle? Non. S'il y a eu création à l'origine, il n'y en a plus eu après. Recherches psychologiques et historiques.*

Au verso du même feuillet, les précisions s'évanouissent, elles se muent en questions plus amples. Le chercheur y trouve-t-il une possibilité de conciliation?

(*F° 202*). *Problème de Dieu, de l'homme, du monde. Une seule solution, exprimée en diverses langues : religion, art et poésie, science, philosophie, morale. Mais n'y en a-t-il pas une qui les réunirait toutes? Oui. Je voudrais l'appeler Théologie.*

Sa pensée pourtant chancelle devant les luttes de l'esprit qu'entraînerait une solution brutale. Il conçoit une sorte d'étatisme scientifique dont il parlera longuement dans l'*Avenir de la Science* (XIV) :

(*F° 216*). *Je voudrais qu'il y eût tant d'accord entre les savants qu'il fût possible d'ouvrir une discussion de titres publics, de questions scientifiques, des espèces de problèmes affichés comme entre les mathématiciens du vieux temps, et puis chacun apporterait son contingent dans les casiers et ainsi on avancerait les solutions. Ainsi je voudrais faire un ouvrage sur le sujet précédent* (Origines de l'humanité) *lequel ne serait qu'un programme de questions posées aux savants et chacun jetterait ses faits et réflexions sous chaque titre.*

A ces thèmes coutumiers dont on pourrait retrouver la répercussion dans tous les volumes conçus à cette époque depuis l'*Avenir de la Science* jusqu'aux *Origines du Langage*, ajoutons un projet qui par la multiplicité des notes paraît avoir occupé longtemps la pensée de Renan : *L'incrédulité aux XVIe et XVIIe siècles.*

Les recherches vont leur train, les citations s'entassent, il compulse Boileau, Ménage, Chapelle, Gassendi, identifie les grands courants spirituels : « Pour Molière dit-il, si quelque

chose pouvait faire croire qu'il eut aversion de l'incrédulité, ce serait Don Juan où l'incrédule est présenté sous de fort laides couleurs. » Ailleurs, ce sont des vues mordantes sur les doctrines au nom desquelles on a attaqué le Christ, le « matérialisme grossier », l' « épicurisme », une morale relâchée. « Il est temps, s'écrie Renan, qu'on se sépare enfin des religions et qu'on les attaque du sein d'une morale pure et d'une doctrine élevée. »

Engagé sur cette pente qui deviendra le champ principal de ses réflexions, il abandonne l'histoire littéraire pour y substituer encore une fois l'aveu de son état d'esprit personnel :

(*N. A. F. 11495*[2], *f° 212*). *Un grand ridicule des apologistes du Christ, c'est de réclamer pour eux le* privilège du mystère *et de le refuser à leurs adversaires, exiger d'eux qu'ils expliquent tout et se dispenser eux-mêmes de tout expliquer. Je ne vous attaque pas sur le mystère mais laissez-moi aussi en jouir et vous répondre souvent : Je ne vois pas comment cela s'explique, on le verra peut-être un jour. Et toujours, sots que vous êtes, vous me demandez : Comment expliquez-vous cela et vous battez des mains si je ne peux ou si je refuse.*

***

Si ces années 1846-50 fourmillent en projets austères, en velléités historiques, en ébauches philosophiques, c'est aussi à cette époque qu'un Renan sensible commence à naître. Ces « brouillons », à vrai dire, révèlent bien plus les mouvements de son âme que des conceptions imaginatives. En cela ils aident à connaître un état mouvant de sa pensée que la suite des années n'a jamais complètement détruit. Dans un projet intitulé : *Roman en lettres*, on lit à livre ouvert l'histoire de son drame à lui, Renan, sans même qu'il se donne la peine de changer le nom de son héros. Les personnages eux aussi sont ceux au milieu desquels l'auteur a vécu : le curé de village, l'ami, la mère. Les lieux de l'action : le séminaire, une cathédrale, une pension, un cloître, Paris et la mystérieuse vie d'étudiant dont il ne sait que par ouï-dire la banalité, la

grossièreté, le « manque de distinction ». Renan ne brode que sur des thèmes qu'il connaît; un dialogue entre deux amis, le sujet n'en est-il pas tout indiqué? c'est l'hébreu, le grec, la poésie et, par étapes vite franchies, les problèmes spitituels :

(*N. A. F. 11495*[2], *f° 204*). *Le résultat (c'est-à-dire la résultante du caractère d'Ernest) serait qu'on ne peut plus croire à la délimitation positive du dogme. C'est cruel, il faut tout déchirer, rompre avec de la poésie, du beau, du pur, mais qu'y faire? Ernest, entre Béatrix et sa mère, représente l'homme du XIX*[e] *siècle entre la raison et la suavité religieuse*[1].

Une crise de conscience comme celle que Renan venait de traverser devait fatalement prendre à ses yeux une valeur dramatique et aiguillonner ses sens d'écrivain. Dans cette avalanche de sujets qui roule dans sa tête, en est-il un plus vécu que sa personnelle histoire? Une inquiétude cependant lui vient que semblable aventure n'ait pas assez de liens avec la vie extérieure. Pourra-t-il éviter « le sot ton des déclamations de journaux »? rendra-t-il sensible une évolution intérieure sans l'apport d'une action matérialisée? Il redoute un échec : « Oh! mon Dieu, dit-il, cuirassez-moi contre le ridicule... »

Quelques années plus tard, exalté par l'Italie, Renan reprendra ce roman sans jamais l'achever. Le thème du double amour, comme celui de la recherche d'une double morale, sera vivace en lui jusqu'à ce que dans l'*Abbesse de Jouarre*, s'affrontent dramatiquement l'amour et la religion. Si parachevées pourtant que soient ses œuvres finales, aucune d'elles peut-être n'a autant de spontanéité et de candeur, autant d'élan juvénile que les notes éparses de ses premiers projets.

Parfois Renan s'évade de ses propres souvenirs mais une courbe obstinée l'y ramène. Au cours de l'étude des poètes latins de la décadence il bâtit à nouveau un roman :

(*N. A. F. 11495*[2], *f° 208*). *Marcellinus serait un riche romain saturé de la vie, il songe à mourir, il rassemble ses amis : parmi*

1. Ces notes sont la source première d'*Ernest et Béatrix*.

eux, il y a un stoïcien et un épicurien... La femme viendrait et tirerait le prix de la vie du cœur et de la sentimentalité. Mais le viril regimberait et dirait : ce n'est pas assez pour vivre. Arriverait un ami de Marcellinus, autrefois stoïcien, maintenant chrétien, il rétablirait le prix de la vie sur ses vraies bases : le bien à faire, la vertu à pratiquer, ses semblables à aimer... Marcellinus serait ramené à la vie et converti au christianisme. Quelques jours après, martyr.

Encore une fois, c'est un roman sans imbroglio. L'intérêt repose sur des controverses : il faudra que le lecteur se passionne pour ou contre le système exposé par un stoïcien « comme quoi on peut se passer de l'immortalité ». Renan sent la monotonie de ces thèmes, le poids d'un sujet mort. Il songe à un coup de théâtre : « Je ne répugnerai pas, dit-il, à amener le Christ lui-même, apparaissant pour dénouer le drame. » Cette solution n'est pas meilleure à ses yeux, elle ne ferait qu'ajouter une entrée en scène plus solennelle que les autres. Il renonce :

« *Je crois que si j'en venais au détail, je ne réussirais pas en ceci, car j'excelle dans les aperçus généraux, mais pour l'exécution par le détail, je suis en défaut, et maigre.* »

Qu'était-ce donc alors qu'une œuvre imaginative aux yeux de Renan? Que se représentait-il sous ce vocable? De même qu'il a ébauché dans *Ernest et Béatrix* le schème de la crise de conscience et dans Marcellinus le schème du dégoût de la vie, il s'essaie un instant à un *Poème de l'humanité*, cadre indéfiniment mobile où toutes ses conceptions philosophiques pourraient tenir. C'est une gageure, Renan le sait et il préfère encore ceci :

« Laisser le poème inachevé. » Pour lui d'ailleurs, *imagination* et *souvenir* se juxtaposent et tout concept qui n'est pas philosophique est imaginatif :

(*N. A. F. 11495*[2], *f° 168*). *Puissance fantastique de l'imagination. Il y a tels lieux que je n'ai vus que dans mon extrême enfance et qui sont entourés pour moi d'une atmosphère enchantée, gracieuse ou terrible. Quand j'y pense maintenant je suis tenté*

de les voir au travers de cette atmosphère que l'expérimentation plus réelle de l'âge suivant n'a pas détruite... Par exemple, aux environs de Lannion, les bords de l'étang, les campagnes de Ker-en-pont, le derrière du moulin, etc. C'est une nature toute analogue à celle des mythes saxons et irlandais. Et c'est une réminiscence qui la fait telle. Voilà le secret. C'est l'homme qui fait le fantastique de la nature.

***

Le rappel des impressions ressenties à l'âge de l'inconscience est donc déjà un but formel de l'écrivain, un support sur lequel il bâtira l'échafaudage ultérieur de ses sensations. De cette méthode, les *Souvenirs* sont l'exemple le plus net. Ils ne sont point l'effet du hasard, mais le jeu méthodique d'une volonté de construire des rêveries sur des événements passés, tout déformés qu'ils soient par les verres grossissants de la mémoire.

Renan procède de la même façon lorsqu'il se sert des centaines de notes griffonnées au hasard de ses lectures. Dix ans, vingt ans après les avoir écrites, il cueille comme un fruit mûr le développement de l'idée qu'elles ont suscité. Ainsi, au milieu de longs commentaires sur Montesquieu, sa plume s'arrête après un exposé sur le Christianisme chez les Romains. Le jeune étudiant va-t-il clore son analyse, donner son impression d'ensemble? Non. Car ces vues historiques l'ont ramené à la seule recherche qui vraiment le préoccupe : la psychologie du christianisme. Voici, dès lors, son sens imaginatif en éveil; sa compréhension personnelle entre en jeu et, ayant refermé les livres d'histoire, il cherche à établir par des notes successives la différence entre la notion de charité et la notion de fraternité. Source où sa mémoire viendra puiser lorsque, dans les chapitres x et xi de la *Vie de Jésus*, il évoquera les prédications de Jésus sur la pauvreté.

Dans quelle mesure Renan consultait-il ces notes prises ainsi à la volée? A ce qu'il semble, il ne les remuait guère matériellement. Mais une fois écrites, par un jeu rétrospectif de la mémoire visuelle, elles surgissaient à son esprit au

moment opportun. L'apparent désordre des brouillons où l'hébreu voisine avec l'histoire du Moyen-Age n'est pas contradictoire avec le classement mental qui lui permettait de « cueillir » les phrases ou les nomenclatures éparses et de les insérer dans un développement. Renan considérait comme la pierre d'angle de son travail la multitude de ces feuillets. Il avait lui-même, pendant le siège de Paris, ficelé en un gros paquet, non des manuscrits d'ouvrages, mais des papiers minces, inégaux, couverts de griffonnages et sur lesquels il avait écrit : *Notes avant 70.* Il avait bien recommandé à sa femme de ne point quitter le logis en cas de catastrophe sans le baluchon de ses projets. En 1888, rédigeant un codicille à son testament il parlait encore du précieux colis dans ces termes : « Une liasse de papiers que je fis lors du siège de 1870, et qui est facile à reconnaître, renferme les notes et essais de ma première époque. »

Le processus de ces phrases ou bouts de phrases rapidement jetées qui déclenchaient ultérieurement chez Renan un « morceau », voire un chapitre, est rendu tangible à nos yeux par la confrontation de deux textes imprimés à des dates voisines. Comme il arrivait aux *Débats* un soir de novembre de l'année 1861, on lui apprit la mort du baron d'Eckstein qui avait été son ami et l'avait pendant de longues années abreuvé de lettres. Il s'agissait d'écrire une notice nécrologique pour laquelle le style officiel semblait tout indiqué. Sur un coin de table de la salle de rédaction, Renan se met à la tâche et retrace la vie du diplomate. Mais voici que soudain, l'idée de la mort s'isole dans son esprit de l'objet qui l'évoque, il médite un instant et laisse tomber la conclusion finale : « Il y puisait (dans le catholicisme) une espérance toujours jeune, car elle s'appuyait sur ces vertus supérieures à toutes les sectes, qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer. »

Que, dans sa sobriété et dans son abandon, cette éclosion de pensée jurât avec le contexte, Renan s'en souciait fort peu. La phrase, la « formule » allait rester accrochée en lui alors que le baron danois serait oublié. Il devait s'en servir presque à la même date, au moment où, décrivant une mort mille fois plus chère, celle de sa sœur, il transmettait au public dans la dédi-

cace de la *Vie de Jésus*, dont nous parlons plus loin, la plus poignante de ses émotions, comme si la pensée et la forme se fussent ciselées d'un même mouvement :

« Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer. »

Il est fort probable que la grande souplesse du style renanien, cette voix cristalline qui s'élève tout à coup au milieu des pages les plus austères pour évoquer une impression touchante (par exemple *Avenir de la Science*, p. 220) s'explique en partie par cette manière de canevas intérieur jalonné d'expressions heureuses et se parachevant sans hâte au hasard des années. Souvent, en relisant des épreuves, Renan promène en marge sa plume, non point pour des corrections typographiques, mais parce que son texte lui inspire un cri fantaisiste, un contentement d'artiste. En tête d'un placard du *Dictionnaire de l'Académie*, alors que, au cours d'une maussade séance de la commission du Dictionnaire, il avait l'impression de perdre son temps, nous trouvons ce cri d'impatience : « Travailler, ça repose... » Plus tard une de ses ultimes épreuves, la préface du volume III de l'*Histoire du Peuple d'Israël*, provoqua une exclamation pour le moins imprévue. Dans une phrase de cette préface, Renan parle des prophètes que les sages habitants de Jérusalem 500 ans avant Jésus-Christ ne portaient pas dans leur cœur :

« Quel dommage, écrit Renan, que ces fous sublimes eussent été arrêtés! Jérusalem eût été plus longtemps la capitale d'un insignifiant petit royaume; elle ne serait pas la capitale religieuse de l'humanité. »

Et sur le bas du placard le crayon bleu de Renan reprend sa course à peine interrompue par la vision historique pour s'avouer à lui-même son attirance vers les prophètes juifs et il trace dans la marge : « Vivent les fous! »

Plus utile encore pour se représenter la manière de travailler de Renan est le brouillon de la célèbre phrase sur Sirius. Voici ce qu'elle a coûté à l'auteur d'hésitations et de recherches; nous l'avons trouvée « essayée » et raturée sur une petite place laissée blanche à la fin d'une lettre que lui écrivait en 1886 son confrère Paul Janet :

Texte publié

. Les accidents les plus graves des choses humaines, quand on se place au point de vue de la terre entière, n'ont pas plus d'importance que les mouvements d'un guêpier ou le va-et-vient d'une fourmilière. Quand on se place au point de vue du système solaire, nos révolutions ont à peine l'amplitude de mouvements d'atomes. Du point de vue de Sirius, c'est moins encore. Ce point de vue est le seul d'où l'on juge bien les choses dans leur vérité.

(*Feuilles détachées*, p. 156.)

Brouillon.

Les incidents les plus graves des choses humaines, quand on se place au point de vue de la terre entière ~~ressemblent~~ n'ont pas plus d'importance que les ~~grouillem~~ mouvements d'un guêpier ou le va-et-vient d'une foumillière. Quand on se place au point de vue du système solaire, ~~ce sont des~~ nos révolutions ont à peine l'amplitude de mouvements d'atomes. Du point de vue de Sirius, ce n'est rien (en marge* : c'est moins encore. Du point de vue de l'infini). Ce point de vue est le seul qui soit véritable** (en marge :** et nous mette en repos).

La dédicace de la *Vie de Jésus* a aussi son histoire. Les deux premiers brouillons retracent les degrés par lesquels le styliste est parvenu à l'expression définitive de son émotion. L'ébauche de 1863 est tracée au crayon sur un des carnets rapportés de Palestine où il restait des pages encore blanches. A sa manière accoutumée, Renan lance les idées principales, les phrases provisoirement tronquées permettront de reprendre le mouvement tout en conservant, grâce à des points de repère, la spontanéité du premier élan.

A l'âme pure et noble de ma sœur Henriette.

Te souviens-tu ~~dans le royaume~~ du sein de Dieu où tu ~~habites~~ reposes, de ces longues journées de Ghazir où j'écrivais à côté de toi ces pages.

Oh! douces heures qui s'écoulaient, où

toi ~~silencieuse à côté de~~ moi, la mer, la montagne, les villes se déroulent à nos pieds

Tu copiais
Tu me disais un jour que tu l'aimerais, car fait avec toi
La mort nous frappa tous les deux de son sommeil
Quand je m'éveillais, tu n'étais plus,
Tu sais aujourd'hui le mot de ce mystère, dis-le à ton pauvre ami
Lis ce livre

Sur ce canevas, sans modification de plan, sans introduire autre chose que des idées secondes, Renan compose peu après un texte assez proche de celui qui a été publié :

Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir où, seul ~~à côté de toi~~ avec toi, j'écrivis ces pages inspirées par les lieux que nous venions de parcourir. Oh! douces heures trop vite écoulées, rêve d'or qui a fini par un affreux ~~cauchemar~~ réveil. Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque ~~feuille~~ page et la recopiais, sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ~~vallées~~ les ravins, les montagnes, les villes ~~et les hameaux~~ se déroulaient à nos pieds. (addition en marge : Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et profondes, tes doutes discrets me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées). Tu me dis un jour que ce livre-ci tu l'aimerais, d'abord ~~car~~ parce qu'il avait été fait avec toi, puis parce qu'il te plaisait. Au milieu de ces douces ~~pensées~~ méditations, ~~nous touchâmes tous deux aux portes de l'éternel repos~~ · quand je me réveillai, tu ~~n'étais~~ ne respirais plus. Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi ~~ton frère~~ que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer.

Le texte définitif marque une tendance nette à élaguer ce qui peut paraître grandiloquent. Ainsi la phrase : oh! douces heures ... a disparu; ainsi l'énumération : la mer, les villages... s'est raccourcie; ainsi : quand je m'éveillai tu ne respirais plus a fait place à : je me réveillai seul. En revanche, la seule phrase ajoutée après les deux premiers brouillons et qui se

trouve dans la dédicace imprimée : « Si parfois tu craignais pour lui (ce livre) les étroits jugements de l'homme frivole, toujours tu fus persuadée que les âmes vraiment religieuses finiraient par s'y plaire... » peut être considérée comme une réponse aux événements tumultueux qui marquèrent l'apparition de la *Vie de Jésus*. Sous une forme à dessein idéologique, Renan énonce son dédain pour tout lecteur qui ne se placerait pas uniquement sur le plan où lui-même avait eu soin de se cantonner. Le premier et le deuxième brouillons, écrits dans le calme d'une douleur récente, ne pouvaient refléter un autre état d'esprit que celui d'une sentimentalité brisée; au moment de publier son livre, Renan dut sans doute ajouter ces quelques lignes sur les épreuves. Elles ne figurent sur aucune des copies corrigées, mais parurent dès juillet 63, lors de la première édition.

***

La préoccupation de ce que deviendrait après sa mort son œuvre littéraire ne semble germer dans l'esprit de Renan qu'en 1864 au moment où il entreprend son second voyage en Syrie. En 1862, il a déjà fait un testament très court, mentionnant seulement la petite maison de Tréguier et les quelques titres de rente qu'il possédait avec sa femme. Deux ans s'écoulent et le testament qu'il laisse entre les mains de Berthelot est cette fois minutieusement détaillé :

« *En ce qui concerne mes écrits :*

Si je venais à être frappé par la mort dans le voyage que je vais entreprendre, je désire : 1° que le soin de ma succession littéraire soit confié à une commission de cinq personnes, à savoir, en première ligne ma chère Cornélie, 2° M. Berthelot, 3° M. Egger, 4° M. Sainte-Beuve, 5° M. Scherer... 2° Ces cinq personnes veilleraient à ce que mon Histoire des Apôtres *soit publiée, telle que je la laisse, bien qu'inachevée. Il faudrait seulement noter que ce n'est là qu'une ébauche, un canevas de faits que je me réserverais d'animer. Il faudrait corriger les inadvertances de style. M. Egger vérifierait les citations d'auteurs grecs, n'en laisserait aucune de seconde main. M. Scherer ferait la même chose pour les citations bibliques. Il faudrait*

corriger toutes les expressions abstraites ou de mauvais aloi que j'ai laissées, me réservant de tout réduire plus tard au style pur et classique de la Vie de Jésus. *3° On publierait ma lettre sur l'usage qu'il convient de faire du IVe évangile dans la* Vie de Jésus, *telle que je la laisse. 4° On ferait à la* Vie de Jésus *les corrections que j'ai indiquées sur l'exemplaire que je laisse à M. Berthelot. 5° M. Egger veillerait à la continuation de la* Mission. *6° M. Egger serait juge de l'usage qu'il convient de faire de mon* Mémoire sur l'étude du grec au Moyen-Age. *6 bis. M. Bréal jugerait s'il se trouve plus tard quelqu'un pouvant faire mon second volume des* Langues sémitiques *avec le manuscrit que je laisse, les notes que j'y ai jointes, et les directions que j'ai données à mon cours. Peut-être M. Levaillant? 7° M. Berthelot se chargerait de la publication de mon* Avenir de la Science. *On y ferait des corrections de style dans la mesure agréée par M. Sainte-Beuve. 8° On publierait des volumes de mélanges de mes articles dans les* Débats *et la* Revue. *9° On ne donnerait de ma correspondance, des lettres de ma sœur, etc. que ce que Cornélie et M. Sainte-Beuve approuveraient de donner. On sera toujours très sobre à publier des lettres de moi. Ce ne sont pas là mes écrits. 10° Cornélie jugera ce qu'il convient de donner des lettres et écrits divers d'Henriette.* »

Le testament de 1888 ne devait démentir — les noms des amis morts exceptés — aucune de ces dispositions. Il est, comme le précédent, fort précis sur les ouvrages qui restent en cours de publication et sur les legs à faire à l'Institut ou à la Nationale. Il contient la touchante expression d'une confiance sans limite pour sa femme :

Pour mon œuvre littéraire, j'entends que ma chère épouse Cornélie Scheffer me remplace entièrement après ma mort. Elle connaît les moindres détails de mon œuvre, elle a été initiée à mes plus intimes pensées. Dans tous les doutes qui pourraient surgir, c'est elle qui pourra dire quelle eût été ma volonté.

Mais l'inquiétude tourmente à nouveau l'écrivain au sujet d'une possible publication de sa correspondance. Renan, à cette époque tardive de sa vie, se remémore les centaines de lettres de lui qui courent le monde et qui ont représenté des

aspects si différents de sa pensée. Il excepte de cette crainte d'une publication posthume les lettres de sa jeunesse à sa mère et à sa sœur, celles-là étaient ordonnées, divisées en paragraphes, c'était l'histoire d'une crise intérieure, dépouillée des menus incidents d'une vie monotone. Les autres, qui se rapportent à une difficulté de carrière, à une publication indésirable, ont nécessité quelquefois trois ou quatre « états » différents; comment pourraient-elles porter le cachet de sagesse dont Renan tenait à revêtir ses hypothèses les plus hardies? Cette difficulté dans la mesure épistolaire, Renan l'a ressentie à toutes les époques de sa vie littéraire. Souvent, un premier brouillon recouvert de ratures était donné à sa femme ou à sa sœur qui le copiait, parfois Renan, surtout au moment où des crises de rhumatismes le faisaient souffrir, les dictait. Les modifications se superposaient ainsi jusqu'au départ de la lettre, départ qui n'était pas toujours assuré puisque nous retrouvons dans ses papiers une grande quantité de lettres prêtes et non expédiées. Ces hésitations et ces impatiences ont été fort bien résumées par Renan dans la préface des *Souvenirs d'Enfance* : « Écrire une lettre est pour moi une torture. » D'innombrables brouillons, incroyablement surchargés, prouvent abondamment que le mot torture n'était pas exagéré.

***

L'ordre et la minutie un peu solennelle des dispositions testamentaires de Renan ne donnent pas une idée très exacte du rôle important que jouait dans la vie de l'écrivain l'océan de notes, de phrases inachevées, de thèmes à développer, entassement d'un demi-siècle où, à la fin de sa vie, il se mouvait à l'aise, instrument de travail dont sa mémoire gardait le minutieux inventaire. L'exploration de ce maquis permet de suivre sa pensée depuis sa formation, pensée à la base de laquelle est presque toujours une documentation érudite. La manière d'écrire, la fabrication d'un morceau, les recherches d'une expression s'y révèlent. On y voit la complète indifférence de Renan devant les répétitions de mots, tel le mot « vif » qui revenait si volontiers sous sa plume. Les répétitions

d'idées ne lui répugnaient pas davantage. Amené à développer un thème sur lequel, à la lumière de ses notes, il retrouvait la cours chronologique de ses préoccupations dominantes, que de fois n'a-t-il pas soumis son idée à des formes à peu près identiques! Ainsi, au dos d'une lettre quelconque venant du Ministère de la Guerre, datée du 1er avril 1884, nous trouvons : « France, aimez-la malgré ses fautes. » Cette pensée, ou du moins cette manière de l'exprimer, n'est donc point antérieure à cette date. En 1885, il écrit : « Pauvre et chère France, non tu ne périras pas, car tu aimes encore et tu es encore aimée. » En 1886 : « Pauvre France... vous la verrez vengée, florissante, apaisée. » En 1888 : « Pauvre France, elle aura encore son heure... » En 1889 : « Pauvre patrie, c'est parce que nous l'aimons que nous sommes un peu durs pour elle. »

On pourrait multiplier les citations à l'infini. Elles montreraient toutes le procédé de travail dont Renan ne s'est jamais départi. D'un bout à l'autre de sa vie, il n'y eut aucune dissociation entre l'immense marée montante des papiers; les envers de lettres, les carnets, les cartes d'invitation où, à toute heure du jour et de la nuit, il griffonnait les termes même qui allaient figurer dans son œuvre et le cheminement de sa pensée.

Un détail pris sur le vif date de la fin de la vie de Renan. Éloigné pendant quelque temps du Collège de France par la maladie, il continuait à vivre en idée au milieu des piles et des tas qui encombraient sa table, désordre au milieu duquel il se retrouvait fort aisément. Des bords du lac de Genève où il se repose, il écrit à son fils Ary :

« *Assieds-toi à ma place, dans mon cabinet. Tu as devant toi un tas de grandes enveloppes superposées me servant de sous-main. La troisième enveloppe ou à peu près contient, agglomérées en un coin, des notes au crayon, que tu reconnaîtras tout d'abord pour être de date récente. Je ne crois pas que tu puisses hésiter; ce sont des bouts de papier portant des notes écrites en voiture ou pendant la nuit, c'est-à-dire à peu près illisibles. Mets cela sous enveloppe et adresse-les-moi tout de suite.* »

... A peu près illisibles, avouait Renan. Mais non. On finit par s'habituer au mystère de ces abréviations, aux formes

fantaisistes des *t* qui coupent de leur panache le mélange inextricable des lettres sans boucles. On aime à rencontrer, voisinant avec les graves problèmes des dépenses du laboratoire de François Franck, les feuilles maladroitement quadrillées par Renan où il marquait tous ses rendez-vous, les visites quotidiennes de Berthelot, les dîners à sept heures chez Victor Hugo, ce qu'il nommait lui-même ses *facienda* et ses *mangienda*. Combien réaliste le dos d'une lettre où on lui annonce le suicide d'un de ses bons élèves : « Vivre sans penser, sans travailler lui parut plus triste que la mort! » griffonne-t-il comme s'il cherchait une excuse au malheureux. Un peu plus bas, il reste encore quelques centimètres de papier blanc, c'est assez pour que Renan, poursuivi par l'émotion résume d'un trait la vie de son disciple : « Vie austère, effort, travail... ta tristesse! »

Plus proches encore de l'intimité de Renan sont les derniers papiers retrouvés dans ses poches ou sur le bord d'une table de nuit dans le désordre de l'agonie. Ceux-là semblent écrits comme par un automate, avec la maladresse de doigts affaiblis, au hasard des crayons de couleur et des enveloppes des derniers courriers. Quelque difficulté de lecture que puissent présenter ces lignes à demi effacées, elles enchaînent la suite exacte de ses pensées. Alors que le philosophe avait rompu avec la vie corporelle et cheminait vers l'infini, les notes continuent à s'amonceler de plus en plus confuses, de plus en plus grises. Les mots avec lesquels il semblait toute sa vie n'avoir fait qu'un : religion, infini, humanité, amour, les voici dans ses « brouillons » de mourant, dans les coups de crayons saccadés où se dessine encore une ponctuation juste, où éclate parfois une citation. Comme si la longue habitude de recherches et de création ne voulait pas s'éteindre, on eût dit qu'il aimait mieux laisser courir son crayon que remuer ses lèvres afin de ne pas détruire l'indiscernable amalgame qu'il formait avec sa pensée écrite. Lui-même d'un trait mi-jovial, mi-sérieux fixait son emploi dans l'au-delà : « Archiviste de moi-même; durant l'éternité, remuer mes papiers, mes livres... »

HENRIETTE PSICHARI

LE
DÉTACHEMENT DE L'AHANSAL

Soir de novembre. Ciel doré d'Afrique. Sur la plaine sans moissons les cailloux alternent avec les absinthes. Des tourterelles roucoulent. La terre est paisible. Sur l'horizon limpide, des pluviers tracent une ligne mélancolique et vaine.

A peine marquée par des bourrelets de sable, la piste filait vers un marabout étincelant de blancheur, la crête d'une palmeraie enfouie dans les dunes, plus loin vers des collines à demi effacées où éclataient des pans de murailles rocheuses. L'air était sec, léger, d'un invraisemblable cristal. Des alouettes huppées voletaient sans ordre à travers la plaine déserte.

Au milieu de cette solitude, un ravin s'ouvre brusquement à pic dans l'argile. Aucun mouvement du sol n'en décelait la présence. Au fond de cette vallée inattendue, couverte de sorghos et de tamaris, le Tensift traîne paresseusement ses eaux chargées de limon entre des berges basses. Un vol de bécassines qui tourbillonnaient en d'immenses cercles s'abattit soudain sur les marécages.

Le chasseur avançait avec précaution vers un coude de la rivière, retenant son souffle, le cœur battant. Chasser, divin plaisir. Le soleil accablait la terre. Le monde semblait infini. Pas d'autre bruit que le gazouillis de l'eau limoneuse sur les cailloux, le cri clairsemé d'une bécassine. Il s'arrêta, essouflé d'un inconcevable bonheur. C'était donc ça, la vie? Ce soleil, cette solitude, cette vallée de conte arabe, cet essoufflement de plaisir? Un bruit soyeux traversait les airs au-dessus des

champs de tamaris, remontant l'oued à tire-d'aile. Il épaula, fit feu. Une pluie de sarcelles tomba dans les herbes marécageuses.

— La vie est belle, — cria-t-il.

Son compagnon chassait sur l'autre rive. Il était loin. Personne ne l'entendit que les hautes berges d'argile, le vent chaud. Dieu merci! quel enfantillage de crier ainsi dans le désert son amour de la vie!

Sur la falaise désolée de ce canal de verdure, large d'un kilomètre, où miroitent des nappes d'eau, deux Sénégalais accroupis, les rênes des chevaux autour de leurs bras, attendent le retour des chasseurs. Un autre coup de feu étouffé ébranla l'air tranquille.

— Lieutenant Bréhant y a bon chasseur, — dit sentencieusement un Sénégalais en crachant par terre.

— Lieutenant Saint-Bris y a meilleur, — répond son camarade avec détachement. — Moi, lui dire venir dans mon pays. Y a bon à Mopti chasser la grosse bête.

— La grosse bête Bambara, — interrompt Diabé qui est Oualoff, avec un large rire.

— Toi y a imbécile.

Sangaré vexé se retourne sur le sable en maugréant, mais il n'y a que ses camarades de Bissandougou pour le comprendre. Diabé, triomphant, interroge la vallée, la bouche ouverte, ses yeux blancs clignotant entre de grosses rides noires.

— Mon lieutenant y a être bon chasseur, insista-t-il en regardant du côté de Sangaré qui affecte de dormir.

On n'entend que le grésillement du vent dans les herbes sèches, une cigale entêtée.

Diabé crache de nouveau par terre avec colère.

Point d'autre écho que la cigale, une tourterelle. Le ciel s'affaiblit. Choisissant avec précaution une noix de kola dans son mouchoir, Sangaré ne l'écoute pas.

— Oualoff ne pas aimer kola, N'est-ce pas? — déclare-t-il avec impertinence.

Et sans attendre davantage, lui, riche fils de grand chef de village, renoue avec majesté ses noix dans son mouchoir écossais, le replace sous sa chéchia écarlate, s'étire, relève

enfin après de longues recherches un visage triomphant.

— Lieutenant Saint-Bris y a meilleur cavalier. Lui y a fils de général, grand chef.

— Comme toi, — riposte Diabé avec mépris. — Bambara y a toujours aimé galons. Ça y a bon pour femme Oualoff.

Diabé Boubou s'est levé avec dignité, dédaignant à la fin une querelle toujours renaissante. Le chasseur le plus adroit, le meilleur cavalier, l'officier le plus courageux, lui y a bien savoir, c'est le lieutenant Bréhant. Tous les Oualoffs, Toucouleurs, Bobos du peloton pensent ainsi, Diabé y a être vainqueur.

Debout, c'est un beau noir musclé, solide, majestueux, dont le méchant uniforme kaki n'arrive pas à voiler la splendeur. La chéchia posée de travers sur le sommet du front, sa large ceinture rouge étalée sur ses hanches, les culottes bouffantes sur les houseaux, il porte un énorme éperon au talon droit. Abritant ses yeux de ses larges mains étalées, il regarde longuement la vallée, les méandres silencieux de l'oued pâle, les cultures immobiles dans l'éloignement. Soudain, son visage s'éclaire. Il s'enlève sur ses lourds étriers, s'installe longuement sur sa haute selle arabe, puis Rapide en main, va se planter bien en vue sur le bord de la falaise, songeant avec un étrange orgueil à cet officier français, dont il est l'ordonnance, qui lui dit chaque matin :

— Bonjour, Diabé. Tu as bien dormi?

Au loin, dans les sorghos de cette étrange vallée, Didier de Saint-Bris vient de disparaître. De méchante humeur vraiment. Aurait-il encore manqué cette outarde? De Bramous se moquera de sa maladresse, réveillera tout à coup cette jalousie dont il a honte. Sans doute Jérôme aura-t-il été plus heureux. Toujours Jérôme devant lui. Le meilleur fusil, le meilleur peloton. L'enfant chéri du capitaine, du général, de tout le monde. Et pourtant il l'aimait; aussi loin qu'il remontait dans sa mémoire, il avait toujours éprouvé pour Jérôme cette même tendresse où se mêlaient l'exaltation, l'admiration, la jalousie et les remords. Dans toutes les circonstances de sa vie il avait été près de lui, et comment expliquer cette impossibilité d'aimer sans trouble, son plus cher compagnon?

Jérôme Bréhant, que chasse lui aussi vers le bivouac la fin du jour, a suivi de l'autre côté de l'oued toute la scène. Ayant rejoint son ami, il s'enfonce à sa suite entre les hautes tiges luisantes.

— Elle est touchée, Didier.

— Pourquoi me tromper? — riposte Didier de Saint-Bris avec humeur, — tu sais bien que non.

— Elle est tombée, — reprend Jérôme Bréhant avec douceur.

Il indique vers le sud, au delà du champ de sorghos, une touffe de figuiers au bord d'une plage de sable. Didier sans mot dire s'y précipite. Chasseur et chien bondissant, Jérôme a peine à les suivre. Soudain avec un bruit formidable, l'outarde intacte s'est relevée, après un rapide crochet, file droit sur les falaises. Deux coups de feu retentissent longuement dans le couloir.

— Encore manquée, — hurle Didier rageur.

Tranquillement, indifférent, Jérôme la vise. Didier voudrait lui crier qu'elle est trop loin, mais elle tombe, touchée enfin, comme une pierre. Jérôme a poussé instinctivement un cri de joie. Sa troisième outarde, sa trentième pièce. Quand, franchissant d'un bond la dernière séguia, Didier de Saint-Bris émerge enfin sur la berge marécageuse, c'est pour voir son ami au milieu du courant boueux, élever triomphant au-dessus de sa tête la bête morte.

— Sans toi, — dit affectueusement Jérôme, — elle ne se serait pas levée.

Didier de Saint-Bris sans répondre le regarda avec dépit. Jérôme Bréhant a jeté sur les joncs la pièce chaude, aux longues plumes tachetées d'un gris si tendre. Swift qui a manqué l'arrêt aboie joyeusement, mais d'un coup de pied Didier le fait taire. Un héron passe au-dessus des eaux jaunâtres qui se froissent contre les cailloux, les pattes pendantes. Sur la falaise où se découpe le groupe attentif des ordonnances, on entend les chevaux hennir.

— Rentrons, — grogne Didier de plus en plus maussade. — Nous sommes en retard. De Bramous nous a donné rendez-vous au gué à six heures.

— Je suis sûr que tu l'avais touchée, — commence Jérôme.

— Je te dis que nous sommes en retard, — répète Didier exaspéré.

Jérôme se tut. A quoi bon insister, puisque Didier avait raison? Ils firent quelques pas dans le silence du marécage, leurs longues bottes en peau de mouton gargouillant d'eau, puis remontant sur la berge chaude coupèrent à travers les tamaris.

— Ah! Didier! quel pays enchanteur! Quel chic métier et que je plains les civils, — s'écria Jérôme.

— Comme tu exagères! — dit son compagnon. — Tu es toujours ridicule.

Il avait parlé à la hâte pour cacher son irritation, car il éprouvait lui aussi ce même sentiment d'exaltation pour la plus belle vie du monde. Mais pourquoi Jérôme l'avait-il devancé?

Ils commençaient à remonter les pentes de la falaise d'ocre rouge, maintenant toute violette d'ombre. En face sur l'autre rive, le soleil étincelant enflammait les murailles d'un jardin abandonné, des aigrettes qui tournoyaient autour d'un arbre mort.

Jérôme Bréhant allait devant, sur le sentier étroit taillé de travers dans les terres érodées, mince, dégingandé, balançant d'une main son casque inutile, le fusil nu à l'envers posé délicatement sur son épaule, un chapelet d'oiseaux à la ceinture : bécassines, pluviers, sarcelles et trois outardes pour finir. Didier de Saint-Bris le suivait, plus court, plus épais, son arme banalement pendue à l'épaule, pensif, les mains sur les hanches. Puis venait le chien harassé, la langue pendante, couvert de boue, se levant, se couchant, regardant longuement ses maîtres qui disparaissaient sans l'appeler.

Le soir était calme, si doux que les tourterelles des jardins paraissaient roucouler encore, mais ce n'était que le vent, un écho dans les falaises, une rumeur de l'ouïe surexcitée. Le ciel lumineux éclairait la terre d'un reflet qui semblait une phosphorescence.

— Didier, — disait Jérôme, par un jour pareil je donnerais ma vie pour la tienne.

— Quelle exagération! Tu plaisantes.

— Qui sait? — reprit pensivement Jérôme.

Le lieutenant de Saint-Bris eut un décevant sourire.

La vallée s'enfonçait peu à peu sous leurs pas dans l'ombre qui surgissait, transparente comme une onde invisible mais déchaînée. Cette vallée fertile où brillaient encore des eaux dorées devenait indistincte, irréelle. Une lumière jaillit tout à coup (comment s'était-elle allumée dans ces espaces solitaires de verdures et d'eaux?) au bord d'un champ où rappelaient des cailles, et soudain un air plus frais leur gicla au visage. Ils rejoignaient leurs chevaux.

Diabé rigide, au garde à vous. Sangaré moins dompté salue à peine les doigts ouverts.

— En route, — crie Saint-Bris.

Ils remettent aux ordonnances leurs fusils, leurs cartouchières, leurs ceintures de cuir garnies de nœuds coulants où est suspendu le gibier. A voir celles-ci si disproportionnées, les yeux de Diabé se plissent, disparaissent sous les lourdes paupières.

— Lieutenant y a être grand chasseur.

« Quelle faiblesse, pense Saint-Bris. Jérôme est trop indulgent, ne sait pas faire avec les hommes. »

Didier de Saint-Bris ruminait ces griefs imaginaires tout en regardant Diabé à la dérobée prendre la lourde ceinture d'oiseaux des mains de Bréhant, la soupeser, la mettre en bandoulière autour de son énorme poitrine. Que Jérôme était donc stupide de laisser un Sénégalais prendre tant d'indépendance! On ne commande pas à des noirs en se faisant aimer mais en se faisant craindre. D'ailleurs quelle absurde vanité de s'enorgueillir de son adresse à la chasse!

— En route, — ordonna-t-il une seconde fois d'une voix plus dure.

Il voudrait secouer cette obsession, mais comme c'est difficile.

Deux ans déjà que Jérôme est devenu son ami, deux années de guerre, les plus longues de toutes et qui marquent un cœur pour toute la vie. Pourquoi alors cette humeur, au fond de lui-même; sous des épaisseurs de remords, cette lame sourde de méchanceté?

N'est-ce pas hier, n'est-ce pas dans les années les plus recu-

lées de sa vie, qu'il avait vu arriver, au régiment de cavalerie où la mobilisation l'avait surpris, ce jeune officier de réserve, encore gauche dans son uniforme neuf, avec sa tête rasée, son air innocent et surpris de civil arraché à la paix? Hier? Il y a longtemps? Peu importe, ne s'étaient-ils pas sentis attirés l'un vers l'autre, n'avaient-ils pas éprouvé l'un et l'autre cette chaleur subite de la première amitié, le brillant officier ravi de partir en campagne et le jeune provincial balourd dont la voix n'avait aucune assurance au commandement et qui ne rêvait que d'obéir.

Hélas, dans la troisième année de la guerre, les hasards d'un état à fournir firent affecter d'office le jeune Saint-Bris à la Division marocaine. Les officiers manquaient : la cavalerie en était l'inépuisable réservoir. Quelle désillusion fut pour lui ce changement inattendu! Descendant d'une race à moitié éteinte, plein de susceptibilité et d'orgueil, mais généreux et tendre, il ne comptait parmi ses camarades que des amis. Mais le meilleur c'était Bréhant et ce fut lui le plus désemparé par ce départ. Depuis trois ans qu'ils combattaient côte à côte, ils ne pouvaient rien imaginer de plus triste que cette séparation. Tant de dangers traversés, tant d'heures découragées et vides, ces sentiments de solitude et de désespoir les avaient réunis davantage que n'aurait pu le faire une longue période de sécurité et de bonheur.

Doux, timide, un peu distant, Bréhant menait, au milieu des tranchées comme dans les petits villages de l'arrière, une vie assez effacée. Dans leurs intermittentes causeries, il évoquait parfois sa vie d'avant-guerre, dans une petite scierie du Jura qu'il dirigeait avec sa mère et l'aide d'une orpheline. C'était à peu près tout ce que Didier avait pu entrevoir du passé de son ami. Blessés tous deux à plusieurs reprises, ils se retrouvaient taciturnes et tendres, occupés des mêmes besognes éternelles : alertes, occupations de lignes, revues, tristes coups de main sous la protection des barrages et parfois repos précaires dans quelque village abandonné.

Didier aimait cette amitié sourde, cette admiration silencieuse, ce dévouement sans protestation que lui avait voué ce compagnon effacé et doux auquel sa rude province avait donné deux présents pleins de grâce : la timidité et la tendresse.

Ce fut un jour de convalescence que Didier avait présenté Jérôme à sa mère. Comment un être si séduisant pouvait-il avoir pour parent un si extraordinaire personnage? C'était une vieille dame rigide, le cou entouré de dentelles, vêtue d'une invraisemblable toilette blanche qui l'avait accueilli d'un surprenant :

— Ah! c'est vous l'ami de Didier, je vous félicite. Mon fils a bien de la chance de ne s'être pas encore dégoûté de vous. En général il ne garde pas longtemps ses amis. C'est de famille. Voyez-vous, avait-elle ajouté, nous sommes tous trop orgueilleux pour nous entendre avec les autres. Nous, nous et nous. N'est-ce pas, Didier?

Quelle étrange prédiction! Jérôme avait levé les yeux avec surprise sur la vieille dame peinturlurée qui fixait son fils immobile. Mais comment Didier eût-il pu devenir jaloux au milieu de leur dangereuse existence? C'était l'affaire de cette personne autoritaire et fantasque, engagée sans cesse dans des procès avec les membres de sa famille, jalousant par désœuvrement les uns et les autres.

Depuis trois ans il ne s'était jamais élevé entre les deux amis le moindre nuage, Jérôme timide et soumis, paraissant à peine un égal, Didier n'abusant jamais des privilèges de sa naissance. Non, rien ne les avait séparés dans cette commune misère qui les mettait tous deux au même plan.

Aussi lorsqu'il eut pris contact avec l'escadron de spahis auquel il était affecté, le premier souci de Saint-Bris fut-il d'engager des démarches pour faire venir son ami. Ses premières tentatives restèrent vaines, mais peut-être aurait-il fini par réussir si son escadron n'avait été rappelé au Maroc sur le front de l'Altas. Cette fois, Didier plus heureux obtint du général de Vars à Marrakech que Jérôme vînt le rejoindre.

Hélas, au Maroc, dans la facilité et l'indépendance, les choses changèrent. Bréhant devint un autre homme et la vieille dame confinée dans une terre de Sologne commença d'avoir raison. Subitement transporté dans un monde de féerie et de guerre au milieu d'officiers désinvoltes dont la vie rappelait parfois, dans son aimable et héroïque liberté, celle de leurs camarades des Indes, Jérôme eut vite fait de gagner en aisance et en charme. Sa timidité disparut.

Sa jeunesse s'épanouit. Son allant, son enthousiasme, son courage lui gagnèrent vite les sympathies. S'il montait médiocrement à cheval, il rachetait cette iufériorité par une telle simplicité que le modeste coupeur de bois ne rencontrait que des égaux dans cette armée de métier, la plus belle du monde.

De ce changement, que Saint-Bris appelait tout bas une trahison, celui-ci éprouva un profond désenchantement. D'autres que lui recevaient les gentillesses de Jérôme. D'autres le considéraient comme leur ami. Saint-Bris devint jaloux et peu à peu, comme une eau pourrie gagne sournoisement une eau limpide, la prédiction de sa mère commença de s'accomplir.

— Il me doit tout, se disait-il en surveillant Jérôme au milieu d'un cercle joyeux, et il n'a pas l'air de s'en souvenir.

D'abord, Didier avait repoussé ces pensées si lourdes de misère et de honte, mais elles étaient revenues à la charge comme un vol d'oiseaux acharnés, au cercle militaire, à l'exercice, pour des incidents absurdes : un ordonnance plus dévoué, une Sénégalaise plus habile à laver son linge, une tente mieux montée. Et le mal continuait à mordre son cœur.

Mais Jérôme ne semblait pas s'en apercevoir.

Les chasseurs remontent à cheval dans la direction du camp. La nuit vient sans hâte. Du côté de Marrakech, un palmier perdu allonge démesurément son ombre. Le marabout de Moulay Idriss se couvre de cendre. Vers le sud brûlent à feu doux les premiers contreforts de l'Atlas parsemés de douars, de zaouïas, de cultures étroites, de casbahs fortifiées, çà et là, d'oliveraies centenaires trempant d'énormes racines dans des séguias d'eau courante.

— Ah! Didier, — reprit Jérôme incapable de garder longtemps le silence, — près de toi je ne me sens jamais seul.

Didier détourna la tête, cette affection sans nuage l'accablait de honte et de remords. Ah! s'il pouvait aimer un jour avec cet abandon, sans envie ni convoitise, comme un enfant aime sa mère? Est-ce l'habitude quand on aime, de tant souffrir?

— Que deviendrait sans toi le charme de cette vie, — continua Jérôme, — chasses, diffas, reconnaissances, visites aux caïds, barouds au soleil, combats sans haine, juste assez acharnés pour obtenir la soumission de l'insoumis.

— Je sais, — répliqua Didier avec rudesse. — Il n'aimait pas cette assurance de Jérôme. Son regard s'enfonça dans le regard pâle de son ami.

Les chevaux trottaient sans bruit sur le sable mou. On entendait parfois le choc d'un fer sur une pierre, le bruit des lourds étriers de la remonte contre un soulier à clous, le cliquetis d'une gourmette mal serrée. Chaque Sénégalais tenait sur sa cuisse le fusil de son maître. Diabé, en outre, portait le chien en travers de sa selle, sur ses sacoches gonflées d'avoine.

Un oiseau s'envola sous les pas des chevaux. Ils sursautèrent.

— Un pluvier des sables, — dit Jérôme avec regret.

— Pressons-nous, — coupa son ami.

Ils firent ainsi quelques kilomètres au galop sans mot dire. Le soir s'épaississait lentement. Des fumées montaient dans le lointain. Quand les chevaux ralentirent, Jérôme reprit :

— Didier, nous sommes trop heureux. Il y a quelque temps encore, le front, la sale guerre à l'allemande, les combats irrévocables et tristes, et maintenant cette paix, ce camp qui fume, cette chasse dans le bled avec des compagnons exquis, et demain peut-être, un combat au soleil, un vrai combat, le premier après quatre ans de guerre.

— Et dire, — reprit-il, après quelques instants de silence, — que je dois ce bonheur à certain fils de général qui, désigné pour le Maroc, n'a pas voulu se séparer de son ami.

— Naturel, — dit laconiquement Didier de Saint-Bris, distrait par Diabé qui trottait devant lui.

Que regardait-il donc avec tant d'attention? Diabé évidemment avait commis une faute. Il n'aurait pas dû accrocher ainsi son fusil au troussequin de sa selle. Une négligence pareille pouvait facilement amener la perte de l'arme. C'était, en bled insoumis un cas de conseil de guerre et pour l'officier responsable, un blâme, des arrêts. Les instructions de la division étaient formelles. Une arme moderne entre les mains d'un salopard, combien de chances d'être tué cela pouvait-il représenter pour les nôtres?

Didier tira brusquement les rênes de son cheval qui se remit au galop. Les autres l'imitèrent. A chaque instant l'arme menaçait de se décrocher et bientôt Didier la vit glisser silencieuse-

ment sur le sable. Encore vingt mètres et si Diabé ne s'est pas retourné c'est chose faite. Didier, lui, se retourne, et chaque fois la petite tache que fait le mousqueton se resserre. Enfin, il ne l'aperçut plus.

— Que regardes-tu donc? — demande distraitement Jérôme.

— Rien, — répond Didier troublé, et il remit son cheval au pas.

Quel démon l'avait inspiré?

Une demi-heure plus tard, un groupe pareil au leur galopait sur leur droite dans la direction d'une zaouïa perdue dans les sables.

— Hello, — cria soudain tout près d'eux une voix joyeuse. — Que rapportez-vous?

— Et vous, mon capitaine? — hurla Bréhant.

Le galop hachait leurs paroles, les dispersant aux alentours comme des graines éclatées.

— Manqué les canards dans le grand coude de l'oued. Tué deux outardes quand vous avez passé le gué. Treize cailles.

— Outardes trois, — criait toujours Bréhant excité. — Bécassines six, perdrix huit.

— Le cochon, — cria Bramous, — c'est un as.

— Sarcelles, neuf, d'un seul coup de fusil.

Bramous haussa les épaules éclatant d'une joie naïve.

— Sans blague! — parvint-il à crier.

— Voyons, — ajouta-t-il, — elles étaient peut-être sur une seule ligne, déployées en tirailleurs ces sarcelles, comme une troupe de fantassins en service de campagne. Un seul plomb aurait suffi. Pourquoi user une cartouche, lieutenant de réserve Bréhant? Qu'en pensez-vous Saint-Bris?

Didier ne répondit pas. Pourquoi subitement, devant l'entrain du capitaine, devant cette sympathie pour son ami, ce bizarre pincement, cette obsession? Il était, à ses heures, plus adroit que Jérôme.

Il y eut dans leur dos une bousculade.

— Mon capitaine, moi y avoir bien vu tomber oiseaux. Moi bien savoir compter jusqu'à dix.

— Imbécile, — murmura Saint-Bris agacé.

— Diabé, — dit en riant le capitaine, — toi bon soldat, bon observateur.

Diabé immobile, la tête fixe, les yeux brillants, restait figé au garde à vous. Son cœur se gonflait d'orgueil.

— Fous le camp, — hurla Bramous.

Diabé sans mousqueton (mais avait-il le temps dans cette allégresse de penser à son arme?) reprit sa place parmi ses compagnons, jouissant en secret de son triomphe. Sangaré le regarda en ricanant : « Oualoff y a pas de cervelle. »

— Et vous, Saint-Bris? — demanda Bramous.

— Rien, mon capitaine.

Jérôme intervint :

— Nous avons tué le gibier ensemble.

— Quel gibier veux-tu dire? — interroge Didier avec une maladresse voulue.

— Vous mettrez-vous d'accord? — demande ironiquement Fortoul. — Nous ne sommes pas à un concours de tir.

— C'est bien ce que je disais, — conclut Didier maussade.

Les deux troupes s'étaient fondues en une seule. A travers les touffes d'asperges sauvages et les foggaras souterraines, les spahis trottaient sur une seule ligne, aucun d'eux, Bambaras, Oualoffs, Toucouleurs, Mandingues, Baoulés ne consentant à être le dernier. Déjà la vallée encaissée était perdue au pied des montagnes.

Les quatre officiers allaient maintenant devant, couverts de poussière, des plaques de sueur entre les omoplates, harassés, bavards, exubérants (même Didier), enivrés de cet air du bled, de leur fatigue, de leur adresse, de la vie.

Bramous en tête, le regard pâle, balancé avec désinvolture par son grand irlandais, son képi bleu numéro 3 sur l'oreille. Fortoul plus rigide, ramassé sur ses étriers, le casque enfoncé sur les yeux, un poing sur la hanche. Saint-Bris correct et souple, les genoux bien placés, poussant avec aisance son tarbais à longs poils, et fermant la marche, les jambes pendantes, ayant vidé les étriers, Bréhant de travers sur sa selle, les rênes molles, son casque pendu à son bras.

Le jour laiteux avait presque disparu. Des lumières scintillaient au ras du sol. Une étoile plus brillante que les autres,

au cœur bleu, montait insensiblement dans le ciel éteint.

Sur leur droite, au milieu du bled désert, on apercevait, comme un décor, un grand quadrilatère de jardins enveloppé de murailles ébréchées sur lesquelles pendaient des branches d'oliviers. Une eau argentée par le dernier rayon du jour bouillonnait dans un canal qui filait perfidement vers le sud. Au loin, tout près, les montagnes étaient piquées de lumières mystérieuses.

— Les salopards se rassemblent, — murmura le capitaine de Bramous. — Il pourrait bien se faire que nous ayons un de ces jours un coup de chien.

— Que Dieu vous entende, — s'écria Bréhant.

— Quel enthousiasme! Savez-vous, Bréhant, qu'il en faudrait beaucoup comme vous en Afrique. Mais le Maroc serait pacifié trop vite, — ajouta-t-il avec une sorte de mélancolie, — et alors que deviendrions-nous? Tous civils. Vous voyez ça, Saint-Bris?

— J'ai encore une bonne nouvelle à vous annoncer — ajouta-t-il. — Depuis deux jours la harka du Pacha campe dans les environs de Demnat.

— C'est bon signe, — reprit Bréhant exalté. — Le baroud n'est pas loin.

Avait-il élevé un peu la voix? forcé le ton? le lieutenant de Saint-Bris le regarda avec un air de reproche qui peu à peu se chargeait d'irritation et de désavœu. Laissant filer le capitaine, il se rapprocha de son ami et lorsqu'il fut botte à botte avec lui :

— Ça ne te coûte rien, les platitudes devant le capitaine?

Il parlait à voix basse, d'un ton presque étouffé en détachant les mots qui portaient tous comme des pierres. Jérôme avait levé tristement la tête.

Une lueur plus vive apparut et le jardin qui semblait lointain s'ouvrit brusquement devant eux.

Des feux couvaient de tous côtés sous les branches. Ils sautèrent une foggara ruinée, passèrent à travers une brèche et se trouvèrent dans la nuit des arbres. Des oliviers énormes, aux troncs tourmentés, s'enfonçaient dans de mystérieuses ténèbres. Des sentinelles veillaient près des chevaux. Un Séné-

galais faisait rôtir le gibier de la veille. Une odeur de bécassines parfumait l'air.

A peine arrivé, Bramous vit venir à lui son sergent-major. A son salut réglementaire le capitaine répondit par un « Bonsoir. Quoi de nouveau? »

— Malades, néant, — commença le chef. — Chevaux blessés, néant. Revue d'armes (elles étaient prescrites chaque soir, ordre de la division. Saint-Bris tressaillit), néant.

— On a signalé des vols, — reprit le capitaine. — Vous mettrez au rapport : conseil de guerre pour toute arme perdue. Je n'accepterai aucune excuse. Compris, Miolandre?

Didier s'était éloigné. Un air d'angoisse s'était répandu subitement sur ses traits.

« Mon Dieu, songea-t-il avec épouvante, qu'ai-je fait? »

— Pas de nouvelle du général? — demanda Bramous.

— Aucune.

— Écrivez.

Le Sénégalais invisible qui suivait son chef éleva sa lanterne. Du haut de son cheval, la main posée sur l'encolure encore chaude, le capitaine dicta ses ordres.

— Demain, repos. Le capitaine chassera l'outarde avec un demi-peloton de service. Départ trois heures. Rassemblement à la séguia. On prendra le repas de midi sur le terrain. Consignes particulières données aux ordonnances de Messieurs les Officiers. Double ration de kola pour les rabatteurs.

Ils étaient tous rabatteurs dans cet escadron, unique en Afrique, préféraient tous la chasse au repos. Ils aimaient les marches ingénieuses à travers les sorghos pour le plaisir d'entendre tout à coup les coups de feu de leur capitaine perdu dans l'éloignement.

A ce moment un planton, baïonnette au canon, amenait un rekkas exténué. Le capitaine prit les ordres des mains du messager et se penchant de nouveau sur l'encolure de son cheval les parcourut d'un regard à la lueur de la lanterne.

— Tiens, — dit-il joyeux, — je ne pensais pas si bien dire.

— Miolandre, — reprit-il avec le même détachement, — autant pour les ordres. Demain nous rejoignons le général. Écrivez : Ordres du capitaine.

« Demain départ trois heures. Point initial : piste de

Demnat à deux cents mètres environ de la face ouest du camp, la tête de la colonne à la séguia. Précautions habituelles de sécurité. Arrivée probable au camp du Pacha : six heures. »

Puis se tournant vers ses officiers :

— Et après-demain, Messieurs, s'il plaît à Dieu, engagement dans la montagne. Vous êtes content, Bréhant?

— Ravi mon capitaine.

Sautant enfin à bas de son cheval, Bramous s'assit sur une chaise de campagne devant une table pliante peinte en rouge comme tout ce qui appartenait à la popote de l'escadron. Sur une nappe à carreaux cinq verres étaient posés près d'une gargoulette. Jamais le rite ne changeait. Fortoul, Saint-Bris, Bréhant l'imitèrent. Les ordonnances avaient emmené les chevaux.

— A notre premier danger! — dit le capitaine en levant son verre.

Le soir était venu. Puis la nuit, et à travers les feuilles transparaissaient les plus belles étoiles. Autour des photophores tourbillonnait une nuée d'insectes.

— Boubou, demanda Fortoul, qu'y a-t-il pour le dîner?

— Nous être affamés, — insista-t-il.

— Y a pastèques, — répondit Boubou en se mettant au garde à vous. — Y a potage bouillon poudre. Y a asperges sauvages avec bécassines. Y a fèves, tomates et concombres. Y a outarde rôtie.

— Pas davantage? — interrogea Bréhant en souriant.

— Si l'on avait au moins un fantassin de Carcassonne comme invité, ça l'épaterait — dit Bramous épanoui à la pensée du festin. — Savent pas manger dans le bled. N'est-ce pas, Bréhant?

Bréhant acquiesça :

— Savent pas vivre, — compliquent tout.

Suspendu à des fourches de bois, leur dîner mijotait paresseusement sur des braises. Dans le camp paisible le couvre-feu avait sonné, mais une mince lumière filtrait encore le long des tentes et sous chacune le même groupe silencieux entourait une couverture où brûlait une bougie.

Assis autour de la table de campement les quatre chasseurs

écoutaient le toubib raconter des histoires absurdes. Trois ans de Mauritanie parmi les griots et les devins l'avait rendu sorcier. Déchiffrer les horoscopes, interpréter les songes, tirer les cartes, c'était sa manie. Bramous adorait le prendre en défaut.

— Voyons, toubib, pour être heureux à la chasse que faut-il faire?

Il riait d'avance d'une aussi extravagante question. Fortoul gonflait déjà ses joues de plaisir. Didier nerveux se versait obstinément de l'absinthe.

— Pour être sûr de ne pas manquer son gibier, mon capitaine, il y a plusieurs moyens : le premier est irréalisable dans ce bled.

Diabé, toujours excentrique, amateur de difficultés, apportait sur sa tête, pêle-mêle dans un couffin, la porcelaine et l'argenterie du bled : toute une vaisselle de fer. En un instant la table fut prête.

— Voyons ce premier moyen.

Les yeux du toubib avaient disparu dans un nid de rides concentriques.

— Poser son fusil à terre et le faire enjamber par une belle fille.

— Idiot, — clama le capitaine ravi.

— Le second plus difficile encore : c'est d'être adroit.

— Idiot, idiot, ne cessait de répéter Bramous de plus en plus enchanté. Vous entendez, Saint-Bris, ce qu'il raconte?

Saint-Bris n'écoutait pas. Le souvenir de sa faute le troublait. Avec ses présages, ses explications de songes le toubib l'exaspérait. De quoi se mêlait-il? Il aurait voulu être insouciant comme les autres, mais il était sombre et il éprouvait une angoisse affreuse.

La nuit était divine, d'une pureté insensée que ne ternissait même pas le souffle fatigué de la terre. L'éternité brillait au fond du ciel, aussi réelle que les étoiles, aussi compatissante que leur tendre lumière. Que devenait dans ce décor la faiblesse humaine?

Le camp reposait. Tout semblait endormi et cependant tout vivait d'une vie invisible, pas même silencieuse Sous la tente arabe : du thé, un guembri, des chansons. Sous les tentes

sénégalaises : une bougie, des jeux, des conciliabules, des récits de sorciers. Sous les oliviers : les chevaux à l'entrave, les mulets vautrés qui rêvent à la lune, agitent leurs oreilles, communiquent entre eux en regardant sur le sol tourner mystérieusement leurs ombres. Entre les pierres noircies : les derniers grésillements de la graisse de mouton dans les cendres chaudes.

Ils dînaient gaiement. Tout était neuf, enchanteur. Les gobelets d'étain étaient pleins du vin rouge de l'Intendance. Le pain d'orge, galette cuite entre deux pierres avait un bon goût de céréales. Fortoul racontait avec verve des histoires de guerres, d'Anglais dans les Flandres. Bramous des histoires de chasse. Tout le monde avait faim. On avait soif. Le toubib répondait à des questions saugrenues.

Le dîner fut long, trop court. Encore quelques heures et on lèverait le camp. Un air frais agitait l'ombre de la nuit. La lune filait à travers les oliviers légendaires. Le photophore ne suffisant pas, Bréhant avait fait accrocher aux branches basses des lanternes-tempête qui promenaient successivement sur les convives de minces rayures d'ombres. Les chiens étaient couchés sur le sable près des seaux de toile où rafraîchissaient les pastèques.

La table débarrassée, ils avaient commencé un poker. Didier était nerveux. Un coup de vent éteignit brusquement une des trois lanternes. Il frissonna.

— Mauvais présage, — murmura le toubib radieux, en abattant un full aux as.

La partie terminée, ils demeurèrent immobiles autour de la table, baignés par le charme de la nuit toujours pareille, toujours invraisemblable. Le toubib jouait machinalement avec les cartes restées au milieu de la couverture.

— Tirez-nous les cartes, — demanda étourdiment Bréhant.

Didier inquiet regarda son ami. Trop tard : Hugon avait aligné les cartes.

— Tenez, Saint-Bris, — dit-il au hasard. — Je vais vous dire votre pensée.

Didier sursauta.

— Je n'aime pas ces plaisanteries, — dit-il sèchement.

Il éprouvait une terreur croissante. Ses remords grandis-

saient. Si l'on avait connu sa pensée? Et pourtant elle était triste et désolée, car il souffrait d'une incompréhensible rancune envers celui, pour lequel peut-être, il aurait donné lui aussi sa vie.

On parla d'autre chose. Le vent faisait doucement claquer les tentes sous lesquelles on apercevait les lits découverts. Les ordonnances allaient et venaient, apportant des manteaux et des écharpes de laine, car déjà le froid de minuit commençait de se faire sentir.

Le lendemain, de toute l'étape, Didier ne revit pas son ami, mais il ne cessa de penser à lui. Que dirait-il quand il apprendrait qu'un de ses hommes avait égaré son arme? Il essaya de se persuader que ce n'était pas sa faute, mais il savait bien qu'il était responsable de son silence et qu'un signe de lui eût tout arrangé.

La piste serpentait aux flancs des contreforts rocheux, parmi les chênes verts rabougris et les colonies d'euphorbes d'un vert tendre et ciré. Vers le milieu de la matinée, Saint-Bris fut envoyé en flanc-garde le long d'une crête dénudée où bourdonnaient des abeilles. Il pouvait apercevoir au fond de la vallée une colonne qui s'en allait dans la même direction. C'était le gros de l'escadron, Bréhant en tête. Longtemps il chercha du regard l'homme auquel il manquait un fusil, mais il ne le trouva pas.

La journée passa lentement. Les collines s'élevaient peu à peu aux flancs des montagnes, vers des crêtes de plus en plus hautes, de plus en plus nues, devenaient elles-mêmes montagnes, hauts sommets de l'Atlas. Il bivouaqua sur place en formation de combat, sans que des crêtes voisines partît le moindre coup de feu. Tout était paisible et inoffensif : le soleil, la légère poussière soulevée par la colonne de mulets, cette marche vers un ennemi invisible, fuyant; Didier pouvait rêver, se souvenir. Il avait toujours aimé Jérôme, mais pourquoi devait-il souffrir de ce malheur? car existe-t-il un plus grand malheur qu'être jaloux de son ami? Que de fois avait-il essayé de se soustraire à cette impitoyable morsure, brusque comme le désir. Dans cette vie brûlante, Jérôme s'épanouissait. Ces chasses, ces colonnes lui donnaient un entrain et un

charme auxquels personne de ceux qui l'approchaient ne pouvait rester insensible. Que serait l'avenir?

Un coup de feu suivi de plusieurs autres claquèrent dans le ravin.

— Halte, — ordonna Didier. Quatre hommes avec moi.

Il en vint douze. Il partit le premier, au petit galop, droit devant lui, sur les touffes de lauriers d'où était partie la fusillade dont on voyait encore les fumées blanches. Dans la vallée, le convoi de mulets avait eu un instant de flottement. D'un bouquet de chênes verts montait un nuage rond qui se dissipait lentement. D'autres coups de feu claquaient de tous côtés, à l'aventure : quelques salopards venus jeter le trouble dans le convoi.

— En avant, — cria Saint-Bris à ses hommes.

Ils partirent à découvert sur la pente au milieu d'un essaim de balles. Saint-Bris, le premier à sa place de manœuvre. Penché sur l'encolure de son cheval, il galopait les dents serrées. Le bordj est occupé, les salopards s'enfuient à travers les couverts, laissant çà et là de petits tas d'étuis vides.

La colonne reprend sa marche et vers le soir, rejoint l'escadron campé sur le flanc de la harka. Bramous l'accueillit par un : « Sacrément bien dégagé le flanc gauche, Saint-Bris. Belle manœuvre... Chic officier... » qui remplit son cœur d'indulgence et de douceur. Comme toutes ses lâchetés vis-à-vis de Jérôme lui semblaient puériles et vaines! Quand il lui aurait avoué sa faute, son amitié ne connaîtrait plus de trouble.

Sous la tente du Pacha, le général de Vars prenait des dispositions pour le lendemain. Des serviteurs habillés de lainages vaporeux allaient et venaient, apportant des couffins, des plateaux recouverts d'un capuchon de paille. L'oliveraie où avait été établi le camp était pleine de groupes de soldats rassemblés autour des feux et l'on entendait de tous côtés dans la nuit limpide la musique aigre des guembris; les litanies des chanteurs, parfois accompagnées, parfois anéanties par le frémissement des cigales accrochées aux feuilles.

L'escadron formé en carré avait repris sa vie habituelle de bivouac. Chaque officier derrière son peloton, sa tente à quel-

ques pas de celles des hommes. Le camp endormi, Saint-Bris gagna la tente de Jérôme.

Celui-ci ne dormait pas. Il semblait préoccupé.

— Qu'as-tu? — demanda Didier.

— Rien, — murmura Jérôme.

Puis se décidant brusquement :

— Il m'arrive un ennui.

Le cœur de Didier se serra. Allait-il montrer son émotion, se trahir? Quelle folie d'avoir cru au repentir, d'avoir pensé qu'il s'humilierait devant son ami! Qu'était devenue tout à coup son amitié, ses remords?

— Quel ennui?

— J'ai un homme manquant.

— Qui?

— Diabé. Mon meilleur Sénégalais.

— Diabé, — répéta Didier.

— La veille d'un engagement, si on le reprend, c'est le conseil de guerre.

Didier devint blême. Il semblait égaré comme si ce fût lui le coupable. La tente était paisible. Une bougie brûlait en clignotant dans une lanterne à trois faces. On apercevait une cuvette de toile pleine d'eau fraîche.

— Que faire, — dit Jérôme, — c'est moi le coupable.

— Attends demain.

Didier rejoignit sa tente, mais ne put dormir. Ses remords s'agitaient en lui comme une eau qui achève de bouillir. Il se relevait, allumait sa lanterne et demeurait éveillé comme pour hâter le retour du jour. Il n'attendait rien pourtant, ni personne. Enfin à l'aube, comme il sortait de sa tente il aperçut un spahi étendu sur le sol. Il paraissait harassé. Ses houseaux étaient couverts de poussière. Saint-Bris le toucha du pied. C'était Diabé.

— D'où viens-tu, sauvage? — hurla Didier avec un immense saisissement de joie.

Diabé épuisé par un jour de recherches et de marches forcées n'avait plus la force de se mettre au garde à vous.

— Mon lieutenant, je vais t'expliquer. Moi y avoir perdu fusil à la chasse. Comment ça faire? Moi pas savoir. Moi

savoir. Moi partir. Si moi pas retrouver mousqueton moi pas revenir.

Il montrait enroulée à son bras la bretelle de l'arme.

— Diabé, — dit Saint-Bris, — tu es un chic type.

Mais au lieu de crier : « Jérôme, Jérôme, une bonne nouvelle » il retourna à pas lents, rageur, vers sa tente. Décidément Jérôme avait toutes les chances. Quelle veine insolente!

Il retourna à pas lents vers sa tente où il trouva le chef et son cahier d'ordres.

Le jour revenait peu à peu. Sur les contreforts encore endormis quelques casbahs resaient sombres. Le paysage s'était couvert de boqueteaux propice aux embuscades. Vers l'ouest, à une vingtaine de kilomètres, surgissait lentement, sertie de chaux, la casbah de l'Ahansal.

A cette heure matinale une lune à demi effacée descendait la pente nacrée du ciel. L'étoile du Bouvier brillait démesurément. Une brise froide agita soudain les oliviers immobiles.

Le lieutenant de Saint-Bris mit quelque temps à lire le rapport. Quelques instants plus tard il se présentait à Bramous et dut faire un violent effort pour garder une voix calme.

— Mon capitaine, j'ai une demande à vous faire. Je suis le plus ancien à l'escadron et à ce titre j'ai le droit, je pense, d'être désigné pour la reconnaissance de l'Ahansal à la place de Bréhant.

— J'ai désigné Bréhant parce que c'est son tour.

— Excusez-moi, — continua Saint-Bris. — Cette reconnaissance, vous l'avez dit, sera dangereuse? Accordez-moi cette faveur.

— Soit, — dit Bramous, — et bonne chance.

Ce fut le jour même qu'eut lieu l'occupation de la crête des Quatre arbres en direction de l'Ahansal. La harka du Pacha devait s'avancer par les ravins sud avec les batteries de 65. La gauche était abandonnée à une reconnaissance qui avait pour mission d'attirer sur elle le gros des partisans ennemis. Elle devait être soutenue à bonne portée par une colonne volante de spahis et de goumiers. C'est cette reconnaissance

périlleuse, jetée en avant sans soutien immédiat, qu'avait voulu commander le lieutenant de Saint-Bris.

Matinée d'automne dans l'Atlas. Paysage de montagnes pierreuses, taillis de chênes verts et de lauriers roses. On aperçoit distinctement les Quatre arbres en boule. Ailleurs quelques rares chênes biscornus épargnés par la foudre et la hache se tordent sous un ciel pâle. Des pistes blanches d'usure zigzaguent vers des cols invisibles, conduisant à des pays mystérieux qui ne sont portés sur aucune carte, mais dont les indigènes vantent la fertilité. Des traces d'anciens champs jaunissent les hauteurs presque inaccessibles et quand le vent se calme, aussi chaud que celui d'une fournaise, l'air a un goût de pierre brûlée et d'absinthe.

Entouré de quelques goumiers et du fidèle escadron de Bramous, le général de Vars qui devait ouvrir avec des pertes minimes tout un immense territoire insoumis : Aït Taguella, Aït Ali, Aït Attab, s'arrêta vers onze heures dans sa progression en avant.

Le baroud s'apaisait. Sur les pentes séchées de la montagne un douar brûlait silencieusement dans le soleil. Des murs de terre rouge, des figuiers de Barbarie s'échappait une fumée lourde, épaisse comme du chanvre, mais pas un être vivant, femme ou bête, n'apparaissait à travers l'incendie. Aucun voile bleu flottant entre les haies de cactus. Le paysage était redevenu désert. Du ciel blanc tombait une lumière morte. Le général de Vars se retourna :

— Où est Bramous?

Seul en avant de son escorte : spahis, goumiers, caïds, officiers de renseignements, le général de Vars cligna des yeux, tendit l'oreille. Sa figure bronzée, pleine de finesse et de ruse n'était qu'un regard tendu. Ses yeux pâles d'un bleu éteint et doux, soutenu par un réseau de rides, allaient avec insistance de la casbah d'Azilal où paraissaient les premiers cavaliers du Glaoui, à la crête des Quatre arbres, dans la direction de l'Ahansal encore tenue par un ennemi invisible, mais il n'entendait rien, que le vent mou et lourd, le piétinement des mulets de charge sur les cailloux de l'oued tari et, tout près de lui, des abeilles qui bourdonnaient dans les euphorbes.

— Bramous, — cria-t-il plus fort.

Sanglé dans un harnachement de cuir fauve, étincelant, son képi clair toujours penché, les yeux bridés, le capitaine bondit à travers les lauriers roses.

— Présent mon général, — cria-t-il avec gaieté.

— Je vois bien que tu es là, — dit le général d'une voix tranchante, — mais où est ton escadron?

— Collé aux cavaliers du Glaoui, prêt à les soutenir.

— Quelles sont tes pertes?

— Un sous-officier tué. Trois Sénégalais blessés.

Le général reprit après un instant de silence :

— La reconnaissance est partie?

— Oui mon général.

— Qui la commande?

— Saint-Bris.

— C'est un choix heureux.

Un toubib venait au galop, perché de travers sur un cheval à longue queue. Par quel tour de passe-passe ce médecin habitué au chameau se tenait-il à cheval?

— Huit morts, mon général, et une dizaine de blessés. Cela n'allégera pas notre marche.

— Attendons, — dit laconiquement le général.

Puis se retournant vers le capitaine :

— Comment va le petit Bréhant?

— Admirable. Des officiers comme lui...

— Oui, — dit le général sans poursuivre sa pensée. Depuis qu'il était arrivé, il n'avait pas cessé de s'intéresser à ce jeune officier qu'il connaissait à peine et chaque fois qu'il prononçait son nom, sa voix tremblait. Cet officier lui rappelait son fils tué en Alsace.

— Jacques, — dit-il, — il a trois ans de front, trois blessures. Ménage-le.

De l'éminence où ils se trouvaient au-dessus d'un ravin de lauriers encore en fleurs, on apercevait toute la bataille engagée sur les pentes de la montagne. A droite les cavaliers blancs du Glaoui caracolant dans un apparent désordre, comme dans un carrousel, déchargeant leurs armes contre d'autres cavaliers blancs. Le petit groupe de tête des spahis de Bramous dispersés dans les ressauts du terrain, le peloton du centre qui cheminait à travers des oliviers, et très loin déjà

la reconnaissance qui avançait à travers un terrain difficile. Le capitaine crut reconnaître Saint-Bris dont le mouchoir flottait sous le képi.

Tout cela était net, précis, semblait fixé pour l'éternité dans l'espace. Rien ne semblait avancer. A cette distance toutes ces troupes qui combattaient avaient l'air immobiles. Parfois le soleil giclait sur une arme. Quelques balles perdues bourdonnaient autour du général ganté, la lorgnette aux yeux, ramassé sur son cheval.

On entendait dans les accalmies de la fusillade qui crépitait de tous côtés, apportées par des souffles errants de vent chaud, les provocations de cavaliers ennemis qui appelaient leurs adversaires au combat et la réponse des cavaliers fidèles. Les chevaux hennissaient joyeusement. Les djellabahs ondulaient sous le soleil à la suite des étendards. Çà et là dans l'immense paysage tranquille, montaient de petits bourrons de fumée. Mais tout cela : ce combat dans la lavande et les euphorbes où le bourdonnement léger des balles se mêlait de si étrange façon à celui, plus violent, des essaims d'abeilles, ces clameurs, ces cris de rage et d'égarement, ce spectacle meurtrier qui ne donnait pourtant aucune sensation de carnage et de haine, ces groupes de mulets arrêtés dans les ravins, les mitrailleuses encore enveloppées de leurs gaines, c'était juste ce qu'il fallait d'acharnement pour sauver l'honneur, celui de vaincre sans haine les héros d'une cause sacrée, d'être vaincus par les meilleurs conquérants du monde.

La nuit était venue à travers les vallons maintenant déserts. Le camp du Pacha pansait ses blessures. Les coups de feu s'espaçaient dans les premières ténèbres, et, balayant des relents d'incendie, le vent agitait sans bruit le feuillage invisible des arbres.

On apprenait que les émissaires de la tribu repoussée étaient déjà en marche avec le bœuf de la targiba.

Sur un lit de camp, le lieutenant Bréhant délirait, le ventre entouré de bandages. Au dehors de la petite tente où deux hommes avaient peine à se tenir debout, le groupe impuissant de ses amis discutait à voix basse.

Assis sur le sol, le lieutenant de Saint-Bris tenait la main

du mourant. Le général se courba pour entrer, il le regarda un instant sans mot dire.

— Tu souffres, mon petit?

Mais Bréhant n'avait plus la force de répondre. Indifférent, il songeait à son enfance, à sa mère, et ses derniers regards allaient vers son ami immobile qu'il avait sauvé d'une mort certaine. De toute la guerre se levaient comme une mystérieuse moisson les souvenirs de cette amitié qui avait été toute sa vie. La destinée lui avait permis le plus beau sort du monde. C'est à peine s'il regrettait de partir.

A travers les pans relevés de la tente il apercevait un ciel immense et il pensait sans effroi qu'il allait bientôt découvrir le mystère du monde et que toute son histoire, et l'histoire de la création tout entière, allait bientôt lui apparaître sous un autre aspect jamais envisagé encore, toute différente de celle que les hommes croient comprendre, et, à ce moment-là enfin, divine.

En tenue de campagne, le général de Vars attendait il ne savait quoi, atterré par la brutalité du destin. Il passa la main devant ses yeux, voulut parler, toussa longuement en proie à une crise d'asthme. On alluma une lanterne.

Pour la troisième fois, Fortoul lui expliquait comment Bréhant n'avait cessé depuis le départ de la reconnaissance de trembler pour son ami; comment, poussé par ses pressentiments, il avait obtenu du capitaine la permission de surveiller de plus près le détachement.

Ce fut vers le soir que s'étant rapproché, il découvrit une embuscade placée pour anéantir la reconnaissance à son retour. Bréhant étant tombé sur elle à l'improviste attira sur lui la colère des Chleus et Saint-Bris ne put que recevoir dans ses bras son ami grièvement blessé.

L'ennemi fuyait. Mais à quel prix?

Le toubib sortait de la tente. Le général, anxieux, se rapprocha.

— Existe-t-il une chose à tenter pour le sauver?

— Rien, — répliqua brutalement le docteur en enlevant son casque qu'il avait gardé sur la tête dans son désarroi. — Plaie au ventre. Il faudrait une opération.

— Une opération, — répéta le général.

— Et le calme le plus absolu ensuite. S'il ne meurt pas dans la nuit, que va-t-il devenir demain sur un cacolet en plein soleil?

— Je ne peux pourtant pas arrêter la colonne. Nous sommes cernés de tous côtés, — dit le général en passant la main sur son front.

Saint-Bris toujours immobile, anéanti, n'avait pas lâché la main de son ami qu'il tenait de plus en plus délicatement à mesure que la vie s'en retirait. Une angoisse sans borne l'accablait. Jérôme allait mourir. Il mourait pour lui. Son amitié ravagée depuis des mois par l'envie renaissait, touchante et forte, plus vive encore comme si la douleur et la reconnaissance lui avaient donné une nouvelle vie. Comme autrefois. Plus profonde encore. Il songeait à Jérôme avec désespoir...

Il revoyait ce premier jour du front où il avait vu Bréhant. Des mitrailleuses invisibles crépitaient sur la pente d'une colline. Son courage tranquille, sa simplicité l'avaient émerveillé.

Qu'y avait-il dans ce cœur silencieux sur lequel il ne s'était jamais penché? Quelles joies, quels souvenirs? Il parlait si peu de lui. Parfois de sa mère, de cette orpheline qui vivait dans leur demeure. Le cœur de Didier débordait de regrets. Il aurait pu se rapprocher de son ami, jouir davantage de sa présence et il avait préféré être jaloux. Cruel aveuglement. Éternel mystère des hommes. Il s'aperçut avec terreur qu'il ne savait rien, qu'il ne l'avait jamais interrogé avec insistance. Il pensa que Jérôme n'avait peut-être pas eu une enfance très heureuse et que le Maroc qui les avait désunis, avait été sans doute pour lui une époque magique de bonheur.

Et c'était ce temps-là qu'il avait choisi pour se détacher de lui.

Quels remords! Un être si dévoué et si tendre, à qui il devait la vie. Que pouvait-il pour lui maintenant? C'était hier qu'il aurait fallu laisser parler son cœur. C'est toujours hier qu'il aurait fallu agir. Mais a-t-on jamais le temps? Y songe-t-on seulement quand le monde tout entier, on le ramène à soi-même?

De temps à autre, Jérôme levait sur lui un regard vacillant. Son cœur exhalait sa dernière chaleur. Ses derniers batte-

ments étaient pour Didier et il continuait de poser sur son ami effondré un regard limpide qui donnait aux choses un léger tressaillement. Désemparé en face de ce drame, Didier sanglotait, mais déjà, comme détaché du monde Jérôme le regardait sans mot dire, ne regrettant rien, comblé par cette dernière journée où il avait pu mesurer son attachement pour Didier.

— Pardon, — murmura Saint-Bris dans son désespoir.

Mais le blessé ne parut pas entendre. Il voulait dire quelque chose, mais la voix était déjà rauque.

— Grâce à toi... le plus heureux des hommes...

Didier entendit au loin un coup de feu. Des chiens aboyèrent. Un infirmier passa la tête à travers la tente. La bougie faiblit. Un murmure de voix proches arrivait, ouatée de fraîcheur. Puis le silence reprit. Tout semblait apaisé. Mais Didier savait bien qu'il ne pourrait plus oublier désormais l'ami aveugle et tendre, qui sans rien comprendre à sa jalousie, l'avait aimé farouchement jusqu'à la mort.

Le jour commençait à poindre. Encore une heure et on lèverait le camp. Le blessé serait installé sur un mulet. La colonne, tout entière, sous le feu se mettrait en marche. Dans quelques heures Jérôme serait mort.

Le ciel était livide. Didier de Saint-Bris sortit hagard de la tente, se jetant à son poste avec désespoir. Les trompettes sonnaient le rassemblement au feu. Il y eut des clameurs et soudain les balles sifflèrent.

FÉLIX DE CHAZOURNES

VOYANTS ET VOYANTES DE PARIS

Si l'on s'en tenait aux témoignages, c'est-à-dire à l'histoire, il n'y aurait pas de phénomène mieux établi que celui de la prévision de l'avenir.

Dans son *Traité de Métapsychique*, Charles Richet a rassemblé un grand nombre de prémonitions, d'une authenticité indiscutable.

Le fils d'Étienne Pasquier rêva ainsi la mort de son père et en fit une relation immédiate avant l'événement (1615). Un professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, M. Thoulet, a souvent raconté comment, se trouvant en Italie avec un ingénieur dont la femme habitait Toulon, il entra subitement dans la chambre de ce dernier pour lui dire qu'il voyait devant lui un télégramme imaginaire lui annonçant la naissance d'une petite fille. Peu après le télégramme arrivait tel que M. Thoulet l'avait vu : « Si quelqu'un me racontait cette histoire, déclarait-il, je n'y croirais pas. »

Dans son autobiographie (1823), le célèbre Linné raconte qu'une devineresse lui dit un jour, quand il était au collège et passait pour peu intelligent : « Vous serez professeur, vous ferez de lointains voyages, vous deviendrez l'homme le plus célèbre du royaume. »

Schopenhauer atteste l'incident suivant : « Un matin, dit-il, après avoir écrit une lettre, je pris, pour sécher l'encre, l'encrier au lieu du sablier et l'encre se répandit sur le plancher. J'appelai la servante qui se mit à laver le plancher pour enlever la tache. Alors, en faisant ce travail, elle me raconta qu'elle avait rêvé cela pendant la nuit. Or, non seulement,

elle l'avait rêvé, mais elle l'avait raconté à une autre servante qui en témoigna. »

Charles Dickens rêva un jour qu'une femme arrivait chez lui avec un châle rouge et lui disait : « Je suis miss Napier. » Pourquoi miss Napier? écrit Dickens, je ne connais pas de miss Napier. Quelques heures après, deux personnes viennent lui rendre visite, pour lui présenter une dame en châle rouge, qui s'appelait miss Napier, et que Dickens ne connaissait pas.

Pendant de longues années on s'amusa dans la famille Berteaux de la prédiction faite à son chef, lorsqu'il était encore étudiant en droit, par une pythonisse de foire : — « Vous deviendrez chef d'armée et vous serez tué par un char volant. » En 1910, M. Berteaux, ministre de la Guerre, fut fauché sur le champ d'aviation d'Issy-les-Moulineaux par l'appareil de l'aviateur Train.

On remplirait des tomes avec des anecdotes semblables. La science officielle n'en tient pas compte, du moins en France, car en Angleterre et surtout en Allemagne, l'Université les étudie méthodiquement.

De toute façon, il convient de poser d'abord cette question : existe-t-il des personnes capables de prévoir l'avenir?

Supposons, pour un instant, la question résolue, et résolue par l'affirmative. Cette faculté, si faculté il y a, de quoi relève-t-elle? De la science, c'est-à-dire d'un ensemble de connaissances transmissibles par le discours, perfectibles par l'étude et l'expérimentation? Ou ne serait-ce qu'un don, capricieux, arbitraire, problématique, incontrôlable, voire inquiétant?

Que des spécialistes nombreux — rien qu'à Paris, plusieurs milliers — revendiquent cette faculté de voyance, il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les annonces des journaux. Platoniquement décriée par le Code pénal, cette profession n'échappe pas au fisc, au chapitre des patentes. Ainsi couverte, joignant souvent à sa vocation mystique un cabinet clandestin d'affaires matrimoniales ou para-matrimoniales[1],

la tribu prophétique aux prunelles ardentes,

1. Je m'empresse de dire que je ne m'occupe pas ici de cette catégorie de voyants.

hommes et femmes, femmes surtout, met sa lucidité au service du public, pour des sommes variant de quarante sous à plusieurs centaines de francs. Avant la crise, le tarif de certaines séances monta jusqu'à quinze cents francs. Ces temps semblent révolus pour jamais. Aujourd'hui le cachet moyen oscille entre quinze et cinquante francs. Les sujets les plus chers ne sont pas nécessairement les meilleurs.

Faut-il admettre la réalité de la voyance? Si l'universalité, si l'antiquité d'une conviction suffisait à la fonder en droit, nulle autre, je l'ai dit en commençant, n'aurait de répondants plus solides.

Aussi bien, durant de longs siècles, la prévision de l'avenir fut l'objet d'une organisation officielle. La dernière forme sous laquelle le monde l'ait connue fut l'astrologie. Au XVIIe siècle encore, il y avait des astrologues royaux. Képler, astronome insigne, fut en son temps un non moins insigne astrologue.

On se tromperait en croyant qu'en fait nous différons beaucoup, à cet égard, de nos pères. Après une période de défaveur marquée, l'astrologie relève la tête. On ressuscite des *mancies* oubliées, comme la géomancie, — dont nous parlent les *Mille et Une Nuits*, la *Divine Comédie*, — dont les contemporains de Jésus-Christ faisaient usage. La géomancie que pratiquait la maréchale de Clérambault, fille de Chavigny, secrétaire d'État de Louis XIV. Saint-Simon nous raconte d'elle, en effet, qu'elle prétendait connaître l'avenir « par des calculs et de petits points ».

Depuis peu, certaines polices, à Berlin, à Genève, font appel quasi régulièrement, en cas de disparitions par exemple, aux facultés de voyants pour ainsi dire accrédités auprès de leurs services. Telle voyante, proche des Halles, reçoit un traitement fixe (une centaine de mille francs par an) d'un coulissier, à charge pour elle de lui réserver son activité. Matin et soir, il ne manque jamais de venir la consulter sur le cours des valeurs qui l'intéressent. Cela dure depuis plus de dix ans. On cite aussi un ancien ministre qui n'aurait pas fait un pas sans être accompagné de son tireur de cartes. Beaucoup d'hommes politiques en vue sont des clients, au moins occasionnels, des voyantes parisiennes. Tout sceptique qu'il était, Barthou en fréquentait plus d'une.

De tels faits laissent rêveur. Le docteur Osty, qui a expérimenté le rayon financier de la voyance, assure qu'il mène tout droit à la ruine. Il connaît même plusieurs exemples de ruine effective, amenée par une confiance déplacée en des prédictions de cet acabit. En outre, il est un fait qui paraît bien établi : presque tous, voyants et voyantes, jouent, spéculent... et perdent[1].

Il faut dire aussi que la voyance s'exerce en général *au bénéfice d'autrui*. On peut poser en outre en principe que plus un voyant vous connaît, moins il voit clair dans votre avenir. Peut-être est-ce la raison qui lui ferme, en ce qui le concerne personnellement,

l'empire familier des ténèbres futures.

Seule Luce V..., avec ses taches d'encre (signalons, en passant, que son mari, M. Delanoue, architecte remarquable, est un astrologue des plus distingués qui a inventé un appareil permettant de rédiger et de déchiffrer presque instantanément un thème astrologique quelconque) prétend pouvoir les utiliser en sa propre faveur. L'exception confirmerait ici la règle, car, à part quelques intuitions subites, quelques rares presciences, les voyants se reconnaissent volontiers incapables de prévoir pour eux-mêmes ce qu'ils prévoient pour leurs clients. Une anecdote, racontée par Colette, est typique à cet égard. Une tireuse de cartes congédie un jour une de ses visiteuses en lui disant : « Vous reviendrez me voir dans quelques mois. Mais c'est curieux. Vous sonnez à la porte, et puis on vous appelle dans l'escalier. Vous tournez alors la tête et vous partez sans entrer dans l'appartement. » Les choses se passèrent bien ainsi. La cliente revint, sonna, quand tout à coup elle s'entendit appeler. C'était la concierge : « Vous

1. X... que je regarde comme un des voyants les plus curieux de l'heure actuelle, a perdu ainsi, d'un seul coup, un million qu'il venait de gagner, et, en beaucoup de petits coups, plus de trois cent mille francs, péniblement économisés. Depuis un an je lui ai vu dilapider, au fur et à mesure, tout ce qu'il touche, dans des spéculations à la hausse, tout à fait contre-indiquées par le simple bon sens. Une autre a laissé son avoir dans des forêts de Hongrie. Une autre dans les emprunts russes. Le fait s'explique aisément. Ce sont les clients qui en sont cause. Ils viennent pour se renseigner. On bavarde. Leur crédulité devient communicative et tout le monde laisse des plumes dans l'aventure.

venez pour madame Une Telle? Ce n'est pas la peine de sonner. Elle est morte. »

Une aventure analogue survint à madame de F..., si perspicace pour lire dans la main. Un jour, dans une réunion, elle dit à son mari en lui montrant une jeune femme : « Tu épouseras cette personne. » Ils ne la connaissaient ni l'un ni l'autre et ne tentèrent pas, on le comprend, de se lier avec elle. Plusieurs années après, — madame de F... étant morte, jeune encore, — M. de F... eut besoin d'une secrétaire. Par hasard ce fut la personne en question qui se présenta. Vous devinez le reste.

Mais enfin, l'objectivité de tout cela? M. Paul Heuzé, grand tombeur de fakirs, déceleur de meubles truqués pour maisons hantées, négateur ardent de tout le côté physique de la métapsychique, après avoir employé plusieurs années de sa vie à démasquer ectoplasmes, transes et apparitions, s'empressa de reconnaître, au bout de quelques expériences, que la préconnaissance de l'avenir constitue un fait.

Au bout de quelques expériences... Rien ne remplace l'expérimentation. Seule l'expérimentation permet de donner une base scientifique à une recherche de cette nature et des convictions raisonnées. En l'espèce, rien de plus aisé. Rien aussi de moins dispendieux. Bien entendu, n'espérez pas, en quelques séances, être à même de vous faire une idée nette de ces phénomènes archi-complexes. Mais en quelques séances vous pourrez vous rendre compte qu'il y a là un phénomène authentique. Il suffit de s'inscrire à la Société des *Amis de l'Institut Métapsychique* (contrôlé par le Conseil d'État). Vous y ferez aisément la connaissance de voyants étudiés par son directeur, le docteur Osty, spécialiste de la question. Vous aurez affaire à des sujets, sinon infaillibles (quand un voyant, sur dix indications, vous en donne six ou sept exactes, c'est un excellent médium), du moins honnêtes[1].

Pour ma part, voilà dix-sept ans que, pour la première fois, j'ai franchi le seuil d'une voyante[2]. J'en suis aujourd'hui à

1. Inutile de dire qu'il m'est impossible de répondre aux lettres, où l'on me demanderait des adresses.

2. C'était madame de Th. Elle me prédit entre autres choses une opération imminente dans le ventre, que j'attends encore... mais quinze jours plus tard

mon cent soixante deuxième dossier et à mon vingtième sujet. Le docteur Osty, lui, a consulté, depuis vingt-sept ans, une soixantaine de sujets. Il a fait plus de trois mille expériences. Grâce à lui, grâce aux séances qu'il organise à l'*Institut Métapsychique*, on peut enfin parler de ce problème avec des précisions satisfaisantes. Il semble bien, en effet, avoir découvert les bases scientifiques de toutes ces voyances.

Pour lui, ces procédés si divers ne relèvent d'aucune certitude d'ordre rationnel[1]. Ce sont autant de moyens d'exciter chez le sujet son aptitude mystérieuse à entrer en contact avec le psychisme profond du consultant, où il puise (à leur insu commun) ses informations. Dans *Lucidité et Intuition* (1913), dans la *Connaissance supranormale* (1923), dans son fameux *Rapport* au IIIe Congrès international des Sciences psychiques, sur la *Préconnaissance de l'avenir individuel humain* (1927), dans sa monographie de *Pascal Forthuny* et dans de nombreux articles de la *Revue Métapsychique*, il a exposé en détail ses théories.

Toute explication future de ce don étrange, aussi objectif en soi que la vision normale ou le raisonnement discursif, devra partir de ses recherches.

Avant d'en aborder l'examen, je voudrais bien pouvoir dire encore aux âmes tourmentées qu'on en retire un avantage pratique. Mais je ne le crois pas. En conscience, le contraire serait plutôt vrai. Heureux qui tombe sur une personne d'une intelligence vive et compréhensive, d'un doigté souverain, comme madame Fr..., à qui son habitude du monde, sa bonté, sa fine culture, son amabilité, ses immenses relations donnent des lumières de surcroît! Mais Dante a beau affirmer qu'un coup prévu blesse moins fort,

che saetta previsa vien piu lenta,

je connais de pauvres êtres dont la vie fut dévastée par la prédiction de malheurs trop réels. Et je ne dis rien de ceux que tourmente l'annonce de catastrophes gratuites, ou que désaxe l'attente de félicités imaginaires.

on opérait ma femme. Une autre voyante, beaucoup plus tard, me vit un accident à la jambe et ce fut ma belle-sœur qui se fêla le tibia à la suite d'une chute.

1. Je réserve ici le cas de la *chiroscopie* de M. Mangin-Balthazard, fondée sur un ensemble de données objectives.

Sans doute il ne faut, en pareille matière, rien avancer d'absolu. Une romancière connue m'a dit plus d'une fois qu'elle avait pu surmonter bien des désillusions de jeunesse grâce aux encouragements d'une voyante. Celle-ci lui promettait, — ce que promettent toujours à tort et à travers les vulgaires « marchandes d'espoir » (à qui, pendant la guerre, la Préfecture de Police enjoignait de prédire la victoire) : — le bonheur, l'amour, la fortune, mais cette fois ce ne fut pas en vain. C'est aujourd'hui une mère heureuse et un écrivain fêté, que connaissent bien les lecteurs de *l'Illustration*.

Imaginez maintenant qu'on vous assène : « Votre femme, votre fils vont mourir. » Ce fut le cas de M. de X... Il me l'a raconté lui-même. Il était allé un jour, par curiosité, consulter une chiromancienne : « Faites attention, lui dit-elle, à la santé de votre femme. Je vois qu'on lui fait une opération. Vous êtes dans un salon, à côté. Un homme en vêtements blancs, un chirurgien ouvre la porte, vient vers nous et vous dit : ce n'est pas du tout ce que nous croyions, c'est bien plus grave. Il n'y a rien à espérer. » M. de X... fit ce que tout le monde aurait fait à sa place. Il envoya sa femme chez un médecin. Elle était la nièce d'un chirurgien célèbre et n'avait que l'embarras du choix. On la rassura. Cependant, au bout de quelques mois, des troubles se manifestèrent du côté du foie. Une opération fut pratiquée : elle révéla un foie déjà gonflé de pus, alors qu'on s'attendait à y trouver quelques calculs. Vous devinez la suite. Elle fut tragique. La scène entrevue se réalisa point par point. Du moins le malheureux put se dire qu'il avait tenté l'impossible pour conjurer le destin.

A l'autre pôle la prémonition d'un événement délicieux n'est pas nécessairement une source de joie. S'il est faux, il en résulte un désarroi moral qui peut aller loin. S'il est vrai, il y a soixante-quinze chances sur cent pour qu'il soit prédit tellement à l'avance que le plaisir final s'en trouve fortement émoussé. C'est un fait que les voyants ne peuvent indiquer une date avec certitude. D'ordinaire ils désignent correctement l'ordre de succession des choses, distinguent *grosso modo* le présent du passé et du futur, quand l'intervalle est assez marqué, mais situer les événements par rapport au calendrier constitue un effort qui, la plupart du temps, dépasse

leurs moyens. A moins d'intuition spéciale et très rare, ils se bornent à des indications flottantes : « Quand le soleil sera plus haut... quand les jours auront raccourci... quand l'année aura changé de millésime... quand les arbres seront verts... ». Mais les millésimes se renouvellent, le soleil incline sa course au ras de l'horizon, les feuilles se rouillent, et Plutus demeure rétif, Vénus continue à bouder. On s'impatiente, on désespère. La plupart du temps on se fait une raison, où la résignation et le scepticisme tiennent une place d'honneur.

En général il faut surtout se défier des prédictions d'ordre sentimental. Neuf fois sur dix elles ne riment à rien. La jolie blonde, le beau brun, la jeune veuve dont le nom commence par la quinzième lettre, la dame provinciale qui s'intéresse à vous et dont une lettre va vous parvenir, autant de rêveries. Si l'indication concorde avec un désir, une imagination des consultants, l'erreur est probable.

Le docteur Osty a raconté à ce propos une histoire bien édifiante. Il s'agit d'une femme qui retrouve un camarade d'enfance. Lui s'était jadis épris d'elle, mais sans résultat, puis s'était marié. Elle était restée célibataire. Des années plus tard elle le retrouve donc, mais cette fois c'est elle qui s'éprend de lui. Comment faire? Comment espérer? C'est un homme fidèle et heureux. La voilà qui court de voyante en voyante; elle en consulte ainsi plus de soixante. Sur les soixante, huit seulement la découragent. Toutes les autres lui racontent à peu près la même chose : la femme de son ami va mourir. Elle pourra donc l'épouser. La plupart précisent : sa rivale périra d'un cancer. Or ce fut elle, la malheureuse, que le cancer atteignit. Parmi les huit, qui n'avaient pas cédé à l'entraînement, figurait mademoiselle Lap..., dont les familiers des séances publiques de l'*Institut Métapsychique* ont pu maintes fois admirer les belles voyances, pleines de vérité.

Amour, argent, maladie, un professionnel averti n'a pas besoin de chercher longtemps de quel côté porte la curiosité de son client. Ajoutez les disparitions, les objets perdus ou volés. C'est le fond commun de toutes les consultations. Avec un peu de flair, un art subtil de l'interrogation, quelques notions de graphologie, de physiognomonie, c'en est assez pour satisfaire, sans don aucun, aux besoins de l'achalandage.

Mais vous pouvez être sûr que, chez toute voyante célèbre, il y a autre chose que ces roueries de métier.

Quelle est cette « autre chose »? Sans oser encore parler de *lois*, on peut déjà grouper des tendances, rassembler des faits, trier des habitudes, tâcher d'y voir un peu clair.

Le profane qui s'aventure la première fois sur ce terrain ne manque pas d'être ahuri par la diversité des enseignes. Que de procédés! Que de *mancies*! Préférera-t-il le blanc d'œuf au marc de café? Aura-t-il de meilleurs résultats avec les tarots? Ou se laissera-t-il tenter par la bougie qu'on apporte, qu'on allume, qu'on pose à plat sur une assiette, et dans la flamme de laquelle la voyante contemple des scènes figuratives de votre avenir? Une grosse femme y excellait jadis, rue Caulaincourt. Elle s'appelait Élise. C'était une Normande, certainement la plus mal embouchée de toute la Normandie. Que de souvenirs pittoresques elle a laissés derrière elle! Dans les derniers temps elle était devenue énorme. On la transporta finalement à l'hôpital. Le chirurgien qui devait l'opérer n'eut-il pas l'imprudence de la blaguer sur son obésité! L'infortuné! Élise l'enguirlanda de la belle sorte, lui révéla, en termes choisis, que sa femme le trompait avec son interne préféré, se répandit en horreurs : « Emportez-moi cette femme! » On enleva un paquet hurlant d'où s'échappaient des prémonitions sinistres. Élise sortit de l'hôpital les pieds devant.

On ferait un livre rien qu'avec l'énumération des mancies pratiquées couramment : vision dans la boule de cristal (j'ai vu des sujets qui se contentaient, comme M. Heuz... d'une de ces pommes en verre qu'on trouve au départ des montées d'escalier, d'autres d'un verre d'eau, d'une carafe), (et à ce propos j'aimerais indiquer qu'aucun des biographes du grand mystique allemand, Jacob Böhme, n'a vu nettement qu'il était tributaire de cette vision, déterminée en lui par la vue du cristal ou d'un métal brillant, lequel déclenchait en son âme l'inspiration métaphysique), astrologie, nécromancie (la plupart des voyants d'éducation spirite la pratiquent plus ou moins consciemment. Ainsi, après vous avoir fait poser les mains à plat sur une grande table, madame Br... vous décrit les fantômes qu'elle aperçoit autour de vous et qui inspireront ses révélations. Elle entend des noms, leurs noms. Ils sont faits d'ordi-

naire à la ressemblance des proches que vous avez perdus), le vieux somnambulisme de nos pères (auquel restent fidèles Viv..., Marthe B..., madame Mor...) l'écriture, où excelle la comtesse P. de R..., les treize taches d'encre (spécialité de Luce V..., qui possède un répertoire impressionnant d'hiéroglyphes obtenus en écrasant ces taches entre deux feuilles de papier, à la manière des enfants), le plomb fondu, le miel, le sable, les lignes de la main bien entendu, la baguette (car il est prouvé que la radiesthésie n'est qu'un mot, que les fameuses radiations n'existent pas, qu'il y a seulement un sujet plus ou moins sensible au mode d'excitation procuré par la baguette) et même rien du tout.

Il existe en effet des sujets très évolués qui n'ont pas besoin de ces excitants. Ils se contentent de vous regarder, de vous prendre la main, de tenir entre leurs doigts une lettre, une photo, un mouchoir, des cheveux. Un des voyants les plus réputés de Paris, M. de Fleurières — il n'exerce plus depuis trois ans — vous faisait mettre les mains à plat devant lui sur une table. Les veines de son cou, de son front se gonflaient aussitôt. Son visage s'empourprait. Pendant près d'une heure, sans arrêt, avec un art infini des nuances, un luxe verbal étourdissant, parfois une curieuse, frappante poésie d'expression, il procédait à l'analyse de votre caractère, décrivait votre tempérament, reconstruisait votre milieu, énumérait vos amis. Bercé par cette volubilité enveloppante, chaude et précise, vous regardiez défiler devant vous vos espoirs et vos déceptions les plus secrètes, s'ébaucher votre avenir.

Comme lui, madame Fr... dispose d'un vocabulaire abondant et fin, comme lui elle appartient à cette catégorie de voyants capables d'embrasser du regard une existence, et d'en rendre compte souvent jusque dans les détails. C'était le cas de mademoiselle de Berly. Elle vous faisait écrire quelques lignes, n'importe quoi, et serrait la feuille dans ses mains, l'appuyait parfois sur son front. Mademoiselle Lapl... demande un objet usuel, familier, bague ou portefeuille. Elle ne cesse, durant la consultation, qu'elle anime presque toujours de saillies pittoresques, de le triturer entre ses doigts. Madame Fr... s'empare de vos mains, les inspecte à la loupe. Mais le réseau des lignes lui sert uniquement de thème excitateur.

Elle avoue volontiers qu'elle serait incapable de transmettre à autrui le principe de sa lecture. Quant à Marthe B... qui travaille d'après l'écriture, les photos, les mains, elle ne connaît pas même le nom des lignes dont elle tire pourtant des renseignements si curieux. Elle pratique également le sommeil provoqué. C'est son mari qui l'endort. Au bout de quelques passes elle ferme les yeux, change de physionomie : « Ce monsieur va te poser des questions. Réponds-lui. » Madame Ann..., au moins au début, prend vos mains dans les siennes, puis regarde dans le vide. Elle vous décrit les scènes qu'elle contemple et qui vous concernent. Pascal F... n'a besoin de rien. Il se recueille et parle. C'est également le cas de madame Tu..., de Van..., de madame Bat..., à qui j'ai vu faire des prémonitions étonnantes. Viv... « dort ». Au commencement de la séance elle provoque le sommeil en saisissant votre main droite dans sa main droite ; quelques soubresauts l'agitent, sa voix devient grêle, chevrotante. Elle sort du sommeil avec le même cérémonial (seulement ce sont cette fois les deux mains gauches) après avoir examiné méthodiquement tout ce qui vous intéresse, vous et les vôtres, affaires, santé, affection.

Beaucoup se servent concurremment de plusieurs méthodes. Van... a recours aux cartes et au recueillement. Madame Bat... considère volontiers, ainsi que Viol..., des photos, madame Pierre — noblesse oblige — pratique les cartes et la divination par les cailloux. Sper... possède des tables, des répertoires, dont elle se sert avec une étonnante maestria. Cir..., Maln..., Marin... recourent surtout aux cartes. Cir... dispose en outre d'un esprit, d'un « guide » qui lui montre des initiales seulement — quelle malchance! — C'est un esprit illettré. Il confond A et V, E et R, etc.

Émile Cl..., qui s'endort lui-même à volonté et qui a des visions aussi justes que brèves, tire aussi des cartes des effets que je n'ai vu produire nulle part ailleurs. Voici un exemple de sa manière, qui d'ailleurs varie. Les trente-deux cartes étalées, il énonce par exemple :

— Je pense à l'as de trèfle. Quand êtes-vous né?

— Le 10.

— Quel mois?

— Avril.

— Dites un chiffre, de un à trente-deux.

— 3.

— Bon. Dix et quatre [avril, quatrième mois], quatorze et trois dix-sept.

Il retire alors la dix-septième carte, vous la remet, sans la retourner et continue. Aux tarots d'entrer en jeu. Des coupes savantes lui indiquent que vous allez faire la connaissance, mettons de deux hommes, dont les noms respectifs commencent par un B et par un V. Il en résultera du bien pour vous, si c'est l'as de trèfle qui est sorti. Vous retournez la carte. C'est l'as de trèfle. Parfois les deux opérations sont interverties. Au « sommeil », ensuite, de corroborer les cartes.

J'en suis à ma cinquante et unième séance avec Émile Cl... Les prémonitions exactes qu'il m'a données sont nombreuses, si l'on néglige les indications chronologiques, presque toujours, chez lui, comme chez ses confrères, erronées. Tenons compte également d'un autre élément d'erreur, sur lequel je reviendrai, dû à l'interprétation que le médium fournit de ses propres lumières. Ainsi tel événement, signalé comme devant se produire à la campagne, peut parfaitement avoir lieu à Paris. Le voyant aura été trompé par la proximité de certaines verdures. Mademoiselle Lap..., prédit un jour à un architecte qu'il ferait un voyage en Extrême-Orient. Il se contenta de contribuer à l'édification du temple d'Angkor à l'Exposition coloniale.

Si je voulais maintenant donner des conseils aux chercheurs soucieux d'expérimenter sérieusement, voici ce que je leur dirais :

D'abord, ne vous figurez pas que les quelques éclairs que vous pouvez obtenir concerneront les événements collectifs. A part de rares exceptions, les prémonitions concernent toujour l'avenir individuel, ou partent de lui.

M. Charles Richet rapporte pourtant une prémonition d'ordre collectif des plus remarquables, ayant pour objet les deux guerres de 1870 et de 1914. Elle fut faite à M. Tardieu, médecin au Mont-Dore, un soir de juillet 1868, vers cinq heures, dans le jardin du Luxembourg, par son ami Sonrel, très brillant mathématicien, élève astronome à l'Observatoire de Paris, saisi d'un accès prophétique.

Mais, au moins pour 1870, l'avenir personnel de M. Tardieu était mêlé à la prémonition. A ma connaissance, il n'existe pas actuellement dans le monde entier un seul médium capable de devancer à notre profit le cours des événements collectifs. D'où cela vient-il? On l'ignore. Mais le fait est que, même en rapprochant les prémonitions communes à un grand nombre de personnes, on ne pourrait que très malaisément déchiffrer les jours à venir.

Pourquoi? A cause de l'interprétation. Par exemple, avant 1914, si un consultant, destiné à recevoir un coup de feu dans les tranchées, venait s'enquérir de son avenir auprès d'un médium, celui-ci, à supposer qu'il vît l'événement, en donnait volontiers une version de temps de paix : accident de chasse, rencontre avec des rôdeurs armés, dispute. Aujourd'hui, ce serait le contraire : le voyant fait aisément d'un accident de chasse un épisode de guerre.

Il est d'ailleurs assez rare que le fait, même décrit avec des détails typiques, reçoive du voyant une interprétation correcte. On dirait qu'il enregistre surtout une impression. Ainsi pendant des années, le docteur Osty fut prévenu qu'un de ses amis allait mourir. « On dirait, lui déclarait en gros la voyante (c'était une Béarnaise, madame Peyroutet, qui excellait dans le blanc d'œuf) qu'il tombe, qu'il fait naufrage. Il laisse un fauteuil vide et vous vous asseyez dedans. » La scène ne devint intelligible qu'une fois tous les événements réalisés. Il s'agissait de la mort du docteur Geley. Il périt dans une chute d'avion, au sortir de Varsovie, et le docteur Osty lui succéda comme directeur de l'Institut Métapsychique.

Tel est le type, au mieux aller, des prémonitions exactes. Elles n'offrent aucun caractère d'utilité. Rien qui ressemble moins aux tableaux cohérents et distincts que la mémoire peut nous offrir du passé. Ce n'est pas une mémoire à rebours, une mémoire de l'avenir. Tout au plus pourrait-on assimiler un ensemble de prémonitions concernant une vie d'homme, fourni par un bon médium, à un tableau vague, fuligineux, où se retrouveraient sur des plans indéfinis une série d'épisodes : deuils, amours et traverses. Il resterait, la plupart du temps, — ce sera la besogne de l'avenir — à mettre des noms sur tout cela. Ces observations bien entendu ne s'appliquent pas aux

recherches d'objets, qui portent sur le présent. Là souvent s'accumulent des descriptions d'une minutie convaincante et précieuse.

Autre recommandation : *n'interrogez jamais*, ou le moins possible. Ce qui a chance d'être le plus exact, c'est ce qui vient spontanément et au début de la séance, surtout si c'est bien inattendu, bien invraisemblable. D'ailleurs il convient de rappeler ceci : moins un médium vous connaît, mieux il voit clair en vous. Dès qu'il vous fréquente, la mémoire, la conscience claire entrent en jeu, font des leurs et dérangent ses interprétations. Les meilleures séances sont donc les premières. Il arrive même qu'à force de vous rencontrer, un voyant ne voie plus en vous.

Il faut enfin tenir compte d'un facteur particulier, mais capital : tel médium brille avec tel consultant, mais fait fiasco avec tel autre. Certains psychismes ne se laissent pas pénétrer indifféremment par tout le monde. Il en existe même d'obturés à jamais. Ainsi je pourrais citer une personne qui n'a jamais pu obtenir de qui que ce soit une seule prémonition. D'autres « accrochent » tout de suite. Un médium honnête, quand il s'aperçoit qu'il ne verra rien d'utile avec son client, n'hésite pas à lui épargner les frais d'une séance vaine. Les autres ont des boniments tout prêts pour ce genre d'éventualité.

Pour moi, je suis assez perméable. Néanmoins, mes efforts ont échoué avec madame Br... et avec deux ou trois autres. Madame Br... n'a pu voir surgir autour de moi que des rudiments de fantômes, manifestement étrangers à mon destin. C'est pourtant un médium de première puissance. La femme d'un de mes amis, qui avait égaré un collier de perles, connut par elle les circonstances exactes dans lesquelles elle le retrouverait, et bien d'autre chose encore.

En fréquentant simultanément plusieurs voyants, vous vous apercevez très vite que leurs voyances ne se recouvrent pas. C'est encore le même phénomène, mais partiel. Les uns restent aveugles à des évidences perçues par d'autres, et vice versa. Ainsi mademoiselle Lap..., qui a longuement travaillé avec le docteur Desoilles et surtout le docteur Osty, se montre très sensible aux détails de santé qui passent inaperçus chez tant de ses confrères.

Chaque voyant que vous consulterez vous fournira ainsi de de votre vie une version particulière, avec des additifs impressionnants ou des négligences prodigieuses. Chez certains on observe des « impossibilités » insurmontables. Une voyante comme madame Maz... ne perçoit absolument rien — et elle est la première à en gémir — des aventures sentimentales. D'autres y sont spécialisées.

C'est tout le secret des clientèles. Il y en a de bizarres. Je ne dis rien de Mar..., qui excelle à prédire le genre de mort, mais madame K... devine le prénom de la personne à laquelle vous pensez et en fait apparaître, en rouge, sur la peau de ses bras, la première lettre, et quelquefois même toute la graphie en jambages de plusieurs centimètres de haut. Cette manière originale de mettre le système vaso-moteur au service d'un mode de connaissance, dédaigné par la doctrine officielle, vaut, n'est-ce pas, d'être signalée? J'ai fait moi-même l'expérience, je n'en parle pas par ouï-dire.

Un don comme celui de madame K... n'a rien d'ailleurs d'absolument unique. Il s'apparente au phénomène des stigmates, comme le prouve cet incident survenu lorsque madame K... était toute jeune. Elle n'avait que seize ans quand elle perdit un collier de perles. Grosse émotion, gros chagrin pour la petite coquette qu'elle était. On eut beau chercher, le collier ne se retrouva pas. Pourtant si. Car on remarqua autour de son cou, une tache, une ligne rouge, qui s'aggravait, se précisait peu à peu avec des renflements, des grains. C'était le collier qui donnait de ses nouvelles sous cette forme peu banale. Par ailleurs, madame K... est un médium remarquable.

Tout le côté physiologique de la médiumnité prémonitoire reste à explorer. C'est à peine si des chercheurs sans parti pris, au premier rang desquels figure le docteur Osty, ont commencé à l'étudier avec toutes les garanties que la science d'aujourd'hui permet d'obtenir.

S'il fallait rattacher la voyance à quelque chose, c'est du côté de l'instinct[1] qu'il faudrait chercher le lien. Comme l'instinct, la voyance comporte une part d'automatisme aveugle.

1. Cf. au sujet de l'instinct : *La notion de l'instinct et ses bases scientifiques*, par M. Thomas, Paris, 1936 (Cahiers de Philosophie de la Nature).

Mais, tandis que les fins biologiques de l'instinct sont évidentes, nous sommes incapables, la plupart du temps, de trouver à quoi la voyance peut bien servir. Dans le cas du démon de Socrate, et dans d'autres semblables, elle paraît avoir rempli un rôle avertisseur, d'ailleurs négatif. La voix ne se faisait entendre que pour dissuader le philosophe de faire telle chose, de prendre telle direction, et ainsi de suite.

On cite d'autres cas, où l'avertissement prend une forme positive. Par exemple, on rêve d'un numéro qui gagnera à la loterie, un nom vous est dicté qui sera celui d'un ami utile. Dans la majorité des cas, le rapport échappe, qui peut exister entre la prémonition et l'intérêt vital.

Il s'agirait alors d'une fonction neutre, banale, mécanique. Un jour le docteur Osty se promenait avec M. de Fleurières, au Bois de Boulogne. A un moment le chemin se rétrécit et leurs mains se rencontrèrent. M. de Fleurières dit alors : « Quand votre main a touché la mienne, j'ai entendu : Bergeret va mourir. » Bergeret? Le docteur ne connaissait personne de ce nom. C'était pourtant le nom de jeune fille de sa belle-mère. Elle allait bien, mais mourut deux mois après d'une façon que personne ne pouvait prévoir. La voyance de M. de Fleurières avait jailli comme un éclair au contact d'une pile électrique.

Rien que la manière dont la voyance se manifeste chez un être mériterait une enquête approfondie, ébauchée d'ailleurs dans des travaux importants. Quelques voyants semblent l'avoir toujours été. Au moins ils ne se rappellent pas le début de leur carrière. Tout enfants, comme madame Pie..., ils ont manifesté des signes de lucidité. Mademoiselle Lal... se souvient qu'en pension elle indiquait toujours le nom de ses compagnes destinées à être reçues au brevet. Madame Tu... devint voyante à la suite d'une maladie grave qui la tint alitée plusieurs années. Chez beaucoup (Élise, dont la mère avait toujours vu « le ciel et la terre », Emile Cl..., madame Fr..., dont le père prédit le jour et l'heure de sa mort. Viv..., Ann..., Jeanne Lap..., dont la mère voyait dans une carafe), c'est une qualité héréditaire. Chez d'autres elle apparaît brusquement, maintes fois à l'occasion d'une crise morale. C'est ainsi que Madame Bat... vit, un jour, à sa grande terreur, lui apparaître,

couché sans vie, sur des linges blancs, le corps de son petit garçon. Il avait dix ans alors et se portait bien. Quelque temps après il mourut des suites d'une opération.

Pascal F... avait également déjà un certain âge, quand sa voyance se révéla. Ce fut également à l'occasion du même épouvantable malheur. Cela se passait à la fin de la guerre. Son fils, aviateur, était mobilisé à Bucarest et voulut, pour fêter l'armistice, survoler le terrain du camp. Que se passa-t-il? Quelle fut la cause de l'accident? L'avion s'écrasa sur le sol avec son passager. En apprenant cette catastrophe, Pascal F... fut bouleversé. Son système nerveux, violemment choqué, subit la transformation profonde qui, d'une physiologie normale, fait une physiologie d'exception.

Pour beaucoup de sujets l'âge de la puberté est décisif. C'est la puberté qui déclenche leur don. Le fait est à rapprocher de certaines observations qui montrent les rapports de l'érotisme et de la médiumnité en général. Toute une école, l'école polonaise, fait même de la médiumnité une dérivation de l'érotisme.

L'apparition de la voyance s'accompagne souvent de circonstances bizarres. Pendant des mois madame Fr... fut obsédée par des apparitions de mains tout autour d'elle. Encore aujourd'hui le fait se renouvelle, quand elle tarde à rentrer à la maison et que des visiteurs l'attendent, ou lorsque ses vacances tirent à leur fin. Chez madame Maz... le phénomène se manifesta par l'apparition et la disparition soudaine de figures symboliques qui s'interposaient entre elle et ses interlocuteurs. Elle avait une quinzaine d'années. Très intriguée par ces nouveautés elle se creusait la tête sans trouver d'explication. A la fin elle aurait entendu une voix qui lui donna la clef de chaque symbole.

Maintenant, en quoi consiste la voyance? Quel est son plan, quelle est sa teneur?

Le docteur Osty a proposé une interprétation qui a pour elle l'observation et la logique. Réduisons, dit-il, le phénomène à ses données les plus simples, c'est-à-dire quand il se produit spontanément et sans intermédiaire. Prenons, par exemple, le cas d'un rêve prémonitoire, concernant le sujet lui-même.

Ces cas sont plus fréquents qu'on ne pense. Seulement il demeurent inconnus, à l'état d'anecdotes familiales, qui meurent au bout d'une génération ou deux. En semblable occurrence nul doute que le voyant n'ait tiré de soi et l'excitation et l'information. Faut-il en conclure que notre avenir est d'avance virtuellement réalisé, que nous le portons en nous, au moins que nous en avons connaissance dans les profondeurs de notre subconscient? Question d'une portée immense. Elle semble bien, sinon poser tout le problème de la destinée humaine avec sa liberté et sa responsabilité, du moins le comporter. Ne serions-nous donc que les exécutants de notre propre existence? N'allons pas trop vite. Même s'il était bien établi que l'avenir nous est connu, il ne faudrait peut-être pas conclure, malgré des tentations très fortes et très plausibles, à l'inexistence de la liberté. Plusieurs fois j'ai agité le problème devant M. Bergson. Un jour il m'a fait observer : « Quand on voit la rapidité avec laquelle la nature supprime les fonctions inutiles, on ne s'expliquerait pas, dans le cas où la liberté ne serait qu'un leurre, la persistance et le perfectionnement de la conscience. »

Pour indirect qu'il soit, l'argument n'est pas de ceux qu'on néglige. En tout cas, dans cette hypothèse de l'avenir immanent, le rôle du voyant (lequel quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ne discerne rien de son propre avenir) serait de lire en nous ce que nous n'y percevons pas nous-mêmes. Entré en contact avec notre psychisme, il le parcourait de bout en bout avec toutes ses complexités.

De là tant de prémonitions curieuses, même si elles sont fautives. Parmi les causes d'erreur j'ai déjà signalé celles qui proviennent de l'interprétation. Ce sont les plus fréquentes. Mais il y en a d'autres. Le voyant évolue dans un milieu psychique qui n'est ni simple, ni homogène. A côté des plans profonds où réside l'immanence du réel à venir, il en est d'autres, plus rapprochés du seuil de la conscience claire, ceux des désirs, des expectatives, des craintes purement psychologiques, fauteurs d'images. Eux aussi fournissent des suggestions auxquelles certains voyants sont démesurément sensibles. Ces voyants-là se bornent le plus souvent à nous restituer le contenu superficiel de notre moi mental en lui

conférant une valeur de construction réelle. Ils se trompent sur notre avenir ou s'en font une idée correcte dans la mesure même où nous représentons en vrai ou en faux cet avenir.

En juillet 1920 j'allai consulter madame Mor.... Deux mois plus tard je devais participer, à Oxford, au *Congrès international de philosophie* et même y prendre la parole. Cette expectative faisait donc partie de mon contenu mental quand je me présentai chez la voyante. Elle me déclara donc entre autres choses : « Je vous vois passer la mer. C'est à l'étranger que vous vous rendez. Je vous vois pénétrer dans une grande salle, où se trouvent des hommes qui parlent des langues différentes. » En réalité la santé de mon beau-père périclita et je ne pus m'absenter.

La réciproque est vraie, de voyants qui s'inscrivent en faux contre des expectatives qui semblent fondées. Bien des fois Ém..., Viv..., Ann..., Lapl... m'ont assuré que les choses ne se passeraient pas comme je me l'imaginais, mais de telle autre façon. L'avenir confirmait leur voyance.

Il peut arriver également ceci. Nous consultons un voyant. Le voici qui nous annonce un événement parfaitement improbable, et même impossible à pronostiquer aujourd'hui par les moyens courants de la conscience claire. Bon. Nous enregistrons son dire avec le scepticisme qui convient. Le temps s'écoule, ou plutôt, comme disait Barbey, « il dégringole ». Un an, deux ans, cinq ans (le docteur Osty a cité des cas de prémonitions vieilles de trente-sept ans) passent. Tout à coup des circonstances se produisent qui rendent possible, puis probable cet événement, jadis tenu pour absurde. Il va se réaliser. Mais non. Les choses prennent soudain une tournure inattendue et la réalité s'éloigne de cette contingence pour jeter son dévolu ailleurs.

D'où provient, en pareil cas, l'erreur du voyant? Il paraît difficile de ne pas l'attribuer à nos craintes ou à nos espoirs. C'est en elles, encore à naître, qu'il a puisé ses prémonitions inexactes. Mais comment l'aurait-il fait, s'il n'avait pas, dès ce moment, disposé de tout l'ensemble futur de notre psychisme, y compris la tranche litigieuse où se trouvait déjà l'image que nous nous formerions (à tort, du reste) d'un avenir encore plus lointain? En appréhendant cette image, il n'a pas

su voir clair au milieu des matériaux d'aspect semblable, mais de natures totalement diverses.

En principe on peut admettre que sur dix voyances il y en a bien huit qui procèdent d'un contenu mental, conforme ou non à la réalité. Un soir, au cours d'une séance avec madame Batail..., le docteur Osty fut appelé au téléphone. La personne qui l'interrompait ainsi n'avait pas donné de ses nouvelles depuis dix ans. N'était-ce pas l'occasion de mettre la voyante à l'épreuve? Interrogée, celle-ci en fit un portrait, physique et moral, merveilleusement exact. Seulement lorsque, quelques heures plus tard on put vérifier cette « exactitude », on s'aperçut que, depuis dix ans, la visiteuse avait totalement changé non seulement au physique mais au moral. La voyante avait puisé ses informations dans le contenu mental superficiel du docteur et de sa famille.

C'est en s'appuyant sur des observations de ce genre (qu'a pu seule lui fournir une longue série d'expérimentations méthodiquement poursuivies) que le docteur Osty a été amené à supposer ceci : nous apporterions en naissant la connaissance totale de notre avenir. Les nécessités de l'action l'obscurcissent et l'obnubilent. Il n'en subsiste pas moins à l'état d'images, perceptibles en période de trouble ou pour des psychismes anormaux. Il en serait de la voyance et de l'avenir comme de la mémoire et du passé, quoique à un degré bien supérieur. Notre cerveau est fait pour les éliminer le plus possible du champ de vie. Plus rigoureusement traité encore que le passé, c'est à peine si l'avenir nous apparaîtrait par bribes précaires, hasardeuses.

Resterait à expliquer, pour la voyance, le rôle, quasi indispensable, des intermédiaires. Au surplus, pourquoi ces spécialistes, habiles à lire en autrui, manquent-ils si souvent de facilité pour lire en eux-mêmes?

De toute façon l'appréhension en vrac du contenu global du psychisme est une bonne hypothèse de travail pour rendre compte de certaines erreurs. On peut la vérifier de bien des manières, notamment avec les voyants qui pratiquent la psychométrie, c'est-à-dire la voyance par l'entremise d'objets dont les possesseurs sont absents. J'ai surtout expérimenté, dans cette direction, avec Émile Cl... et Viv..., tous les deux

en état de sommeil. La plupart du temps leur diagnostic est rapide et sûr. La personne à détecter est évoquée par eux tout de suite très correctement, parfois avec une précision qui étonne.

Mais parfois aussi ils se trompent et c'est alors que l'erreur, dans bien des cas, renseigne sur leur don autant et plus que la vérité. Ainsi je donne, non dépliée, à Émile Cl... une lettre, où l'on me fixait un rendez-vous au Napolitain : « Je vous vois, me dit-il, sur les boulevards. Vous pénétrez dans un rez-de-chaussée. Vous y trouvez un monsieur de tel âge, habillé de telle et telle façon. C'est un café. » Or, la rencontre n'eut pas lieu et je savais, dès ce moment-là, qu'elle serait ratée.

Autre expérience. Un jour, un ami, sachant que je m'occupe de ces recherches, m'adresse une lettre, fictive, où il était question d'un appartement, imaginaire, à louer. Sans déplier la lettre Viv... m'assura que la personne qui avait écrit cette lettre saura me procurer très vite un appartement. Une autre fois la même Viv..., dans des circonstances identiques, avec une lettre fictive, dont le seul but était de lui fournir un moyen d'accrochage, me déclara sans hésitation : « C'est une lettre écrite pour la galerie. Quand il vous écrit pour de bon, ce monsieur ne s'exprime pas ainsi. Il se montre bien plus familier. » Ce qui était l'exactitude même.

Dirai-je encore ceci, qui paraît invraisemblable? Il arrive qu'un voyant se trompe sur l'attribution d'une personnalité. Il soutient que telle lettre, qu'il a en main, a été écrite par telle personne et ce n'est pas vrai. Mais il poursuit sa voyance et ce qu'il annonce au sujet de cette personne est exact et se réalise.

Un certain nombre d'erreurs sont ainsi, chez les voyants sérieux, bien moins fortes qu'on ne pourrait penser au premier abord. Je soumets à X... une lettre qui m'avait été remise par une tierce personne, sa destinataire, désireuse de se renseigner sur le caractère et les aptitudes du scripteur, lequel m'était totalement inconnu. La description qui me fut donnée répondit fidèlement à l'idée que mon correspondant se faisait du scripteur, mais jurait étrangement avec la réalité, ainsi que l'événement le montra.

Émile Cl..., m'a raconté ceci : « J'avais prédit à une jeune

femme une aventure typique, assez compliquée. Un mois plus tard elle est revenue pour me dire : Vous savez, ce que vous m'aviez annoncé, eh bien! c'est arrivé à une de mes amies, pas à moi! » Lors d'une séance publique à l'Institut Métapsychique, avec mademoiselle Lap..., où les consultants quittent leur chaise pour venir se mettre à côté du médium, la voyante déclara à un monsieur : « Comme c'est drôle! J'aperçois dans votre entourage tout un défilé de jeunes et jolies femmes. On dirait des mannequins. Elles ont une conversation fort libre et elles sont habillées d'oripeaux bizarres, drapées d'étoffes voyantes. » On rit beaucoup. Le monsieur se défendit discrètement. En réalité la voyance était exacte en tant que voyance, mais fausse en tant qu'attribution. En effet, une voisine du consultant se leva : « Je confectionne, dit-elle, des costumes de théâtre et c'est dans mon atelier que ce défilé a lieu. »

On dirait donc que les voyances s'accrochent, s'agglutinent parfois les unes aux autres. Dans ce phénomène la contiguïté paraît jouer un certain rôle[1]. Lorsqu'un voyant détecte chez nous une particularité qui nous est étrangère, qui sait s'il n'inscrit pas à notre compte un détail vrai, abandonné dans l'atmosphère psychique par une personne qui nous a précédé auprès de lui? Un jour, au cours d'une séance publique, Pascal F..., un des plus grands voyants de l'heure actuelle, s'arrête devant une personne et se met à lui parler. (Tandis que mademoiselle Lap... fait venir près d'elle les consultants, lui parcourt la salle et s'arrête près d'eux.) Il donne donc à cette dame des précisions minutieuses sur sa vie privée. Comme toujours, il entre dans des détails circonstanciés ne prêtant à aucune amphibologie. Cependant la personne jure ses grands dieux que rien de tout cela ne la concerne. Qui croire? Que croire? Un an plus tard, le docteur Osty reçoit la visite d'une dame qui lui dit : « Vous vous rappelez cette séance avec Pascal F...? Tout ce qu'il a dit était pour moi! J'étais assise derrière la personne à laquelle il s'adressait. Mais je ne pouvais rien rectifier. C'était trop personnel. »

La forme sous laquelle se présente au voyant la vision ou la

1. Quand des objets ont été en contact ils mettent le voyant parfois à une dure épreuve. Avant de prendre un autre objet Viv... s'essuie les mains à sa robe comme si elle sentait physiquement la présence de ce que nous appellerons le « fluide ».

prémonition est également une source abondante de méprises. Lui-même ne sait pas toujours de quoi il retourne. Une fois Pascal Fort... me dit : « J'entends des noms. » Et il m'énumère une série de prénoms, une dizaine, qui furent, dans le même ordre, ceux des personnes dont je fis la connaissance dans les deux ou trois années qui suivirent.

Cette information sommaire, partielle, est fréquente. Elle s'accompagne maintes fois d'un arbitraire qu'il n'est pas toujours possible de découvrir. Mademoiselle Lap... me dit un jour : « Dans votre entourage il y a un Jean-Pierre qui va remporter un succès à un examen. » Il n'y a aucun Jean-Pierre près de moi. Du moins, je le croyais. Car en recevant, deux jours plus tard, le bulletin d'un de mes fils, José, qui avait été premier en thème latin, je me rappelai opportunément qu'il s'appelait : José-Marie-Louis-Jean-Pierre.

Cette voyance nous dévoile une petite partie du mécanisme qui se trouve à son origine. Le faisceau de lumière détecteur du voyant est allé chercher, pour les ramener au jour, des éléments voisins, mais voisins seulement, dans la subconscience. Parfois l'influence de la contiguïté, si évidente ici, prend une forme encore plus arbitraire et fait évoluer la voyance sur un terrain nettement irréel, mais non pas antipsychologique. Ainsi Pascal F..., s'arrête un jour devant un jeune homme et lui dit :

« C'est curieux. J'ose à peine vous dire ce que je vois. Vous n'êtes pas cardinal, et pourtant je vous vois avec un chapeau de cardinal. »

Tout le monde se mit à rire. Le voyant continua :

« Cardinal, et même cardinal de curie. Ça ne vous dit rien, cette expression : cardinal de curie? »

Les rires redoublèrent. Mais le jeune homme répondit :

« Je suis chimiste et je travaille avec madame Curie. »

La voyance exacte, mais centrée sur le mot *curie*, insuffisamment appréhendé, avait engendré l'expression *cardinal de curie*, qui avait évoqué à son tour la vision du chapeau traditionnel. Le mécanisme de l'erreur s'expliquait lumineusement par les lois seules de l'association des idées[1]. Un tel exemple

1. Un autre jour Pascal F..., s'adressant à un monsieur « Vous vous appelez Cadet? — Non, je m'appelle Roussel. »

est précieux : il montre par quel lien le symbole s'installe si souvent dans la voyance et en remplit parfois tout le champ. Il montre également à quel mécanisme sensible on a affaire. Aussi faut-il mettre en garde les débutants contre une fantaisie assez tentante, qui les pousserait, afin d'éprouver le médium, à lui fournir sur eux-mêmes, de propos délibéré, des renseignements dépourvus de bonne foi. On ne saurait s'y prendre plus habilement pour gâcher une séance. Mieux vaut ne rien dire du tout, quitte à redresser les erreurs du voyant, quand elles sont trop graves, et qu'elles risquent nettement de l'égarer.

Le symbolisme, dont l'insertion est ici visible, joue parfois dans la voyance un rôle considérable. Il est des voyants, comme M. Giac..., pour qui la vie du consultant se traduit instantanément par un panorama compliqué, avec des rivières à franchir, des villes à atteindre, des serpents à éviter, qui nécessitent un commentaire minutieux. C'est un véritable *pilgrim's progress*. J'ai consulté jadis une voyante qui dessinait votre vie sous la forme d'un arbre agrémenté de signes magiques, dont elle fournissait la clef.

Chez d'autres le symbolisme quitte cet aspect de synthèse et devient fragmentaire, varié, occasionnel. Ainsi madame Maz... dispose de tout un arsenal de figures, balai, vol de colombes, bouquets de fleurs, portes ouvertes ou fermées, tapisserie au petit point et ainsi de suite. Pour madame Tu..., une voiture qui marche à reculons est le signe de l'insuccès, une bougie qui brûle devant un être désigne son dépérissement.

Chez tous la réussite est généralement indiquée par le soleil, la lumière. D'autres la voient sous l'aspect d'une grappe de raisin ou d'un champ de blé mûr. Tout le monde connaît la dame à la faux. Le symbolisme des cartes est arbitraire et uniforme. Certains voient des lettres, des initiales, des chiffres, des mots entiers. La plupart combinent ces différents modes d'information. Pascal F... entend, voit des symboles, discerne surtout des scènes réelles. Mais parfois on peut se demander si la scène, qui semble réelle, n'est pas symbolique.

Les grands médiums voient surtout des scènes empruntées à la réalité. Le consultant leur apparaît attelé à telle besogne,

en contact avec telles personnalités, participant à telle action. (Beaucoup de voyants, et depuis de longues années, me prédisent un accident, qui sera causé par une auto rouge.) Telle est la manière de madame Fr..., de Jeanne Lap..., de Pascal F..., de madame Mor..., d'Émile Cl... Ce qu'on peut reprocher à la plupart d'entre eux, c'est d'embellir et de généraliser. A les entendre, la lumière nous inonde, nous allons de triomphe en triomphe, alors que la réalité est beaucoup plus modeste. D'une simple et unique rencontre ils font des relations suivies, d'un gain modique une source de fortune, d'une amitié ordinaire un amour éperdu.

Autre cause d'erreur : la vitesse avec laquelle les images se succèdent parfois dans leur esprit. Aucune règle à cet égard. Certains épisodes s'attardent, se prêtent à l'inspection, reviennent, se perfectionnent, d'autres s'interrompent brusquement ou passent comme des éclairs. Quand plusieurs se succèdent ainsi avec rapidité, comment le voyant ne les apparenterait-il pas? C'est bien ce qu'il fait. Il amalgame des destins séparés, attribue à une personne des particularités ou les aventures d'une autre : « En rentrant chez vous, me dit Émile Cl..., vous allez trouver une lettre de femme. » Ce qui fut exact. Mais il avait ajouté : « Cette femme va faire ceci et cela », indications qui concernaient une autre personne. Une fois de plus, l'image est vraie, mais l'interprétation se trouve en défaut.

Parmi les nombreux desiderata que soulève la question des voyants, celle d'une éducation de leurs facultés passe au premier rang, à côté de celle de leur recrutement et de leur utilisation. Il faudrait les habituer à serrer d'aussi près que possible leur propre réalité, à n'intervenir jamais avec leur conscience claire dans l'opération dont ils sont les instruments, si ce n'est en qualité d'observateurs.

Mais comment s'y prendre? Sur ce terrain tout reste à faire. Que dis-je! Tout reste à imaginer. Les civilisations antiques avaient pris à cœur cette éducation. A Rome, en Grèce, en Chine, il y avait des collèges de devins, qui se transmettaient des traditions. Il y avait des lois de recrutement. On cherchait à renforcer l'hérédité. On instituait des concours. Aujourd'hui, seuls les cercles spirites s'occupent d'entraîner leurs médiums. Mais leurs préoccupa-

tions aboutissent à métamorphoser ce don naturel, susceptible de perfectionnement[1], en une évocation romantique des esprits des morts. En même temps ils inclinent à la prédication, voire à la « direction » morale, des individualités que rien ne qualifie pour un pareil rôle.

De là tant de voyants toujours enclins à vous prescrire une ligne de conduite, toujours prêts à vous fournir des remèdes, à s'immiscer dans votre vie. Avouons que leur clientèle les y porte. — « Mon ami est-il sérieux? Dois-je renvoyer ma bonne? Qu'est-ce que je pourrais bien prendre pour dormir? Est-ce que mon mari ne me trompe pas avec une petite femme brune? Que faire pour le ramener? Dois-je acheter cette boutique? Quelles valeurs dois-je vendre? Ma cuisinière me vole-t-elle? » De déviation en déviation on en vient à pratiquer des rites dont mieux vaut ne rien dire, à moins qu'on ne tombe victime de francs escrocs. Comment ne pas admirer la sagesse de l'Église qui interdit, dès l'origine, cette vaine et dangereuse curiosité? Mais cette interdiction laisse intact tout le côté scientifique de la question, qui est capital.

Prudence, telle doit être la devise du consultant. En 1923 mademoiselle de B... me déclarait : « Je vois que vous voulez aménager votre maison de campagne pour aller vous y installer tout à fait. Eh bien! regardez-y à deux fois avant de faire tous ces frais. A quoi bon? Vous allez la vendre pour en acheter une autre. » Et elle se mit à me décrire cette autre avec un luxe de détails si prodigieux, site, apparence, distribution, que je faillis me laisser impressionner. J'aurais eu grand tort, car je n'ai encore rien vendu, et de 1923 à 1932 j'ai passé à la campagne des années que je ne regrette pas. Qu'on me pardonne ces détails. Ils sont indispensables à l'économie de ce genre d'études, où rien ne remplace l'expérimentation personnelle.

Ce que je voudrais signaler une fois de plus à ce propos, c'est le danger évident d'abdiquer sa personnalité, de s'en remettre à l'initiative d'autrui pour prendre des décisions d'ordre personnel. Ce danger est réel et considérable. D'autant que nombre de voyants se recrutent au hasard des annonces

1. L'*Institut Métapsychique* tâche de redresser et de perfectionner la voyance des médiums mal entraînés.

de journaux et ne brillent pas toujours par leurs qualités morales, ou par leur authenticité.

On a pourtant l'impression que, soustraite aux initiations de fantaisie, traitée à la fois comme un art et comme une science, la voyance pourrait, comme tous les dons humains, se perfectionner par l'exercice, la recherche méthodique des difficultés. Il n'est que de voir, pour s'en convaincre, ce que, sous le contrôle du docteur Osty, un grand voyant, Pascal F..., a pu tirer de son propre fond : il en était arrivé à donner des prémonitions relatives à des personnalités « éventuelles ». Voici comment : deux ou trois heures avant la séance publique de l'Institut Métapsychique, il parcourait, dans la salle encore vide, les rangées de chaises. A plusieurs reprises, selon l'appel de son instinct, il s'arrêtait devant telle ou telle place et fournissait des renseignements relatifs à la personne inconnue (et inconnaissable par les voies normales de la connaissance) qui viendrait s'y asseoir. Ces renseignements portaient sur son identité, son passé, son avenir, à la manière habituelle des voyants, c'est-à-dire en procédant par éclairs, par détails significatifs. Il faudrait soumettre ainsi chaque voyant authentique à des épreuves de perfectionnement, qui varieraient avec son genre de lucidité. Mais il faut qu'on le sache : pour ces exercices, comme pour tout ce qui concerne la métapsychique, les sujets, très rares d'ailleurs, ne suffiraient pas. Il faudrait de la science, du temps, de l'argent, de la bonne volonté. C'est l'argent qui manque le plus.

Parmi les erreurs, celles portant sur la chronologie, je l'ai déjà dit, l'emportent sur toutes les autres. La forme la plus fréquente de l'erreur consiste à indiquer comme prochain un événement qui n'arrivera que dans un, cinq, dix ans parfois et même davantage. Ainsi ce banquier, ami d'une poétesse illustre, à qui l'on avait prédit, bien longtemps avant la guerre, qu'il recevrait un coup de feu dans la cuisse. La guerre passée il se crut sauvé et périt d'un accident de chasse selon les termes de la prémonition.

Certains voyants, conscients de cette déformation, tentent de réagir en tenant compte approximativement des décalages qu'ils ont été à même d'observer. Ainsi madame Ann... introduit dans ses prémonitions une correction moyenne

de deux ans. Pour méritoire et ingénieux qu'il soit, l'effort est souvent inutile.

Le passé, le futur sont loin d'apparaître à tous de la même façon. Pour certains, plus l'événement doit tarder à venir, plus il est vague et flou. De mois en mois on le voit prendre forme, dessiner un profil plus accentué, trahir des détails plus intimes. Chez d'autres ce qui est lointain est petit, quitte à grossir en se rapprochant. D'autres perçoivent le cours du temps comme un demi-cadran, où les événements tournent dans le sens des aiguilles d'une montre, le passé à gauche, l'avenir à droite. D'autres le découvrent comme un flot de passants qui s'écoule dans une rue. Ceux que nous avons déjà croisés appartiennent au passé. Ceux qui s'avancent à notre rencontre, à l'avenir. Pour d'autres le futur est simplement moins coloré.

Faut-il ajouter que ces perceptions n'ont rien de rigoureux : un passé très proche (ce qu'on appelle d'ordinaire le présent) prend fréquemment la place de l'avenir.

Parlons enfin de l'arbitraire dans la voyance. Pourquoi tel voyant reste-t-il fermé à telle particularité de votre vie, de votre nature, tandis que d'autres y sont immédiatement sensibles? Parler de radiations qui s'accordent ou se contrarient, c'est parler pour ne rien dire. Pourquoi telle image, après avoir apparu, s'évanouit-elle soudain, pour émerger de nouveau, plusieurs années après? Pourquoi certaines voyances à votre sujet, prodigieusement distinctes et visualisées, n'ont-elles manifestement aucun rapport pas plus avec vous qu'avec personne de votre entourage?

Pourquoi des événements d'importance passent-ils totalement inaperçus, alors que des vétilles sont enregistrées avec soin? Il y a une quinzaine d'années de cela, je songeais à quitter l'appartement que j'occupais avenue des Ternes. Je croyais alors à la vertu des interrogatoires. Cela étant je posais volontiers à mes voyants cette question : « Indiquez-moi l'itinéraire que suivront les voitures de déménagement pour aller de mon ancien domicile au nouveau. »

Je fus particulièrement insistant auprès d'Élise et auprès de Viv... Élise me répondit par des indications sans valeur. Viv... assurait ne rien voir non plus. A la fin comme exas-

pérée, elle me répondit d'un ton plaintif : « Il faudra passer par chez Simon. » Pendant des mois je me creusai en vain le cerveau pour trouver un sens plausible à cette prémonition mystérieuse. Un an s'écoula. Mes projets changèrent. J'envisageai de quitter Paris. Je ne pensais plus à mon interrogatoire. Mais il arriva ceci : il y avait alors rue Berryer un libraire en ancien chez qui j'entrai pour la première fois. J'y achetai des livres, assez pour remplir une petite caisse. Comme sa boutique se trouvait sur le parcours que les voitures devaient suivre quelques jours plus tard pour se rendre au chemin de fer, je lui dis : « Inutile de l'envoyer chez moi. Donnez-moi plutôt votre carte. Je la remettrai aux déménageurs qui passeront prendre la caisse chez vous. » Ce libraire s'appelait Xavier Simon. Je me vois encore, rappelant au conducteur, au moment du départ : « Surtout, n'oubliez pas de passer chez Simon! » Chose curieuse : le rapprochement ne me frappa que dans la nuit suivante. Il paraît malaisément niable. Ainsi, deux ans à peu près avant l'événement, Viv... avait perçu ce détail infime (typique des prémonitions, parce qu'il est dépourvu de valeur éclairante), alors qu'elle était incapable de me donner la moindre indication sur un itinéraire long et saisissable et des événements volumineux, qui impliquaient pour moi un changement radical dans ma manière de vivre.

Il resterait beaucoup à dire sur la voyance. Quels sont les rapports de la voyance avec l'âge, avec la santé, avec le sexe, avec la fatigue, avec l'intelligence? Beaucoup se plaignent de voir leur don baisser à mesure que les années s'accumulent. Chez d'autres il demeure intact et semble même s'affiner. En général la fatigue paraît nuire à son expression. Aussi préfère-t-on consulter au début de la journée, quand les forces du médium sont fraîches. Dans les séances publiques de l'Institut Métapsychique il est visible qu'au bout de trois ou quatre consultations, les réponses du sujet vacillent, sont moins nettes. Mais il se produit parfois un phénomène tout contraire. On dirait que l'esprit, dissocié par la fatigue, privé de l'attention qui le noue en faisceau, se prête mieux aux appels du subconscient. Madame Fr... s'est aperçue que la digestion nuisait à sa lucidité. Depuis longtemps elle a renoncé au repas

de midi et reçoit sans discontinuer depuis le matin jusqu'au soir. Elle dépense indubitablement auprès de sa clientèle une force nerveuse considérable. Vers six heures elle est parfois à bout de patience. Ce qui ne l'empêche pas de vous répondre avec une gaîté, une bonne grâce, un entrain, une abondance, une précision qu'envieraient bien des médiums au saut du lit.

La plupart des voyants sont... des voyantes. Faut-il en conclure à une prédisposition d'ordre féminin? Si l'on se réfère à la tradition des sibylles, on serait tenté de répondre par l'affirmative. Cependant il a existé de grands voyants à toute époque. Alexis, le père Moreau ont laissé derrière eux un solide renom. Et de nos jours Pascal F..., Émile Cl..., n'ont rien à envier à leurs émules du beau sexe.

L'intelligence n'a rien à voir avec la lucidité proprement dite. On rencontre de bons voyants qui sont franchement bornés. Parfois cette niaiserie les sert en leur enlevant le désir de corriger leur voyance pour la rendre plus vraisemblable, opération qui a pour effet, neuf fois sur dix, d'en adultérer sans remède le contenu. La plupart sont quasi illettrés.

Mais certains sont des hommes de grande culture. Gœthe, Alfred de Musset furent des voyants authentiques. Sinologue réputé, romancier, Pascal F... prolonge parmi nous la tradition poétique de José-Maria de Hérédia et de Sully-Prudhomme.

Leur origine? Leur vie? Leur milieu? Beaucoup de voyantes tirent ou ont tiré le cordon. J'ai souvent pensé, en contemplant la mine rubiconde de leur petite famille, que les résidus de la vision dans le blanc d'œuf fournissaient à la maisonnée de quelques-uns une nourriture saine et réconfortante.

M. de Fleurières avait porté la soutane. Certains l'appelaient monsieur l'abbé. Était-il prêtre? Il s'en défendait lui-même. Tout au plus avait-il professé dans un collège ecclésiastique. Viv... travaille dur. Elle coud. Son petit salon est toujours encombré de robes d'enfants, d'un goût exquis. Dirai-je qu'après une vie, à quoi nulle douleur n'a manqué, elle a eu le courage d'adopter une orpheline?

Presque tous vivent avec modestie dans un logement exigu, propre et petit bourgeois cent pour cent. Tous ceux que je connais ont des existences réglées. Quelques-uns suspendent à leurs murs des images pieuses, des inscriptions nous recommandant la vertu. L'imagerie de Lisieux sévit et réconforte. Chez une voyante corse, Mar..., j'ai vu brûler en permanence un cierge d'icône. Madame Maz... m'a recommandé les invocations à saint Antoine de Padoue. Mademoiselle de B... voyait Jeanne d'Arc. Chez la plupart, ces dévotions s'acoquinent avec de vagues théosophies, de rocambolesques spiritismes.

RENÉ JOHANNET

L'HISTOIRE

La première « aventure » de Bonaparte. — Le mystère de la reine Hortense. — Bismarck vu par « un Européen ». — La vie de la Légion étrangère.

Il n'y a pas d'historien plus vivant que M. Guglielmo Ferrero. Même dans une histoire romaine de vulgarisation comme celle qu'il vient d'écrire (Hachette) dans la collection « l'Histoire racontée à tous », il trouve moyen d'être original, sans s'y efforcer, presque sans le vouloir. A plus forte raison l'est-il en histoire moderne ou contemporaine. Il n'aime pas beaucoup Napoléon ou, pour tout dire, il n'aime pas les hommes providentiels. « Les despotes qui sauvent les États en ruines sont, dit-il, une légende qui pousse dans les époques de décadence et de désordre. » Il le dit à propos des Césars romains, mais il pense à des Césars plus proches, dont le Premier Consul est le type le plus éclatant.

Le livre qu'il vient d'écrire sur la première campagne d'Italie a pour titre *Aventure* (Plon). Cette prodigieuse randonnée, restée incomparable dans la mémoire des hommes et racontée comme telle dans les manuels de tous les pays, est à ses yeux très surfaite et très mal comprise. C'est une « aventure », non un chef-d'œuvre de méthode et de génie constructif. Il y a des gens, paraît-il, qui reprochent à M. Ferrero de détruire une légende passionnante. Nous n'en sommes pas. La légende, surtout moderne, n'a rien de sacré et nous ne voyons rien de passionnant à dénaturer les faits, fût-ce pour

les simplifier ou les embellir. M. Ferrero nous pardonnera d'ajouter que nous n'avons non plus aucune propension à étudier l'histoire pour y trouver des arguments *ad hominem*.

Ce qui est intéressant dans son volume, c'est la mise au point du rôle militaire et politique joué par le jeune général Bonaparte, dans cette campagne de 1796 qui a été le point de départ de sa prodigieuse fortune, et qui est citée comme un modèle d'initiative, de hardiesse, presque de défi à l'égard d'un gouvernement incapable et impuissant. Tout le monde connaît le magnifique thème brillamment orchestré de Thiers à M. Madelin. Bonaparte trouve à Nice une armée en loques mourant de faim et d'ennui. Il n'a ni argent ni matériel; il est chargé d'une diversion très secondaire en Italie pendant que les coups décisifs seront portés en Allemagne. Son art renverse les rôles. Par une intuition géniale, il coupe à Montenotte les Autrichiens des Piémontais (12 avril), presse ces derniers sans répit à coups de victoires et en quinze jours les accule pantelants à l'armistice éploré de Cherasco. Après quoi, il retourne contre les Autrichiens, les pousse l'épée dans les reins au-delà du Pô, menace leur ligne de retraite en le passant lui-même à Plaisance et entre à Milan le 15 mai. En un mois, il a conquis l'Italie du Nord. Son activité ne se ralentit pas, elle est inusable comme son armée; c'est le siège de Mantoue, les victoires prestigieuses qui mettent hors de cause toutes les armées autrichiennes qui débouchent du Tyrol, puis la percée des Alpes, la marche menaçante sur Vienne, enfin les préliminaires de Leoben qui seuls l'arrêtent sur les hauteurs du Semmering presque en vue de la capitale. Le traité de Campo-Formio couronne l'épopée et le général Bonaparte est promu dieu de la guerre pour toutes les générations à venir.

M. Ferrero démolit sans pitié ce glorieux échafaudage. Pour lui le général Bonaparte n'a fait qu'exécuter les ordres qu'il a reçus, il ne s'en écarte pas et a grand soin de couvrir d'une approbation officielle ce qu'on appelle à tort ses initiatives. Remarquons cependant qu'il offre bel et bien sa démission, lorsque le Directoire après Lodi, veut scinder son armée et en confier la moitié à Kellermann. Il se rend compte du caractère risqué de ses opérations; il sait très bien que sa campagne aurait été arrêtée dès le début si la cour de Turin avait eu le

moindre cran, ou si elle avait simplement attendu l'arrivée des Autrichiens qui étaient à deux jours de marche; il n'ignore pas non plus qu'il n'a pas de lignes de communications assurées, que son armée qui ne devait que traverser l'Italie s'y est enlisée, qu'il est, dans sa marche sur Vienne, à la merci du moindre échec, que ses chances d'y entrer n'existent que dans l'imagination populaire et qu'il est beaucoup plus exposé à retraiter qu'à avancer si les Préliminaires de Leoben ne sont pas signés au pas de course. Rien de plus vrai, et le maréchal Franchet d'Esperey le dit en propres termes dans l'*Histoire de la Nation française* (tome VIII). Le père Loriquet l'avait déjà constaté, dès 1821, dans son *Histoire de France* (tome II, page 293). C'est ce qui explique les conditions dont il se contente, qui ont passé pour magnifiques et qu'il a présentées comme telles, mais qui sont en réalité plus favorables à l'Autriche qu'à la France puisque la frontière du Rhin, notre objectif capital, n'est pas obtenue et que l'Autriche, par l'annexion de la Vénétie et la création d'une république cisalpine non viable, devient la puissance dominante en l'Italie.

Si M. Ferrero se bornait à des affirmations, son travail, présenté tout d'abord sous la forme d'un cours à l'Université de Genève, ne serait qu'une boutade : « L'Italie n'a pas été conquise, l'Autriche n'a pas été vaincue. » Mais il invoque des témoignages inconnus ou méconnus jusqu'ici. Il prouve à l'évidence que l' « aventure » aurait dû mal tourner et qu'elle n'a pas, même à la faveur de circonstances inespérées, tourné si bien que Bonaparte le dit et que le monde l'a cru. La gloire militaire du jeune général n'en reste pas moins debout. M. Ferrero ne raconte pas les opérations militaires, c'est au moins une lacune dans le récit de la campagne la plus célèbre de l'histoire universelle. Bonaparte a exécuté les instructions du Directoire. Soit. Mais c'est justement ce que les autres généraux n'ont pas su faire avant lui ni en même temps que lui. Ces instructions étaient imprudentes, dépassaient les bornes où une politique sage et prévoyante aurait dû se contenir. Les armées révolutionnaires ne suivaient pas la règle du jeu, elles couraient les aventures; il faut au moins reconnaître que Bonaparte les courait comme personne.

Ce n'est pas cela, à vrai dire, qui intéresse M. Ferrero. Pour lui, la campagne d'Italie est le point de départ de tous les malheurs qui accablent le monde depuis la Révolution. La création de la République Cisalpine, proclamée libre, mais dont toutes les autorités sont nommées par Bonaparte, a pour lui des conséquences insoupçonnées. La lettre du 7 avril 1797 où le Directoire donne ses instructions à Bonaparte est à ses yeux « la clef cachée de l'histoire du XIXe siècle ». Par l'abus de la force dont elle est la manifestation, elle ouvre le règne de la peur sur la terre. La Révolution elle-même avait la peur comme moteur de sa politique; elle faisait peur à tout le monde parce qu'elle avait peur de tout le monde et nous ne sommes pas sortis depuis de ce cercle vicieux. M. Ferrero soutient une lutte héroïque et inexpiable « contre les peurs hallucinées de l'époque ». La chute de Napoléon avait sauvé l'Europe de la mystique de la force. Nous y sommes revenus. « En 1914, dit M. Ferrero, le monde s'est lancé de nouveau dans une immense aventure, où il a de nouveau méconnu les limites de la force. C'est pourquoi après avoir raconté comment la catastrophe de 1814 est sortie de l'aventure de 1796, l'auteur se propose de raconter comment s'est produit le miracle qui en 1814 et 1815 a sauvé l'Europe. Après la première, la seconde histoire pourra nous aider à comprendre pourquoi le miracle de 1814, dont le monde entier aurait encore besoin, tarde à se répéter. »

La pensée à ces hauteurs échappe à l'historien. Ce n'est même plus de la psychologie. C'est de la métaphysique. Il faudrait les ailes de M. Ferrero pour le suivre.

***

Voici un monde où les maris ne sont jamais là quand leur présence serait nécessaire pour expliquer l'accroissement de leur famille et où, d'autre part, il n'est guère possible de savoir par qui ils ont été suppléés. Qui a été le père d'Hortense de Beauharnais, la reine Hortense? Qui a été le père de ses fils, notamment du futur Napoléon III? Et Joséphine elle-même, était-elle Marie-Joseph-Rose comme on l'a toujours cru, ou sa cadette Marie-Françoise?

Les histoires de famille, même quand il s'agit de personnes princières, sont de la toute petite histoire. Quand elles mettent en cause la légitimité d'un souverain, elles montent en grade. C'est de l'histoire dynastique, élément non négligeable sous une monarchie.

Le volume que publie M. Pierre de Lacretelle, *Secrets et malheurs de la reine Hortense* (Hachette), ne coupe pas les cheveux en quatre. Il serre les réalités. Voyons le cas de Joséphine. La substitution de la plus jeune des demoiselles Tascher de la Pagerie à sa sœur aînée n'est pas un fait si considérable qu'il peut le paraître à nos esprits férus d'exactitude dans l'état civil. Alexandre de Beauharnais n'avait jamais vu sa future femme, que ce fût l'une ou l'autre. Il est né à la Martinique dont son père était gouverneur, en 1760, mais a été amené en France l'année suivante. Madame de Renaudin, née Tascher, sa marraine, maîtresse en titre de son père qu'elle épousera après quarante ans de liaison quand ils seront veufs tous les deux, a combiné ce mariage entre les deux familles qu'elle unit en sa personne.

Les Tascher ne sont pas au large. Un incendie a détruit leur habitation des Trois-Ilets. Les trois filles à marier n'ont qu'une dot problématique ou mieux emblématique. Quand le marquis de Beauharnais, qui est riche et qui ne sera pas regardant, demande au père une d'elles, en octobre 1777, pour son fils, brillant sous-lieutenant de dix-sept ans, il trouve un accueil enthousiaste. On demandait la seconde, qui avait une douzaine d'années. Elle venait de mourir. Le père propose la plus jeune qui a un an de moins, quitte à présenter aussi l'aînée qui en a quatorze. Peu importe laquelle, lui répond sa sœur, madame de Renaudin. Amenez les deux, si vous voulez. Celle que vous choisirez « sera celle que nous désirons », ajoute le marquis. Et il lui envoie en blanc un pouvoir pour publier les bans au nom qu'il lui plaira.

Le fiancé pourtant marque une préférence pour l'aînée, car une enfant de douze ans lui paraît jeune. C'est donc au nom de l'aînée que se font les publications en avril 1778. C'est elle qui part avec son père pour la France en juillet 1779, c'est elle qui se marie par contrat de mariage du 10 décembre 1779, sur production de son acte de baptême. Tout cela paraît clair.

Mais le 4 novembre 1791 mourra aux Trois Ilets la demoiselle Tascher restée à la Martinique, et son acte d'inhumation, certifié par des parents, amis et serviteurs qui n'ont aucune raison de faire un faux ou une erreur, porte les prénoms de Marie-Joseph-Rose, celle qui est mariée en France. Un des deux actes est inexact, soit l'acte de mariage en France soit l'acte d'inhumation à la Martinique. Lequel?

Si Joséphine n'est pas Marie-Joseph-Rose, elle ne s'est pas rajeunie, comme on l'a dit, dans son acte de mariage avec Bonaparte. Elle y est même vieillie d'un an. Mais comment cette enfant de treize ans a-t-elle pu en paraître près de seize? Physiquement, une créole est développée de bonne heure. Son père, quand il l'avait d'abord proposée, disait qu'elle paraissait avoir quinze ans. Elle les a, en tout cas, à la naissance de son premier enfant, Eugène, en septembre 1781 (non 1783, comme le fait dire à M. de Lacretelle une faute d'impression). D'autre part, son mari de dix-huit ans est frappé de son ignorance et de sa puérilité. Il lui fait donner des leçons, ne la trouve pas très jolie et retourne à ses maîtresses. On avait eu peur qu'il la trouve trop mûre, il la trouve trop jeune; elle l'est peut-être en effet. La substitution est possible : on n'en voit pas la raison. Pourquoi avoir emmené la plus jeune alors que l'aînée était préférée et paraissait plus indiquée? Faut-il croire qu'elle semble moins capable de plaire ou moins disposée au mariage? Un fait rend plausible cette hypothèse. L'acte d'inhumation de Marie-Joseph-Rose indique qu'elle n'était pas mariée à sa mort en 1791, à vingt-sept ans, ce qui est extraordinaire aux Antilles. Peu importe tout cela, direz-vous. Napoléon n'aurait pas été de votre avis. Il eût été bien heureux au moment de son divorce, d'avoir à invoquer un aussi bon cas d'annulation.

Hortense est le second enfant de ce ménage très séparé. Elle vient au monde le 10 avril 1783 pendant que le mari est à la Martinique. Neuf mois auparavant, il était en Italie, sans sa femme. Il avait traversé Paris mais un peu tard. « Que pensez-vous, écrit-il à sa femme, de ce second enfant survenu après huit mois et quelques jours de mon retour d'Italie? » En fait il s'en fallait d'une vingtaine de jours pour que la date fût convenable. Il ne veut cependant pas désavouer cette intruse mais

« pour éviter un tel malheur dans l'avenir », il prévient Joséphine « qu'ils n'habiteront plus jamais sous le même toit ». Une séparation judiciaire est prononcée et le mari, sans renier ses lettres, — car il y en a eu deux — les déclare « dictées par la fougue et l'emportement de la jeunesse », ce qui fut considéré par l'épouse insultée comme suffisant. Rien ne fut tiré au clair, d'un consentement commun.

Passons au cas de l'enfant du mystère devenue mère à son tour. Elle a été mariée d'ordre du Premier Consul à son jeune frère Louis, pour assurer un successeur à la dynastie en gestation. Elle ne le fera pas attendre. Le mariage est du 4 janvier 1802. Un fils naît le 10 octobre 1802. L'acte de naissance authentique a disparu dans les incendies de la Commune. Il avait été dressé sans bruit, cinq jours après, et ne portait de signatures que celles de Bonaparte, Joséphine et Louis. Le bruit courait partout que l'enfant avait pour père Napoléon, qu'on l'avait postdaté à l'état civil, et Louis ne cache pas qu'il en est persuadé. Dès le début de février, un mois après son mariage, il a quitté le domicile conjugal. Son état de santé est d'ailleurs déplorable; il est à moitié fou, candidat déjà avancé à la paralysie générale et l'enfant ne pouvait que gagner à être illégitime. Tout ceci, avouons-le, n'est pas très probant, non plus que le très vif désir de Napoléon d'adopter cet enfant et d'en faire son héritier. Joseph n'a que des filles; Lucien, veuf, n'a également pas de fils et rompra avec son frère pour faire un second mariage que Napoléon ne reconnaîtra jamais. Le choix de Charles-Napoléon pour héritier était donc naturel, du moment que Napoléon avait exclu ses frères par la formule même du plébiscite de 1804. Ce choix n'a donc pas nécessairement le sens particulier qu'on lui a prêté. Au surplus, comme cet enfant est mort du croup le 4 mai 1807, le débat sur sa légitimité n'a pas d'intérêt historique. Il ne peut passionner que les curieux du linge sale dans les familles.

Il n'en est pas de même pour Louis-Napoléon, le troisième fils, qui deviendra Napoléon III. Ici la question de paternité demande à être éclaircie et on le peut sans froisser personne puisque la branche des Louis Bonaparte est éteinte. Sans littérature ni sentimentalité, c'est à quoi M. Pierre de Lacretelle s'est essayé.

Après la mort de son aîné, Hortense a une crise de désespoir aigu. Elle quitte la Hollande et part pour une cure dans les Pyrénées, à Bagnères-de-Bigorre et à Cauterets. Une lettre à son frère Eugène, écrite à son passage à Orléans (25 mai), traduit son état d'esprit et de santé. « A présent je ne mourrai plus, car je ne sens plus rien et c'est pourquoi je me porte bien... Je pleurais autrefois, à présent je ne pleure plus. J'ai toute ma tête, c'est tout ce qui m'est resté... je n'ai plus de cœur, il est allé avec lui... » Cette lettre, tirée des archives du duc de Leuchtenberg, descendant direct du prince Eugène, est publiée avec beaucoup d'autres dans *les Beauharnais et l'Empereur* (Plon) par M. Jean Hanoteau, recueil d'une rare utilité pour comprendre le drame de famille ininterrompu et lancinant qui oppose, durant tout le Consulat et l'Empire, les Bonaparte et les Beauharnais.

Hortense séjourne d'abord à Bagnères, puis à Cauterets où le roi Louis vient la rejoindre. Il la quitte le 6 juillet pour faire lui-même une cure à Ussat, dans l'Ariège. A partir de ce moment, la reine est atteinte de la bougeotte. On peut la suivre grâce surtout aux lettres intimes du général de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées, à son petit-fils. Elle part de Cauterets le 10, à cheval, couche à Lourdes le lendemain, et tombe à Pau sur le malheureux préfet, tout interloqué de n'avoir pas été prévenu. Elle s'excuse, il la ramène en berline, à la fois ravi et inquiet. Elle disparaît de nouveau, visite Biarritz, Irun, Saint-Sébastien, Pasajes, Fontarabie et reparaît à Pau le 16, sans se cacher. Tout cela est, somme toute, inoffensif. M. de Lacretelle attache plus d'importance à une excursion à Gavarnie qu'il suit avec méfiance. Hortense devait inaugurer un pont sur le gave de Pau, entre Luz et Pierrefitte. Le préfet et les ingénieurs devaient la prendre, le 25 au matin, à Cauterets pour la cérémonie et la visite du cirque de Gavarnie. La veille encore, tout est convenu. La Reine avait retenu le préfet à dîner et joué avec lui une partie de billard qu'elle a l'amabilité de perdre. Mais quand il se présente le lendemain, elle est déjà partie, à 3 heures du matin, lui laissant un mot d'excuse assez vague, avec rendez-vous pour le soir à Luz ou plus sûrement à Gavarnie le lendemain. Elle ne va pas à Luz. Elle arrive le soir, avec ses guides et porteurs

habituels, plus la baronne de Broc, nièce de madame Campan, et le peintre Thiénon dévoué à son mari, à une petite auberge de Gavarnie où elle passe la nuit. Le préfet ne la retrouve que le lendemain au moment de son départ. Cette halte du 25 au 26 est suspecte à M. de Lacretelle. La Reine est surveillée par Thiénon, mais elle raconte qu'il était tellement épuisé de sa randonnée qu'il s'était endormi à peine entré dans l'auberge.

Tout cela est peu et ne serait même rien si la naissance du futur Napoléon à Paris n'était du 20 avril suivant, alors que le Roi a quitté la Reine le 6 juillet. L'enfant se serait fait longtemps attendre. Il est vrai qu'Hortense et Louis se sont retrouvés et ouvertement réconciliés à Toulouse, le 12 août suivant, mais alors l'enfant, au lieu d'être en retard, est en avance de dix-neuf jours. La Faculté le déclare, mais seulement après réflexion, car sur-le-champ tous ceux qui ont vu le nouveau-né le trouvent « à merveille ». Madame de Laplace l'écrit à la grande-duchesse Elisa, le 21 avril; madame de Luçay, dame du palais de Joséphine, en dit autant à son mari, le même jour. C'est Hortense qui raconte qu'il fallut le baigner dans du vin et l'envelopper de coton. Quant à Louis, il écrit à l'Empereur qui fait ajouter aux prénoms d'abord donnés, Napoléon-Charles, celui de Louis : « Je remercie votre Majesté de la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire relativement à l'accouchement de la Reine. Je me conformerai avec empressement aux désirs de votre Majesté sur les noms à donner à son fils. »

Ce possessif à la troisième personne indique que Louis récuse toute paternité et même semble l'attribuer à Napoléon. Sur ce dernier point, il fait certainement erreur, calendrier en main. C'est le seul des trois fils de la reine Hortense qu'il soit impossible d'imputer à l'empereur. Rien n'empêche du reste que ce monosyllabe équivoque ne vise que la mère. Sur l'autre point, le mari peut aussi se tromper, mais il a ses raisons de ne pas croire. Quant à découvrir le vrai père si ce n'est pas le père légal, il est inutile de s'y essayer dans l'état présent de la documentation. Si l'escapade de Gavarnie est une fugue, on n'en voit pas le partenaire. M. de Lacretelle, après avoir passé au crible toutes les hypothèses, n'en adopte aucune. Faisons comme lui.

*
* *

Un témoignage direct et indépendant sur Bismarck est toujours précieux. Le comte Harry Kessler, dans ses *Souvenirs d'un Européen* (Plon), nous raconte en témoin oculaire la visite rendue au chancelier démissionnaire par une délégation d'étudiants allemands, le 10 août 1891, à Kissingen. Il en faisait partie, sans être fanatique de Bismarck, encore moins du jeune empereur qui avait si cavalièrement évincé le vieil homme d'État fondateur de l'Empire. Il avait déjà l'idée, qui s'est ancrée en lui de plus en plus, que Bismarck avait survécu à son œuvre, qu'il restait confiné dans une atmosphère d'un autre âge, qu'il s'en tenait à la conception de l'Allemand tel qu'il l'avait connu et manié de 1848 à 1870, qu'il ne s'était pas rendu compte de la transformation opérée par le succès même de sa politique. C'est là, évidemment, le sort commun de tous ceux qui vieillissent au pouvoir, mais chez un réaliste comme Bismarck, qui n'a certes ni snobisme ni œillères, c'est plus surprenant.

Bismarck n'a pas l'air d'un dieu figé dans son infaillibilité. Sa parole est vivante. Il se plaît visiblement à évoquer devant ces jeunes gens les souvenirs qui le rapprochent d'eux; il ne fait pas de phrases à effet, il n'élève pas la voix, il dit sans paraître s'en apercevoir des choses qui feraient scandale chez tout autre, il énonce comme des lieux communs des vérités assurément peu communes à l'époque, surtout le lendemain, au cours de la réception intime réservée à une demi-douzaine de privilégiés. On ne peut pas dire qu'il joue au paysan du Danube, bien qu'il aime les images savoureuses de propriétaire rural. Il faut laisser, explique-t-il, aux institutions le temps de se consolider : « Si l'on retire à chaque instant, pour les examiner, les greffes qu'on a mises, jamais elles ne prendront. » Il n'oublie pas qu'il a été diplomate, qu'il a fréquenté les cours; il joue du clavier de la séduction en artiste. Il s'exprime en homme revenu de tout, mais qui a été partout. Il parle de ses mémoires, « mémoires d'après ma vie, mais pas pendant ma vie ». Pour dire la vérité, il faut une voix d'outre-tombe.

La jeunesse ne doute de rien. Un de ces jeunes gens demande au vieux lutteur ce qu'il pense de Guillaume II. Il reste

silencieux un instant, puis lève son verre : « Nous allons boire au vieil empereur; lui, c'était un gentleman. » Il avait conscience de ce qu'il était, de ce qu'il incarnait. « Il n'avait jamais le sentiment qu'on voulût attenter à sa couronne; cela ne lui serait jamais venu à l'idée. Il planait toujours au-dessus de tout. Au contraire, quand un de ses serviteurs, comme moi, était puissant et considéré, il s'en réjouissait. C'est qu'ils étaient ses serviteurs; il restait toujours le sommet de la pyramide. Et c'est ce qu'il faut, sinon on perd les gentlemen de son entourage... » Le « vieux Monsieur », — c'est ainsi que le désignait volontiers Bismarck, — « n'avait rien d'un aigle ». Il ne comprenait pas toujours du premier coup. Il traite de « honteuse » la paix avec l'Autriche après Sadowa, mais il l'accepte. Son second mouvement corrige volontiers le premier; il gifle un homme de confiance qui lui avait pris son argent de poche, et le lui laisse ensuite. Il n'a pas le mot pour rire, il ne croit pas faire une phrase historique en disant que l'attentat de Nobiling lui a fait plus de bien que toute la médication de son service de santé, car « la bonne saignée » qu'il a reçue lui a dégagé le cerveau. Nul ne songe, après ces confidences sur Guillaume Ier, à réitérer la question sur Guillaume II.

Les souvenirs du comte Kessler ont, avec ceux de Bismarck, quelque chose de commun. Ils sont, d'une manière différente et même opposée, d'un autre siècle. Le comte Kessler ne croit plus à la vieille Europe, en quoi il se sépare de Bismarck, mais il est lui-même un Européen de l'espèce disparue. Et il s'en rend compte. Il représente cette brillante aristocratie internationale qui fraternisait, au moins du point de vue intellectuel et social, par-dessus la barrière des frontières et des langues. Sa mère est anglaise voire irlandaise; elle descend d'un légendaire viking qui a un nom, ce qui ne prouve pas qu'il ait nécessairement existé, Guillaume le Petit. Son père est allemand. Lui-même a fait ses études d'abord à Paris, puis à Ascot et à Hambourg, enfin aux universités de Bonn et de Leipsick. A lui comme à ses parents, l'allemand, l'anglais, le français, et plus ou moins l'italien, sont également familiers. Cependant la vieille éducation classique lui est chère; le grec et le latin sont à peine des langues étrangères pour qui les a retrouvées et étudiées sous toutes les latitudes. Une telle florai-

son culturelle est déjà une survivance; demain, elle ne sera plus qu'un souvenir. Elle avait pour base deux ou trois siècles d'éducation raffinée et restreinte à une classe dirigeante, *Tempi passati*. Le comte Kessler croit discerner « l'aube d'une Europe future, plus robuste, fondée non seulement sur la culture et les liens de famille et d'argent d'une couche sociale supérieure, aristocratique ou simplement riche, mais issue des masses profondes des nations, devenues conscientes de leurs caractères propres en même temps que de leur civilisation et de leurs intérêts communs ». C'est une vue optimiste et consolante de la Terre Promise. On ne peut s'empêcher de penser que la Terre Promise, Moïse l'a vue, mais n'y est pas entré.

***

D'anciens légionnaires ont beaucoup écrit sur la Légion étrangère. Le prince Aage de Danemarck, chef de bataillon au 3e étranger, en parle avant d'en être revenu : *Mes souvenirs de la Légion étrangère* (Payot).

Il s'y trouve chez lui; c'est son trisaïeul Louis-Philippe qui l'a créée. Il y est venu par goût, mais ce goût aurait eu peine à se formuler et à se faire accepter d'une famille royale, même de l'esprit le plus large et le plus populaire, si un accident n'avait aidé la vocation. Le prince Aage est le petit-fils du duc de Chartres qui s'engagea dans l'armée française en 1870 sous le nom de l'ancêtre des Capétiens, Robert le Fort. Lui-même avait fait un stage à Metz aux chasseurs à pied, de 1919 à 1921. A peu près ruiné par la faillite d'une banque, il était dans l'alternative de continuer à servir dans la garde royale ou de chercher un champ d'action plus mouvementé. Il choisit le risque, plus conforme à sa nature aventureuse, à sa stature peu commune.

Le sergent Maginot, alors ministre de la Guerre, tient à lui souhaiter bonne chance à son départ pour Meknès. Sur le bateau de Casablanca, il fait connaissance d'un capitaine de la Légion, peu causeur, ennemi du cérémonial et des présentations protocolaires, qui ne lui dit son nom qu'en le quittant. Il était fils d'un personnage russe « célèbre dans le monde entier ». A la Légion, il ne faut s'étonner de rien. Le jeune Aage est reçu

à Fez par Lyautey. « Ma parole, vous êtes plus grand que moi », lui dit le maréchal. Et il l'affecte comme capitaine au 2e régiment de Meknès. « La Légion, ajoute le maréchal, c'est un régiment épatant. » Il trouve son commandant en train de jouer une partie de bridge comme on n'en a jamais vu. Les quatre joueurs sont allongés sur des coussins aux quatre coins du salon. Un boy indigène donne à chacun son jeu. « Mais comment abattez-vous les cartes et connaissez-vous les levées? — Les cartes, on les annonce; les levées, on se le fourre dans le ciboulot. Inutile de se déranger, on a de la mémoire à la Légion. Les cartes théoriquement jouées, on les garde dans la main, et on n'en tient plus compte, c'est bien simple. »

Le légionnaire est propre à tout. Quatre d'entre eux, un peu avinés, font de mauvaises plaisanteries en passant devant la maison où le commandant joue du Schumann sur sa terrasse. Il a reconnu leurs voix. Le lendemain, il les incorpore dans la musique avec un mois pour apprendre un instrument, sous peine de trente jours de boîte. Dix ans plus tard, le capitaine Aage les retrouve tous les quatre à Sidi-bel-Abbès, trompettes dans la clique; ils avaient rengagé.

Le capitaine Aage a pour ordonnance un vieux légionnaire, Gealach, vingt-deux ans de service, médaille militaire, décorations innombrables, dont les rides et les balafres se confondent en un réseau inextricable. C'est une providence. La tente est toujours montée à sept heures, le dîner prêt à sept heures et demie, le réveil assuré une demi-heure avant celui de tout le monde. C'est entendu une fois pour toutes. Un matin, tempête de neige, quarante kilomètres d'étape à faire. Gealach réveille le capitaine à cinq heures. Il est envoyé au diable et menacé de quinze jours de boîte. La tente est démontée, le prince se trouve en pyjama sous la bourrasque. « Tu auras tes quinze jours. — Bien, mon capitaine, mais je vous en épargne trente. » Le bataillon disparaissait à l'horizon. Hélas! les héros du bled ne sont pas de bois ignifugé. Plus tard, à Rabat, le prince reçoit la princesse et son fils. Une femme de chambre italienne les accompagne. Elle est trop jolie. Gealach, dont un soufflet a puni les avances, essaye de combattre l'amour par l'eau de Cologne à l'usage interne et se brûle la cervelle parce qu'il n'y a pas réussi.

Le prince Aage ne tarit pas en réflexions sur l'esprit de la Légion, esprit de sacrifice à l'idée que la Légion est au-dessus de tout et que le légionnaire est capable de tout, si on sait le lui demander. « Exigerait-on même du légionnaire de devenir un saint, vous m'entendez, un saint, je crois bien qu'il y aurait des centaines de candidatures. Et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que je ne suis pas sûr qu'ils n'y parviendraient pas! » Nulle part ailleurs les hommes ne peuvent à ce point « se sentir les coudes, non pas pour se repousser mais pour se soutenir, pour ne former qu'un bloc, et c'est cette fraternité qui fait de la Légion une force irrésistible ».

C'est dans les moments de repos, de détente, que le cafard est à craindre, avec toutes ses suites. C'est pourquoi le commandant Aage conclut par un appel à tous ceux que son livre aura intéressés à la vie des légionnaires : « Permettez-leur de participer aussi à la vôtre, qui était autrefois la leur, en leur adressant des livres, des disques, des revues, des lainages. Faites que leurs heures de loisir ne soient pas des heures de tristesse, d'ennui, de vide, et qu'ils ne ressentent pas trop ce qui, malgré tout, leur manque. »

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

LES NÉBULEUSES

Au temps où les hommes n'avaient que leurs yeux pour voir, ils apercevaient dans le ciel, entourant étoiles et planètes d'une écharpe ondoyante, une traînée lumineuse qu'ils nommèrent, d'un accord commun, la *Voie Lactée*, et sur laquelle ils imaginèrent de poétiques légendes. C'était la seule nébuleuse qu'ils connussent. Mais en 1610, Galilée, ayant construit de ses propres mains une lunette d'après le modèle établi, deux ans plus tôt, par Lippershey, braqua son appareil vers le ciel de Padoue; il vit alors que la continuité lumineuse de la *Voie Lactée* était due à l'abondance d'étoiles si rapprochées qu'on ne pouvait les séparer à l'œil nu; la *Voie Lactée* n'était pas un nuage de matière cosmique, mais un fourmillement d'astres séparés; et nous savons aujourd'hui que ces étoiles forment autour de nous la *Galaxie*, c'est-à-dire une des « îles d'Univers » qui baignent dans l'immensité du Ciel.

Un peu plus tard, en 1655, Christian Huyghens, ayant à son tour construit une lunette plus parfaite que celle dont devait se contenter Galilée, observait, dans le ciel de Hollande, la belle constellation d'Orion, et voici ce qu'il aperçut : « Les astronomes comptent dans l'Épée d'Orion trois étoiles très voisines l'une de l'autre. Lorsque j'observais par hasard, à l'aide de mon tube dioptrique, celle du milieu, j'en vis douze au lieu d'une; de ces étoiles, il y en avait trois presque contiguës, et quatre autres brillaient *comme à travers un petit nuage*, de telle manière que l'espace qui les environnait parut beaucoup plus lumineux que le reste du Ciel; et comme celui-ci

était particulièrement serein et d'un noir foncé, on aurait dit qu'on avait, à travers une brèche du firmament, la perspective d'une région plus lumineuse; ce phénomène prodigieux occupe apparemment toujours la même place. » Huyghens venait de découvrir la première véritable nébuleuse, et la plus étendue de toutes celles qui apparaissent dans le Ciel; mais c'est beaucoup plus tard qu'on en eut la preuve, lorsqu'on eut reconnu l'impossibilité de résoudre le nuage en étoiles séparées, et surtout lorsque l'analyse spectrale, analysant la lumière reçue, eut établi que le rayonnement de la nébuleuse d'Orion était fait de raies séparées, qui caractérisent une masse gazeuse formée principalement d'hydrogène, d'hélium et peut-être aussi d'un gaz inconnu, qu'on a, en raison de ses origines, baptisé nébulium. Cette fumée cosmique s'étend sur un espace immense, que la lumière met plusieurs siècles à traverser; elle est animée de mouvements confus; enfin, tout ce qu'on sait d'elle nous confirme qu'elle fait partie de notre Galaxie; les matières gazeuses qui la constituent sont, à n'en pas douter, extraordinairement diluées; on a calculé que si la pression y était égale à celle qui règne dans une ampoule Röntgen, la masse totale de cette nébuleuse équivaudrait à celle de cent trillions de Soleil, et qu'elle serait capable de créer, dans les mouvements de notre système planétaire, des perturbations considérables, et qui n'ont jamais été constatées : circonstance heureuse pour notre science astronomique, car autrement Képler et Newton n'eussent jamais pu découvrir les lois simples qui régissent les mouvements des astres.

La nébuleuse d'Orion est assurément la plus étendue, au moins en apparence, de toutes celles qui flottent dans notre Ciel; on en compte environ deux cents, appartenant à notre Galaxie, qui paraissent concentrées dans le voisinage de la *Voie Lactée*; mais leur aspect n'est pas toujours aussi déchiqueté et on en cite qui présentent des formes plus régulières ou plus condensées : celle de la Lyre ressemble à un anneau échappé de la pipe d'un fumeur; d'autres, et ce sont les nébuleuses planétaires, sont centrées autour d'un point lumineux qu'entoure un nuage diffus. Comme les *Novæ* qui naissent de temps à autre dans le Ciel présentent précisément cet aspect, on est porté à croire que les nébuleuses planétaires

sont des formes dérivées d'anciennes *novæ*, et comme le cocon d'où sortiront, dans les siècles à venir, des étoiles condensées pareilles à notre Soleil.

Un point reste encore à élucider; c'est l'origine de la lueur diffuse qui s'échappe de la plupart des nébuleuses; examinée soigneusement au spectroscope, cette pâle lumière se résout en un fond lumineux continu et diffus, sur lequel se dessinent en vigueur les raies caractéristiques de quelques gaz. Cet aspect ne paraît pas procéder d'une luminosité purement thermique, c'est-à-dire déterminée par la seule température, et les astronomes se rallient généralement à l'opinion d'Huggins, d'après laquelle les nébuleuses galactiques diffuseraient la lumière des étoiles situées autour d'elle, comme un brouillard terrestre diffuse l'éclat des réverbères; cette explication rendrait compte, en tous cas, du fond lumineux continu; quant aux raies brillantes, il est probable qu'elles proviennent de la fluorescence excitée dans le gaz par les rayons, cathodiques ou ultra-violets, échappés des étoiles voisines; ainsi l'Univers réaliserait, à grande échelle, les expériences du laboratoire.

Mais il y a aussi des nébuleuses obscures, et qui ne sont pas une des moindres curiosités du Ciel; l'astronome américain Barnard, ayant fait des photographies de la voûte céleste, avec des poses prolongées, a présenté au monde des épreuves impressionnantes : on y constate des discontinuités brutales dans la luminosité du firmament, des trous obscurs qu'en pays anglo-saxon on nomme *Coal Sacks*, ou sacs à charbon, et qui semblent découpés à l'emporte-pièce dans le Ciel, comme un écran qui masquerait toutes les étoiles situées derrière lui; ces nébuleuses obscures sont, en général, voisines des nébuleuses éclairantes, et ce voisinage a fait penser que les premières sont la continuation des secondes, mais dans un état de condensation plus avancé, de même que la vapeur d'eau, transparente à l'état gazeux, devient impénétrable à la lumière lorsqu'elle est condensée en fines gouttelettes de brouillard; on suppose donc qu'une partie du nuage cosmique aurait été transformée sur place en poussière solide dont les grains auraient quelque chose comme un dix-millième de millimètre, et cela suffirait pour expliquer l'opacité complète de cette région du Ciel.

D'ailleurs, il faut nous faire à cette idée que le vide absolu, l'absence complète de toute matière, n'existe nulle part : à preuve les nuages absorbants de calcium qu'on a découverts, un peu partout, dans le firmament. L'exemple le plus typique a été fourni à Otto Struve par l'étude attentive de la belle constellation circumpolaire de Persée, qui traverse la Voie Lactée en faisant un radieux cortège à Algol, la reine des étoiles variables. En réalité, Persée est double : la perspective superpose dans un même coin du Ciel deux groupes d'étoiles fort éloignés l'un de l'autre, puisque le plus rapproché de tous étant à environ mille années de lumière, l'autre est dix fois plus lointain. Or, lorsqu'on compare l'intensité des raies obscures du calcium dans les spectres de ces deux groupes stellaires, on constate qu'elle est très faible pour les étoiles du premier groupe, qui sont les plus rapprochées de nous, tandis qu'elles sont beaucoup plus nettes pour les étoiles les plus éloignées. Cette différence ne peut tenir qu'à l'existence, dans l'espace entre les deux groupes, d'un nuage absorbant formé par des vapeurs diffuses de calcium, mais ce nuage doit être extraordinairement ténu, puisque les étoiles qui sont à moins de 500 années de lumière ne subissent, dans leur rayonnement, aucune absorption appréciable.

***

Avant l'établissement des puissants télescopes modernes et le recensement méthodique des étoiles, on pouvait croire que l'espace était indéfiniment parsemé de Soleils, qui paraissaient de moins en moins lumineux à mesure qu'ils étaient plus éloignés. De même, l'enfant qui n'est jamais sorti d'une grande cité, se figure que les lampes qui l'éclairent pendant la nuit se multiplient indéfiniment; nous savons pourtant qu'on finit toujours par atteindre la campagne obscure, jusqu'à ce qu'on rencontre un autre rassemblement de lumières.

C'est au grand William Herschell que nous devons les premières notions sur la configuration générale de l'Univers; juché au sommet de son grand télescope de Slough, il avait scruté les profondeurs du Ciel, et était arrivé à penser que,

pareilles aux rochers parsemés dans l'océan Pacifique, l'espace indéfini contient des concentrations locales formées chacune par des milliards d'étoiles, qu'il nommait « îles-Univers »; notre Galaxie est une de ces îles, ou, pour parler comme Sir James Jeans, une de ces cités d'étoiles, et probablement une des plus grosses, car il apparaît que ses plus grandes dimensions, dans le plan de la Voie Lactée, sont voisines de 100 000 années de lumière.

L'agglomération stellaire où nous tenons une place infime, compte probablement 10 à 30 milliards d'astres lumineux; au delà s'étendent de mornes espaces où la matière est extraordinairement diluée; mais les plus puissants télescopes y découvrent, çà et là, de petits flocons blanchâtres, aux contours mal définis, et dont la forme est plus régulière, moins déchiquetée que celle des nébuleuses galactiques. Autant qu'on en peut juger, ces objets lumineux se tiennent à des distances prodigieuses; on les compte, dans le Ciel, par millions; ils formeraient les îles-Univers dont William Herschell avait suggéré l'existence, mais ce qui n'était qu'une hypothèse audacieuse à la fin du XVIIIe siècle est devenu, en ce début du XXe, une quasi-certitude; les documents visuels, photographiques et spectroscopiques se sont multipliés; c'est en les confrontant qu'on est parvenu à se donner une représentation raisonnable, et peut-être exacte, de la constitution de ces agglomérations célestes, et même de leur évolution.

D'abord, on a cherché à apprécier leur distance. Tous les procédés d'arpentage céleste sont ici en défaut, sauf un seul : c'est celui qui utilise les propriétés curieuses des étoiles qu'on nomme Céphéïdes, parce que la plus rapprochée d'entre elles, et la plus anciennement connue, se trouve dans la constellation de Céphée. Ces étoiles sont dites « pulsantes », c'est-à-dire qu'elles éprouvent des variations périodiques d'éclat et de coloration, caractéristiques de chacune d'elles. Harlow Shapley, astronome au Mont Wilson, a émis à leur sujet une hypothèse audacieuse, mais qui s'est trouvée remarquablement vérifiée : il a admis que deux Céphéïdes de même période sont identiques, c'est-à-dire qu'elles sont des bulles gazeuses de même volume, de même température, et par

suite de même éclat; or on sait que l'une d'elles, l'étoile delta de Céphée, est séparée de nous par 130 années de lumière; donc une autre céphéïde de même période, mais paraissant quatre fois moins brillante, sera nécessairement à une distance double; à des distances triple, quadruple, les rayonnements qui nous parviendront seront neuf fois, seize fois plus faibles.

Ayant contrôlé cette hypothèse par de nombreuses vérifications, Shapley, puis Hubble l'ont poussée à ses ultimes conséquences; ils en ont tiré une méthode qui permet, d'après l'éclat d'une Céphéïde et sa période pulsatoire, d'en déduire sa distance. Or, il se trouve que plusieurs nébuleuses extra-galactiques, examinées au grand télescope du Mont Wilson, laissent apparaître des points brillants que leurs variations périodiques d'éclat et de couleur classent comme étoiles céphédes, ce qui permet d'apprécier leurs distances.

Elles sont vertigineuses, car rien, dans le Ciel, n'est à l'échelle humaine; mais puisque nous nous sommes déjà servis de l'année-lumière pour apprécier les distances dans notre univers galactique, nous pouvons, avec la même unité, donner des nombres qui auront, au moins, une valeur de comparaison. C'est ainsi que la nébuleuse extra-galactique qui paraît la plus rapprochée de nous, celle de la constellation du Triangle, en est encore à 850 000 années de lumière, c'est-à-dire à dix fois la distance des frontières ultimes de notre propre nébuleuse; lorsqu'a été émise la lumière qui frappe aujourd'hui nos rétines, il est probable que l'homme n'existait pas encore sur notre Globe.

Un peu plus éloignée, 900 000 années de lumière, se trouve la plus belle de toutes ces cités d'étoiles, la nébuleuse d'Andromède; j'en ai actuellement sous les yeux une admirable photographie, obtenue par M. de Kerolyr à cet observatoire de Forcalquier, qu'on projette aujourd'hui de développer pour mettre à profit la pureté exceptionnelle du Ciel dans cette région de la Provence; elle constitue un des documents les plus précis qu'on possède actuellement sur ces mondes lointains. Plus éloignée encore, la nébuleuse des Chiens de chasse est à plus d'un million d'années-lumière et tout porte à croire que des nébulosités, plus petites et plus pâles, qu'on peut observer dans les télescopes modernes, sont à des distances dix ou vingt

fois plus grandes; mais on pourra peut-être pousser plus loin lorsqu'aura été mis en service, en Californie, le télescope géant dont l'ouverture atteindra 200 pouces, soit 5 m. 08.

Lorsqu'on passe en revue ces innombrables nébuleuses extra-galactiques, on est frappé d'abord par les analogies de leur structure : dans la plupart d'entre elles, la matière nébuleuse s'enroule sur elle-même en spirale aplatie, vue suivant les cas, par la tranche, de biais ou de face; cette apparence ne peut s'expliquer que par un mouvement de rotation autour d'un centre commun, et c'est précisément l'existence de ce mouvement qui a empêché toute la matière, attirée par la gravitation, de se condenser en ce centre. Cette apparence a fait donner à ces astres lointains le nom de nébuleuses spirales, et c'est elle qui les différencie, au premier coup d'œil, des nébuleuses galactiques, plus irrégulières ou plus concentrées.

Pour compléter cette description trop sommaire, j'ajouterai que le télescope nous montre, le long du ruban nébuleux, des nodosités où la matière s'est déjà réunie, et aussi de nombreux points brillants, qui sont sûrement des étoiles déjà formées; la faible lumière qui émane de la nébuleuse, analysée au spectroscope, présente un fond continu sur lequel tranchent quelques raies brillantes, dont les plus nettes appartiennent à l'hydrogène; toutes ces indications semblent justifier l'hypothèse d'Herschell, et montre que les nébuleuses spirales sont des Univers aussi compliqués que notre propre Galaxie.

Mais les astronomes ont voulu pousser plus loin, et, de même qu'ils avaient réussi à se représenter l'évolution des étoiles, ils ont tenté de deviner celle des nébuleuses spirales. La méthode est la même : comme toutes les étoiles du firmament nous montrent une seule étoile, parvenue aux différents âges de sa vie, on admet que toutes les nébuleuses extra-galactiques figurent les stades successifs d'une même nébuleuse; mais ces échantillons sont jetés au hasard dans le Ciel, comme les vues successives d'un film cinématographique qu'on aurait brouillées et qu'il s'agirait de reconstituer.

Évidemment, on ne peut ranger en ordre les nébuleuses qu'en considérant leur forme, abstraction faite de leur distance et de leur orientation par rapport au rayon visuel. Procédant ainsi, on constate que certaines nébuleuses sont par-

faitement sphériques et de structure apparemment uniforme, d'autres légèrement aplaties comme une orange; certaines (et celle à laquelle nous appartenons est du nombre) présentent une forme lenticulaire; il en est enfin qui sont plates comme des crêpes; vues par la tranche, elles apparaissent comme un trait blanchâtre.

Les ayant rangées dans cet ordre, nous constatons que les autres propriétés varient également d'une façon continue; il est donc probable que cet ordre aussi est celui dans lequel évoluent les îles-Univers : il se forme d'abord, dans la matière cosmique initiale, des concentrations régionales, qu'on pourrait comparer à la floculation d'un colloïde; peu à peu, les mouvements incoordonnés s'organisent, sous l'action de la viscosité et de la gravitation, en un mouvement général de rotation qui détermine l'aplatissement progressif de cette immense bulle gazeuse; des traînées de matières s'enroulent autour du centre; puis, les millénaires s'ajoutant aux millénaires, des concentrations locales se produisent le long du ruban nébuleux qui sème des étoiles dans l'espace comme l'ovaire d'une fleur, parvenu à maturation, disperse ses graines au gré du vent.

***

Ainsi se figure-t-on la genèse du Monde. Mais on sait encore, ou du moins on croit savoir quelque chose de plus : ces nébuleuses, dispersées autour de nous dans l'espace, nous fuieraient avec une vitesse vertigineuse. C'est ce qu'on croit pouvoir conclure, en leur appliquant le principe de Doppler-Fizeau, d'après lequel lorsqu'une source de lumière s'éloigne de nous, ses raies spectrales sont déplacées vers le rouge; la grandeur de ce déplacement permet même de mesurer la vitesse d'éloignement. L'application de ce principe a rendu de signalés services dans l'état de notre Galaxie, en permettant de connaître les mouvements qui en animent les diverses parties; son application aux nébuleuses rencontrait d'énormes difficultés, en raison du peu de lumière qu'elles nous envoient. Pourtant, des expériences précises ont pu être effectuées par Hubble et Humason au grand télescope de cent pouces du Mont Wilson,

muni pour cet objet d'un dispositif spectroscopique très sensible; mais pour obtenir une impression photographique sur la plaque photographique, il fallait attendre des durées de pose comprises entre dix et vingt heures, pendant lesquelles la position de l'image devait être maintenue rigoureusement fixe, malgré la rotation apparente de la sphère céleste.

Finalement, les résultats, interprétés au moyen du principe de Doppler-Fizeau, ont donné, pour les vitesses d'éloignement, les valeurs suivantes :

Origine de la Nébuleuse	*Distance en millions d'années-lumière*	*Vitesse d'éloignement en kilom.-seconde.*
—	—	—
La Vierge	5,8	890
Les Poissons.	22,5	4 630
Cancer.	29,6	4 820
Persie.	35,5	5 230
Chevelure de Bérénice. .	46,9	7 500
Grande Ourse	74,6	11 800
Lion	118,2	19 000

Il apparaît, d'après ces nombres, que plus lointaines sont les nébuleuses, plus grande est leur vitesse d'éloignement. Notre Univers, c'est-à-dire l'ensemble des agglomérations cosmiques visibles avec les plus puissants télescopes, serait donc en voie d'expansion rapide, avec des vitesses incomparablement supérieures à celles qui animent, en sens divers, les étoiles de la Galaxie.

Nous savions déjà que l'Univers n'est pas statique. Mais si les expériences de Hubble et Humason, dont l'exactitude est incontestable, ont été fidèlement traduites, nous sommes en présence du phénomène le plus important, et le plus déconcertant, que l'astronomie ait jamais constaté. Avant de tenir pour certaine cette expansion de l'Univers, il conviendrait peut-être d'attendre de nouveaux progrès de la science. Nous ne savons pas tout ; de curieuses observations de M. Salet font soupçonner que la vitesse de la lumière dans le vide n'est pas constante, comme nous l'admettons en appliquant les résultats de laboratoire à des rayons qui ont cheminé pendant des millions d'années avant d'arriver jusqu'à nous, et il est fort possible qu'au cours de ce long voyage, ils aient subi des

transformations que notre courte science ne nous a pas révélées. Remarquons, en tous cas, qu'interprétés strictement, les nombres cités ci-dessus ne nous indiqueraient pas la vitesse *actuelle* des nébuleuses; ainsi, il y aurait 118 millions d'années que la nébuleuse du Lion nous fuyait à raison de 19 000 kilomètres par seconde; nous ignorons ce qui s'est passé depuis lors et cette incertitude n'est pas faite pour simplifier le problème. Malgré ces raisons de prudence, tel est le prestige de la science, que ces résultats, acceptés d'enthousiasme, ont mis en émoi les faiseurs d'hypothèses. Le plus audacieux de ces théoriciens, l'abbé Lemaître, a soutenu une explication basée sur les théories relativistes; celles-ci, on le sait, nous présentent notre Univers, non comme *infini*, mais comme *indéfini*, à la manière d'une surface sphérique qu'on peut parcourir sans jamais en trouver l'extrémité; ainsi, le rayon de cet univers sphérique, qui aurait été primitivement de 1 200 millions d'années-lumière, aurait déjà quadruplé depuis ces lointaines origines; l'Univers finira peut-être par éclater comme une vulgaire bulle de savon, et ce serait une fin du Monde inattendue.

Cette explication a eu la bonne fortune d'être appuyée par l'autorité du grand astronome Eddington; mais n'oublions pas qu'Eddington lui-même a écrit : « La théorie de l'Univers en dilatation est, à certains égards, si déraisonnable que nous hésitons actuellement à nous compromettre avec elle; elle contient des éléments *a priori* si incroyables, que je m'indignerais peut-être que quelqu'un puisse y croire, si ce n'est moi-même. » J'ignore si l'Univers est fermé sur lui-même et limité, comme le suppose la théorie relativiste, mais je sais que l'intelligence humaine est finie, et cette seule raison suffirait pour conseiller la prudence et la réserve vis-à-vis de ces hypothèses. Le temps se chargera de les juger; et ce que j'en écris ici n'a d'autre but que de prévenir les emballements des ignorants, c'est-à-dire de tout le monde, à l'exception d'un quarteron de spécialistes.

L. HOULLEVIGUE

FIN D'ANNÉE POLITIQUE

Dans le numéro du 15 novembre de cette Revue, analysant les résultats du Congrès tenu par le Parti radical à Biarritz, nous résumions la situation politique et ministérielle dans les termes suivants : « L'expérience de M. Blum va sur son déclin, mais n'est pas encore tout à fait terminée. Elle prendra fin, sauf dans le cas naturellement imprévisible d'un grave incident, lorsque l'opinion publique aura compris à tous ses échelons à quel point les avantages obtenus par le monde ouvrier du fait des lois sociales, sont rendus illusoires par la hausse du prix de la vie. » Certains de nos lecteurs, comparant cette conclusion réticente avec les affirmations de plusieurs journaux qui annonçaient depuis le 1er novembre la chute imminente du Cabinet socialiste, ont sans doute été surpris de notre réserve. Cependant, notre interprétation des faits n'était pas si mauvaise, puisque, depuis six semaines, l'échec du Cabinet de M. Léon Blum sur le plan financier et économique s'est précisé, mais que, pourtant, la conclusion politique de cet insuccès n'a pas été tirée par le Parlement.

Le pays va-t-il longtemps demeurer dans cette incertitude ou bien peut-on risquer aujourd'hui le pronostic que nous nous refusions à formuler au lendemain du Congrès de Biarritz? Nous allons examiner les données de ce problème avec toute l'objectivité possible, en essayant d'expliquer plutôt que de juger.

***

Dans un débat récent, à propos de la dévaluation je crois, M. Paul Raynaud disait que tôt ou tard, la leçon des faits devait être plus forte que les engagements électoraux. Cette formule résume en une ligne tout le problème de la situation politique. Le Front Populaire, né dans l'équivoque et dans le trouble qui a suivi les journées de février 1934, a réuni pour une lutte commune contre une minorité d'extrême droite, des partis politiques dont les nuances s'étendaient, en éventail, depuis le radicalisme patriote et petit bourgeois jusqu'au communisme révolutionnaire. Le programme commun était un programme parfait pour les meetings — le succès qu'il a remporté auprès des électeurs l'a péremptoirement prouvé. Mais les formules de la France *libre, forte et heureuse*, celles du *Pain*, de la *Paix* et de la *Liberté*, slogans que M. Louis Marin aurait pu contresigner, tout aussi valablement et même un peu plus que M. Maurice Thorez, ne constituent pas précisément un programme d'action gouvernementale. Les tiraillements entre les grands partis rassemblés dans le Front Populaire n'ont pas tardé à se manifester : l'affaire de la Guerre d'Espagne a fait éclater la divergence de vues entre radicaux et communistes — le maintien de la discipline dans l'armée vaut chaque jour à M. Daladier les injures des communistes et même des socialistes extrémistes — tandis que les réserves que formulent les radicaux modérés sur les occupations d'usines, ou la constatation qu'ils font de la hausse des prix ou de la dévaluation du franc, leur vaut aussitôt d'être mis à l'index et dénoncés comme suspects de modérantisme. MM. Marchandeau, Léon Meyer ou Potut ne paraissent d'ailleurs guère émus de ces vitupérations.

Cependant l'attelage hétéroclite continue tant bien que mal à remorquer de fondrière en fondrière le char de l'État, et, de compromis en compromis, l'existence du gouvernement continue, sans gloire certes, mais jusqu'ici sans grands périls.

La maladresse de l'opposition compte, il faut l'avouer, parmi les meilleurs atouts de M. Léon Blum. Une campagne

de violences comme celle dont M. Salengro a été victime a certainement prolongé la vie du Gouvernement; j'en dirai autant de l'agitation de certains partis, une campagne de réunions publiques comme celle de M. Doriot, par exemple, n'a pour l'instant d'autres résultats sensibles que de revigorer dans nos villes de province le rassemblement populaire, en le replaçant dans son climat originel de 1934. En rendant un semblant de consistance au fantôme que M. Thorez appelle « le péril fasciste » on ressoude aussitôt ensemble des partis que chaque journée écoulée depuis les élections, que chaque problème nouveau devraient éloigner davantage. On pourrait en dire autant, nous semble-t-il, de la décision prise par le parti du colonel de la Rocque, en annonçant son intention de présenter des candidats à toutes les élections. Il suffira en effet de la présence de candidats Croix de Feu pour que, dans soixante départements, les désistements entre radicaux et communistes redeviennent possibles.

On en connaît les résultats. Sur 100 radicaux il y en a 60 qui sont élus avec des voix socialistes ou communistes, sur 150 socialistes, la moitié environ ont bénéficié des désistements des moscoutaires; à défaut du vote de la R. P. les coalitions électorales se prolongeront en coalition parlementaire et gouvernementale, tant que le démenti des faits ne sera pas éclatant. Or, le vote de la R. P., devenu possible, peut se faire attendre longtemps encore; quant au démenti des faits, on peut craindre que le Parlement ne soit le dernier en France à le percevoir clairement, tant les députés sont dans l'ensemble mal informés sur ce que veut le pays, renseignés, qu'ils sont à l'ordinaire par des comités de militants dont l'opinion ne reflète pas toujours celle de l'ensemble d'une circonscription.

***

Comme dans ces vieux ménages mal assortis mais résignés où Monsieur supporte le perroquet dans la salle à manger parce que Madame tolère sa pipe, les partis qui soutiennent le cabinet se querellent, mais ne rompent pas. *L'Humanité*

attaque M. Daladier, le ministre de la Guerre interdit *l'Humanité* dans les casernes. Le parti communiste, dans les meetings, continue à réclamer l'intervention en Espagne, mais il n'ose pas voter contre le Gouvernement qui s'y refuse. Voici qu'une nouvelle dispute commence entre M. Duclos et M. Vincent Auriol à propos de la politique financière. « Si nous reparlions un peu des deux cents familles? » suggère le communiste, et M. Vincent Auriol, qui a, lui, trois douzaines de milliards à emprunter, se voile la face, lève ses petits bras au ciel et par des déclarations où revit l'esprit financier de M. Poincaré qui hante certainement encore la rue de Rivoli, s'efforce de ramener la confiance en faisant appel aux épargnants, c'est-à-dire aux capitalistes. Malheureusement, au moment précis où il revient vers le Canossa de l'économie libérale, en renonçant à l'appareil de contrainte qui s'est avéré impuissant à arrêter les exportations d'or, il fait entendre de vagues menaces, et annonce qu'en cas d'insuccès le problème de la légalité républicaine se trouverait posé. Dans l'orchestre ministériel, le ministre des Finances s'est-il trompé? A-t-il pris sur le pupitre de M. Paul Faure la partie de grosse caisse destinée aux meetings? L'ironie serait facile, mais les circonstances l'interdisent. Jadis, quand un gouvernement ne réussissait pas, il s'en allait, et le suivant s'efforçait à faire mieux, au lieu qu'aujourd'hui on dirait, à entendre notamment les orateurs de la C. G. T. que si l'expérience échoue, une autre, plus complète et plus brutale, lui succédera. Et les avertissements au Sénat, qui ne prend plus la peine de cacher à M. Blum ses vrais sentiments, prennent chaque jour davantage le caractère d'ultimatum.

Si le Sénat n'a pas encore traduit dans un vote de défiance son hostilité au Gouvernement, ce n'est pas, croyons-nous, par crainte du désordre dans la rue ou d'une crise constitutionnelle, mais, plus simplement, parce qu'il ne voit pas encore avec assez de netteté la formation ministérielle future et la majorité sur laquelle elle pourrait s'appuyer. Et il faut reconnaître que la situation est passablement embrouillée.

L'espoir qu'avaient conçu beaucoup de bons esprits en France et en Europe, de voir les communistes prendre l'initiative de la rupture en quittant avec éclat la majorité était

bien séduisant. C'était, si l'on veut, la crise sur mesure, avec le maintien des socialistes dans la majorité et la possibilité pour M. Blum soit de succéder à lui-même, soit de revenir au pouvoir, après un court intermède ministériel dont la durée n'aurait dépendu que du bon plaisir du groupe qu'il dirige. Une des raisons du réel crédit moral ouvert à M. Blum dans les pays anglo-saxons, c'est qu'on espérait bien lui voir jouer ainsi, à défaut du rôle de Disraëli, celui de Mac Donald. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si M. Blum, homme de parti avant tout, a jamais envisagé une telle éventualité, car en tout état de cause, les communistes ont manœuvré depuis six mois de manière à l'écarter : ils n'ont pas rompu avec M. Blum sur la dévaluation du franc, ils n'ont pas davantage rompu avec la politique étrangère : après deux concessions de cette taille ils peuvent en consentir encore beaucoup d'autres.

Il semble donc bien que la cassure, quand elle se produira, passera entre socialistes et radicaux, et non entre socialistes et communistes. C'est évidemment la solution la plus logique, mais, dans la pratique, elle soulève des difficultés quasi inextricables.

Dans l'esprit de M. Blum, à côté de facultés critiques aiguës, il y a aussi une tendance aux constructions imaginaires, et cet homme si brillamment doué pour saisir et déceler les moindres vices des systèmes qu'il n'a point élaborés est également capable de poursuivre malgré tous les démentis de l'expérience, le mythe de l'unité de la classe ouvrière, alors qu'il est si clair à nos yeux que le monde ouvrier est le champ clos où le parti socialiste et le parti communiste s'affrontent de plus en plus à la base, sans oser toutefois prendre l'initiative de la rupture au sommet. Le jour où les socialistes rentreraient dans l'opposition, la tactique de critiques systématiques qui leur a valu tant de succès pourrait resservir et bien vite; les véhéments reproches qu'ils adresseraient à leurs successeurs feraient oublier, du moins à leurs auditoires populaires, la médiocrité de leur œuvre au Gouvernement.

On concevra aisément que cette perspective n'enchante guère ni le Parti radical, ni le Sénat, assemblée d'esprit radical. M. Chautemps gouvernerait sans la participation des unifiés, mais non sans leur appui, et M. Daladier, qui paraît s'éloigner

de plus en plus des socialistes, comme l'a prouvé la récente séance du Comité de la rue de Valois, ne peut évidemment pas envisager sans appréhension de former un cabinet qui se heurterait tout de suite à une opposition mordante de 250 voix d'extrême gauche.

Telles sont, semble-t-il, les principales raisons pour lesquelles le gouvernement de Front Populaire survit à la mystique dont il est issu. Reste à savoir comment une situation aussi paradoxale peut se dénouer.

***

Il faut, croyons-nous, pour répondre à cette question considérer deux ordres de faits : d'une part l'agitation sociale, de l'autre la situation économique et financière. A cet égard la discussion générale du budget à la Chambre dans la séance du 17 décembre a été d'un vif intérêt, dominée qu'elle a été par le discours de M. François Piétri et de M. Paul Reynaud, le premier sur le plan financier, le second sur le plan économique.

M. Piétri a relevé avec une courtoisie souriante, implacable, toutes les contradictions de la politique de MM. Blum et Vincent Auriol; on fait appel à l'emprunt, mais on parle de conscription des fortunes; on stigmatise la hausse des prix, mais on compte sur elle pour nourrir le budget; on compte sur le tourisme étranger, mais on ne met pas fin aux désordres qui l'effraient; M. Blum a déclaré qu'il ne faisait pas pour l'instant l'expérience socialiste, mais M. Paul Faure a parlé à Lille du programme de demain, de la seconde étape, avec la nationalisation de la production de l'électricité, des assurances, etc.

Quant à M. Paul Reynaud, il a critiqué avec force l'optimisme du gouvernement et les affirmations tendant à faire croire que la reprise générale des affaires, sur laquelle il a fondé tant d'espoirs, aurait commencé. « N'assistons-nous pas plutôt, s'est demandé M. Paul Reynaud, aux effets d'une panique larvée? Nous constatons bien une augmentation dans le nombre des wagons chargés, mais elle est due simplement au déplacement des stocks du fabricant chez le grossiste, puis chez le détaillant, par suite d'achats précipités. » Par

contre l'indice d'activité de l'industrie du bâtiment est tombé depuis un mois de 70 à 56 et M. Paul Reynaud de conclure : « La réalité, c'est que vous ne pouvez pas à la fois diminuer la production dans ce pays et le faire sortir de la crise. »

On pourrait développer ce thème plus amplement que ne l'a fait l'ancien ministre des Finances et montrer le caractère inquiétant de la hausse des prix que nous constatons déjà et qu'on ne saurait évaluer à moins de 20 à 25 p. 100 en moyenne. Ce qui est grave, c'est que cette hausse est loin de son maximum : elle provient en effet presque exclusivement de l'application des lois sociales nées des accords Matignon; jusqu'ici l'incidence de la dévaluation ne se fait guère sentir et celle de la semaine de quarante heures n'a pas encore commencé. Quel sera donc le niveau des prix au mois de février ou de mars, quelle sera à ce moment la situation de l'ouvrier, du fonctionnaire, du retraité, du pensionné de guerre, quelle sera la situation du paysan qui a vendu son blé à un cours fixé à 140 francs dans les conditions que rappelait un récent article du comte de Fels?

Du point de vue social, M. Léon Blum, trop avisé pour ne point voir à quelle impasse l'acculerait la prolongation des conflits ouvriers, a cherché une issue du côté de l'arbitrage obligatoire. Il n'a pas eu de peine à faire voter son projet par une majorité qui lui accorderait même ce que, d'après la tradition, la Chambre des Communes elle-même ne saurait faire : changer une femme en homme. Au Sénat, par contre, l'affaire a marché moins rondement et la Haute Assemblée a si profondément transformé le projet que M. Blum a annoncé qu'il ne défendrait pas au Palais-Bourbon le texte sénatorial. Dans le projet du Gouvernement, l'arbitrage des conflits devait se faire entre la Confédération générale du travail et celle du patronat, le Gouvernement se réservant le droit, en cas de désaccord insoluble, de désigner un tiers arbitre. Le Sénat a refusé de consacrer ainsi le quasi-monopole d'organisation du marché du travail revendiqué par la C. G. T. En attendant, le conflit de la métallurgie du Nord, dont la radio nous annonce chaque jour la solution imminente, se prolonge et le secrétaire général de la C. G. T. morigène et menace le Sénat.

***

Telle est la situation en cette fin d'année, au moment où s'ouvre ce qu'on appelait en des temps plus paisibles la trêve des confiseurs. Les Chambres voteront-elles le budget avant le 1er janvier ou au contraire de longues navettes seront-elles nécessaires après les modifications profondes apportées par la commission des Finances du Sénat au texte voté par la Chambre? Le cabinet Blum sera-t-il plus fort ou plus faible après avoir obtenu le vote de ce budget? Qu'on nous pardonne au terme de cet article d'aligner tous ces points d'interrogation : ils trahissent notre embarras à fonder un pronostic sur des éléments rationnels. Si l'on veut cependant à toute force une prédiction, qu'on se reporte à la liste des cabinets qui ont gouverné ou essayé de gouverner la France depuis 1919 : les mois de janvier et de février sont ceux qui ont vu le plus de crises ministérielles. Les gens superstitieux concluront à leur gré.

FRANÇOIS LEUWEN

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Classiques de la Révolution française,
publiés sous la direction d'Albert Mathiez
et de Georges Lefebvre.

Le « Vieux Cordelier » de Camille Desmoulins,
d'après les notes d'Albert Mathiez (*Colin*).

On sait que le célèbre pamphlet de Camille Desmoulins est une des sources les plus utilisées par les historiens de la Terreur. Sa valeur littéraire semblait solidement établie. Or, dès 1927, Albert Mathiez en avait commencé l'étude, non pas en vue d'une simple réédition dans la *Collection des Classiques de la Révolution*, mais afin d'apporter une explication critique du *Vieux Cordelier* et de définir le rôle qu'il joua dans les luttes de factions et notamment dans les rapports entre Robespierre et les Dantonistes.

Sa mort, survenue en 1932, l'empêcha de mener à bien ce travail d'une portée considérable. L'un de ses disciples, M. Henri Calvet, a repris l'œuvre ébauchée, a utilisé sous leur forme primitive toutes les notes de Mathiez qui ont été retrouvées, et y a ajouté le résultat de ses recherches personnelles. Il arrive ainsi à démontrer que les pages les plus connues du *Vieux Cordelier* sont une manière de plagiat. Cette découverte met en question la valeur littéraire et morale de Camille, et le célèbre journal aurait été « non pas un cri de douleur, mais la rouerie calculée d'un pamphlétaire aux abois ».

La connaissance préalable de cet ouvrage s'impose donc à tous ceux qui entreprendront des travaux d'histoire révolutionnaire, comme s'impose à eux la lecture des célèbres ouvrages de Mathiez sur Danton.

Edmond About,
par **Marcel Thiébaut** (*Gallimard*).

Edmond About fut une des célébrités des années 1860-1880. Mais il ne semble pas qu'après cette période d'oubli et de dédain, la sorte de purgatoire, subie par les grands écrivains après leur mort, About

ressuscite pour entrer dans la vraie gloire, comme l'ont fait Hugo, Daudet, Zola et tant d'autres. On ne garde de lui, dès maintenant, que le souvenir d'un brillant normalien, de l'illustre promotion de Taine et de Sarcey, pur républicain comme eux et comme eux victime du despotisme de l'Empire autoritaire. On sait aussi de lui qu'il était un écrivain spirituel et de langue sûre, pas très profond mais de bon goût. Cela, on le saura longtemps. About, après avoir représenté l'avant-garde de la pensée libre pour les adultes qui se croyaient avertis à la fin du Second Empire, est devenu l'auteur préféré des proviseurs et des pères de famille, et se trouve réservé aux enfants de douze à quatorze ans, qui lisent avec enthousiasme *le Nez d'un Notaire*, et *le Roi des Montagnes*, surtout lorsque l'édition qu'on leur offre comporte les dessins inoubliables de Gustave Doré.

Pourquoi cet homme, qui vers 1868 était « l'incarnation de l'auteur arrivé », descend-il peu à peu vers l'oubli? L'étude très fouillée que lui consacre M. Marcel Thiébaut permet de le comprendre. M. Marcel Thiébaut, à qui une pudeur tout académique interdit les références, a construit cette biographie. — la seule qui existe — sur une documentation scrupuleusement rassemblée; mais en outre il a disposé de lettres inédites d'un intérêt considérable; il a été ainsi en mesure de faire surgir à nos yeux un homme réel, très différent de sa légende, bien plus complexe, plus vigoureux, plus intéressant, un tempérament passionné là où nous attendions un sceptique, mais aussi un opportuniste expert à s'adapter là où nous pensions retrouver l'opposant irréductible.

Il y a d'abord chez About l'homme d'esprit, qui, croyant tout comprendre aisément, rit et plaisante de tout. Il est sûr de détenir en lui l'essentiel de la culture, de représenter la ville la plus civilisée du monde. C'est ainsi qu'on a voulu trouver en lui un exemple type de cette légèreté française à la mode sous le Second Empire, qui nous a valu tant de mépris et de haine. Voyageant en Bretagne pendant les vacances de 1850, il reste insensible au charme du pays, et il ne cesse, dans les lettres qu'il écrit à sa mère, de tourner en dérision les indigènes. — Envoyé à Athènes à sa sortie de l'École Normale, pour étudier et admirer la Grèce antique, il rapporte de son séjour un ouvrage fantaisiste, comique et spirituellement méchant, caricature à l'usage du Boulevard de la *Grèce contemporaine*. — Il ne peut résister à cette sorte de tic, faire un bon mot, aux dépens d'autrui : « C'est si amusant, disait-il, de casser la tête aux poupées. » Il se brouille avec la Païva, en disant à propos de l'escalier du fameux hôtel : *Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés*; avec la princesse Mathilde, n'ayant pu s'empêcher de lancer devant elle à M. de Nieuverkerque un : *vieux jaloux!* qui était d'une rare impertinence.

Sans doute il était imprégné par l'ambiance; il suffit, pour en être convaincu, de feuilleter les journaux alors en vogue, ou de relire, dans *Charles Demailly* des Goncourt, les exaspérantes conversations des salles de rédaction vers 1855. Mais c'est chez About lui-même qu'il faut chercher les raisons profondes de ce comportement. De son enfance, de ses études nous savons peu de choses, mais l'essentiel : il fut un excellent élève, mais le fut sans effort ni travail. D'intelligence claire et vive, exceptionnellement apte à s'assimiler les formes du langage et les modes d'expression de la pensée, il brillait tout naturellement en français, en latin et en grec, et comme les programmes universitaires donnaient encore une place prépondérante aux vieilles humanités, celui qui les possédait pouvait avoir par elles non seulement l'essentiel de la vie intellectuelle, mais aussi le moyen de parvenir. About était encouragé dans cette conviction par la plupart de ses maîtres, qui se contentaient de thèses de doctorat de cinquante pages, et qui tolérèrent de lui qu'il remît, à son retour d'Athènes, un mémoire sur l'île d'Égine fort élégant et de lecture agréable, mais scientifiquement bâclé.

Aussi, pendant ses trois années d'École, tandis que Taine, historien et philosophe, s'épuise à lire et à connaître, il traîne une existence oisive, ne revivant que devant un contradicteur, ou au moment des examens. Le portrait que traça de lui Vacherot dans une note administrative le constate avec pénétration : « Élève très distingué, remarquable par sa grande facilité de parole et de composition, et par son esprit. Intelligence vive, nette, prompte, trop prompte, parce qu'elle voit, affirme, conclut *avant d'avoir réfléchi.* » On ajoutera aussi l'influence de cette atmosphère de l'École, critique, hypercritique, joyeuse, car aucun souci de carrière n'apparaît encore, volontiers paradoxale et audacieuse. On a expliqué par elle certaines caractéristiques de Giraudoux et de J. Romains. Et, pour qui a connu ce charmant, ce délicieux milieu, c'est certainement exact. L'atmosphère de l'École, vers 1850, n'était pas tellement différente de celle de 1906 ou de 1936.

Pourtant, aucun normalien, même sorti du même moule qu'About, n'oserait actuellement écrire la *Grèce contemporaine*, tant l'imprégnation historique et sociologique est puissante, tant le besoin de s'adapter au sujet est fort, et arrête toute tendance aux bons mots et aux plaisanteries.

Mais à côté du sceptique, du paresseux, du dilettante, voici que l'on découvre l'homme, ou du moins sa seconde enveloppe. About est de ces promotions 1850-1851, singulièrement persécutées par un régime que les journaux de gauche d'aujourd'hui appelleraient fasciste.

Or, About, au moment où ses camarades sont brimés par les bureaux de l'Instruction publique, envoyés dans les « trous de province » si intéressants, mais que rien ne les préparait à goûter, a su se faire nommer à l'École d'Athènes, ne retournant ainsi à Paris qu'en 1853. Un camarade d'école, Louis Hachette, acquiert de lui la *Grèce contemporaine*, déchirant le traité primitivement conclu, se taillant ainsi, comme le dit justement l'auteur, une place à part dans l'histoire de l'édition. Et voici que ce professeur, opposant en disponibilité, à qui les cachets dans les établissements libres venaient d'être interdits par l'administration, réduit à la famine par la tyrannie impériale, arrive par ce livre au grand succès, se fait ouvrir la porte des revues et des journaux avides de « noms ». Il écrit à la *Revue des Deux Mondes*, au *Figaro*; en 1857 et 1858, trois romans ajoutent à sa renommée. Du reste sa mère, dame de compagnie en Russie, lui avait très tôt donné le goût de la tenue, une éducation mondaine, et il n'avait pas eu à se dépouiller de ce mépris de l'élégance si fréquent dans l'Université et qui décèle l'influence persistante dans ce corps des grandes congrégations enseignantes d'autrefois.

En 1859, après un voyage en Italie, il publie *la Question romaine*, peut-être son meilleur livre, violente satire du gouvernement pontifical, où se retrouvent, plus âpres et plus libres, les qualités du pamphlétaire de la *Grèce contemporaine*. Or, fait inconstestable mais jusqu'à présent mal connu, et que M. Maurain, dans son livre magistral sur la *Politique ecclésiastique du Second Empire*, ne mentionne pas, ce livre a été écrit à la demande de l'Empereur, soucieux de préparer l'opinion à la guerre qu'il méditait. Voilà donc About agent de presse et chargé de mission au service de Napoléon III. Les relations s'établissent par l'entremise du prince Napoléon, de la princesse Mathilde, de Fould et de Persigny; elles sont sanctionnées par la Croix de la Légion d'honneur : About a trente ans et l'on ne parle pas encore de la dévaluation du ruban rouge. Toujours sous ce patronage auguste et conformément aux directives du souverain, About écrit les années suivantes la *Nouvelle Carte d'Europe* et *la Prusse en 1860*. Après l'Italie nouvelle, relevée par le royaume de Savoie, l'Allemagne nouvelle relevée par la Prusse, cette nation progressive et libérale, Fould lui commande des brochures et rêve de le mettre à la tête d'un journal.

Au reste, l'opinion libérale sentait bien qu'About était passé au service de l'Empereur, et les étudiants le lui firent savoir par le formidable vacarme qu'ils déchaînèrent aux trois représentations de la pièce *Gaetana*, cabale assurément plus justifiée que celle qui devait étouffer *Henriette Maréchal* des Goncourt.

De plus en plus en faveur, il est invité à Compiègne en 1867. Il gagne beaucoup d'argent. Il se marie, et les Goncourt notent avec rosserie la satisfaction avec laquelle il parle de son « château » de Saverne, de ses cinq domestiques, des dix-huit personnes qu'il a toujours à sa table.

Ce rôle allégrement accepté d'écrivain officieux, ces complaisances largement récompensées, soulèvent la question de la sincérité d'About, voire de sa probité intellectuelle. M. Thiébaut au cours du volume l'analyse très finement, et nous fait découvrir en son héros tout un ensemble de convictions ardentes : et voici, sous l'aimable ironiste, l'homme intérieur, qui est presque un fanatique.

About était fils d'un petit épicier, et il aimait à rappeler à sa fille qu'il n'avait pour ancêtres que « des pauvres, des humbles et des petits ». Dès l'enfance il est anticlérical; pourquoi l'est-il? Par imprégnation familiale sans doute, chose curieuse dans cette petite ville lorraine de Dieuze où le conformisme catholique règne. Cet anticléricalisme se renforcera à mesure qu'About avancera en âge. Il aura certainement été le terrain d'entente et de sympathie avec l'entourage du prince Jérôme, où continuait à dominer la doctrine des loges maçonniques, qui, dès le Premier Empire, inspirait, comme le constate l'historien Weill, tout le haut personnel gouvernemental. Cet anticléricalisme qui déjà éclate dans son livre sur *la Question romaine*, inspire toute son activité de journaliste après 1870, lorsqu'il dirige *le XIXe siècle* : il est un des premiers propagandistes de ces deux réformes capitales, l'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque, la séparation de l'Église et l'État; il est en somme un des pères de la grande loi de 1880 et un des ancêtres de la loi de 1905.

Les Loges, comme la Charbonnerie à laquelle aurait été affilié Louis-Napoléon Bonaparte, en matière de politique extérieure poussaient à l'émancipation des peuples, et en avaient fait l'article principal du programme libéral. Or About avait vécu cette période d'exaltation de 1848, lorsque de toutes parts Poldèves et Woldaques s'insurgeaient contre leurs souverains légitimes et que le bon Dussardier, ce héros de *l'Éducation sentimentale*, pleurait sur la Pologne. Préalablement, About et l'Empereur parlaient la même langue, rêvant tous deux d'abaisser l'Autriche catholique en unissant contre elle les peuples d'Italie et ceux d'Allemagne.

Son programme économique, liberté, production, association (sa phrase comique sur l'omnibus, relevée spirituellement par M. Thiébaut) est pénétré d'idées saint-simoniennes, et l'on sait combien les Saint-Simoniens déçus se rallièrent à cet Empereur séduisant qui rêvait d'un ordre nouveau et qui accorda aux ouvriers le droit

de grève. Grands travaux, traité de 1860, About pouvait en toute conscience plaider pour ce programme.

Enfin, son dernier article de foi, le plus important peut-être, le patriotisme. Dans quelle mesure le fait d'être né à Dieuze, dans une province frontière qui devait être annexée, l'influença-t-il, nous avons trop peu de renseignements sur sa famille et son enfance pour le savoir. Mais le libéralisme de cette époque, cet amour pour les peuples opprimés aspirant à la libération, avait sa racine dans la haine des traités de 1815, qui, en écrasant les peuples avaient mutilé et humilié la France. C'était un internationalisme à base de patriotisme forcené, alors que l'exaltation hitlérienne contre Versailles, plus frénétique encore, est égoïste et raciale. Ce patriotisme chez About s'étale jusqu'en 1870 naïvement. Après la défaite, c'est une douleur permanente, qu'avive l'abandon de la propriété de Saverne « Adieu donc, cher pays... Jusqu'au jour où la France, ayant retrouvé ses vertus, viendra reprendre ses frontières... »

D'un personnage aussi complexe, M. Marcel Thiébaut a su nous donner une image extrêmement vivante, et nous montrer, de période en période, les aspects renouvelés de cet écrivain si doué, qui gaspilla ses dons dans l'article quotidien, la brochure de vulgarisation, et qui, malgré tant de succès, devait se juger un raté, car il ne put jamais devenir, comme le gouvernement de la Défense Nationale le lui avait fait espérer, ministre plénipotentiaire à Lisbonne.

Le prix de la Critique a justement consacré l'art avec lequel l'auteur a su rendre clair un sujet particulièrement difficile, et aussi vivant et comme contemporain un personnage aussi absorbé par les passions et les luttes de son temps.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.